

RÊVE-
CREUX
ALEXIS
RODRIGUE-
LAFLEUR

ROMAN

L'INTERLIGNE



RÊVE-CREUX

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

L'odeur du gruau, roman, Ottawa, 2018, 224 pages.
Collection « Vertiges ».

ALEXIS RODRIGUE-LAFLEUR

Rêve-creux

Roman

2021
Collection Vertiges
L'Interligne

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Titre: Rêve-creux : roman / Alexis Rodrigue-Lafleur.

Noms: Rodrigue-Lafleur, Alexis, 1977- auteur.

Collections: Collection Vertiges.

Description: Mention de collection: Collection Vertiges

Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20210290196 | Canadiana (livre numérique) 20210290218 |

ISBN 9782896997534 (couverture souple) | ISBN 9782896997541 (PDF) | ISBN 9782896997558 (EPUB)

Classification: LCC PS8585.O390397 R48 2021 | CDD C843/.6—dc23

L'Interligne
435, rue Donald, bureau 337
Ottawa (Ontario) K1K 4X5
613 748-0850
communication@interligne.ca
interligne.ca

Distribution: Diffusion Prologue inc.

ISBN 978-2-89699-754-1
© Alexis Rodrigue-Lafleur 2021
© Les Éditions L'Interligne 2021 pour la publication
Dépôt légal: 4^e trimestre de 2021
Bibliothèque et Archives Canada
Tous droits réservés pour tous pays

La réalité n'écarte pas le rêve ; elle l'inclut.

Mon père

La suite, la suite...

*Le tragique avec les mômes c'est qu'ils s'imaginent que tout a
toujours une suite.*

Daniel Pennac, *Monsieur Malaussène au théâtre*

Rêve-creux, *nom masculin*

Synonyme de songe-creux

1. Personne qui rêve habituellement à des projets chimériques.
2. Personne dont la pensée est limitée et irrationnelle.

SEMAINE 1

RÉVEILLE-TOI

Dimanche, dans la nuit. Chambre. Josiane et le père.

— Réveille-toi !

— Hein... ?

— Chut ! Réveille-toi ! Fais pas de bruit.

— *Kèskia* ?

— J'ai entendu quelque chose en bas. Écoute. Tu penses qu'il y a quelqu'un ?

— ... Je dors.

— Écoute !

— J'entends rien.

— Je te jure, y'a eu un bruit.

— C'était quoi ?

— Un genre de boum. Un truc qui tombe par terre. Va voir.

— T'as peut-être juste rêvé. Ou ça venait de dehors. C'était sûrement le maudit raton laveur qui fouille encore dans les poubelles.

— Va voir quand même.

— Le plancher de bois craque la nuit des fois. C'est rien.

— J'arriverai pas à me rendormir si tu vas pas voir. Ça me rassurerait vraiment. *Pleeeeeease.*

— Vas-y, toi.

— Toi t'es fort pis épeurant.

— T'es ben féministe quand ça t'arrange. Pourquoi ça serait à l'homme de protéger la femme ? Je pensais qu'on était égaux.

— Ç'a rien à voir ! Tu mélanges tout ! Rien qu'à cause de ce que tu viens de dire, pour te faire excuser, faut que t'aïlles voir en bas. Prouve ton courage pis ton utilité.

— Tu me gosses ! Okay ! J'y vais, mais je suis certain qu'y'a rien. Tu me fais perdre mon temps. Si je trouve un tueur, tu vas être responsable de ma mort. J'espère que t'es prête à vivre avec ça sur la conscience.

— Hum... attends. Okay, c'est bon. Je suis prête. Vas-y.

— Ayoye. Que je croise un tueur ou non, ça se pourrait que je revienne pas.

— Avertis-moi si c'est un tueur, je vais appeler le 911.

— Super...

— Pis essaie de pas réveiller les enfants.

— Ben là !

— Heille ! Qu'est-ce tu fais ? Tu vas quand même pas y aller tout nu ?

— C'est quoi le problème ? J'ai pas de temps à perdre à m'habiller, je suis sûr qu'y'a rien de toute façon.

— Mais si y'a quelqu'un ?

— J'y montrerai mes fesses.

— Si c'est un agresseur qui trouve que t'as un beau cul, tu vas être dans le trouble, mon gars.

— Oui, c'est vrai. Attends, on change de plan. Je reste ici, *toi* tu vas *checker*, et j'appelle la police quand tu te mets à crier.

— Non, c'est pas un bon plan, je pense. Vas-y. Mais attention de ne pas te frapper sur le coin de la table avec ton machin.

— Mon « machin » ?

— Okay. *Go*, t'es capable.

Le père quitte la chambre et descend l'escalier qui mène au rez-de-chaussée. Il remonte quelques minutes plus tard.

— Pis ?

— ...

— Piiiiis ?

— Je suis mort. T'es veuve. Tes enfants sont orphelins de père. Pis y'a un raton laveur tueur dans la cour qui aime mes fesses. Je reviens pour te hanter.

— T'es con. Sérieux, c'était quoi ?

— Je sais pas, j'ai rien vu. Y'a rien. On peut se coucher, là ?

— Noah est correct ?

— Il dort à côté.

— T'es allé voir Marguerite au sous-sol ?

— Oui, oui. Elle dort aussi.

— Bon. Et t'as barré les portes ?

— Oui !

— Okay...

— *Zzz* !

— ...*zzz*.

NOAH

Le lendemain matin, lundi. Cuisine. Noah et le père déjeunent.

— Papa ?

— Oui, Noah.

— J'ai fait un drôle de rêve la nuit passée.

— T'as fait un cauchemar, mon Nougat ?

— Non, pas un cauchemar. Pas vraiment. J'étais avec des amis à l'école et il y avait un code blanc. T'sais, l'exercice en cas de fou avec un *gun* qui entre dans l'école. On s'est barricadés dans la classe. Comme ça prenait du temps, on a décidé de se sauver par la fenêtre. Mais on était au deuxième et c'était pas facile. Il y a des amis qui tombaient en bas dans la cour d'école et qui se faisaient mal. Mais on le faisait quand même. Moi, je sais pas trop, j'ai roulé par terre. Je me suis pas fait mal. Après on est partis à courir en direction de chez Xavier, qui habite à côté de l'école, mais chez lui, c'était pas chez lui. C'était la maison de Julien. En tout cas. Là, c'était la nuit et on allait regarder un film dans le sous-sol en mangeant du popcorn. Pis là, t'es arrivé pour me dire que c'était l'heure de rentrer, mais dans l'auto tu arrêtais pas de te tromper de chemin, on s'éloignait de la maison. On s'est retrouvés sur le pont qui mène chez grand-papa. T'arrêtais pas de crier parce que tu savais pas comment trouver le bon chemin. On a laissé l'auto là. On est allés prendre le métro. Dans

le métro, y'avait des gens qui vivaient là. C'était normal. Tu disais qu'ils pouvaient habiter là, mais juste la nuit. Pis je me souviens pas du reste.

— Hum. Y manque pas d'action dans tes rêves.

— Ça veut dire quoi, tu penses ?

— Ça veut pas dire quoi que ce soit. C'est juste un rêve, mon grand.

— Madame Nicole l'autre jour à l'école disait que les rêves ont des significations. Que c'est des messages codés. Notre cerveau nous les envoie.

— Oui, il y a des gens qui pensent ça. Mais si ce rêve-là veut dire de quoi, c'est que tu dois manger moins de trucs sucrés avant d'aller au lit.

— Non. Je pense pas.

— Fais-moi confiance là-dessus. Mais l'interprétation des rêves, c'est pas une science exacte. Tu peux faire dire ce que tu veux à un rêve. Ça peut vouloir dire que t'as rien qu'envie de regarder un film avec ton ami. Ou que tu veux aller voir grand-papa.

— Ha. Okay.

— Finis ton déjeuner, tu vas être en retard à l'école.

— Mais j'ai pas envie d'aller à l'école ce matin. Peut-être qu'il faut pas que j'y aille. Que mon rêve était *prémoniteur* pis qu'il va y avoir un code blanc pour de vrai.

— Prémonitoire. Si t'as eu un rêve pré-mo-ni-toire, tu pourras aider tes amis à s'enfuir. Vous avez eu un exercice de code blanc la semaine dernière, non ?

— Oui. Ils ont oublié le groupe de 3^e année caché dans les toilettes du gymnase. Ils sont restés là deux heures.

— C'est pas le futur que tu vois dans tes rêves, c'est le passé. Allez ! Dépêche. Oublie pas ta boîte à lunch. J'irai pas te la porter à l'école comme l'autre jour.

— Ben non, j'oublie jamais rien, moi.

— Sauf ta tête de temps en temps.

— Bye, papa.

— Bonne journée, Nougat.

MA N'ÉPOUSE

Toujours lundi. En fin d'après-midi. Salon. Noah et le père.

— P'pa ?

— Hum ?

— Tu fais quoi ?

— Ben je lis, Noah. Ça paraît pas ?

— T'avais quel âge quand t'as rencontré maman ?

— J'avais 25 ans, je crois. Ou 26. Non, 25. Je venais de finir ma maîtrise.

— Moi, j'ai 10 ans. Donc j'ai encore 15 ans.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ben, 15 ans avant de rencontrer *ma* n'épouse.

— Ta *future* épouse. Mais non, ça veut rien dire. C'est pas parce que j'ai rencontré ta mère à 25 ans que tu vas vivre les mêmes choses. Demande à grand-papa. Lui et moi, on n'a pas la même histoire.

— En tout cas, j'aurais pas voulu que tu rencontres maman avant ou après. Sinon j'existerais pas.

— Heu...

— Ben oui. On l'a vu en science. Moi je viens de ton *permatozote*...

— Spermatozoïde ?

— ...et de l'œuf de maman. Le prof l'a dit. Un mois plus tard pis c'était pas le même œuf, ni le même *speta-zoïde*. Je serais un autre garçon, ou pire, une fille. Je me

demande si j'aurais le même nom. Vous m'auriez appelé comment ?

— Marguerite.

— Non, c'est le nom de ma sœur. Tu peux pas appeler tes deux enfants pareil. Je veux dire si j'avais été un garçon, mais un *autre*.

— Je sais pas.

— Dis un nom !

— Diogène.

— Ha ! Ha ! Ha ! C'est pas un nom, ça !

— Oui, c'est un nom. C'est ton nouveau prénom. Diogène. Pourquoi tu me poses ces questions-là, Diogène ?

— Appelle-moi pas comme ça ! J'aime pas ça !

— Parlant de Marguerite, elle est où ta sœur ?

— Dans sa chambre. Sur son téléphone, comme d'habitude.

— Elle a des devoirs à faire. Laisse-la tranquille.

— Non. Elle dit qu'elle a des devoirs, mais elle fait juste envoyer des messages. Je le sais à qui elle écrit, mais je peux pas le dire. C'est secret.

— Pourquoi tu me le dis si c'est secret ?

— Je t'ai pas dit le secret. Le secret c'est pas qu'elle envoie des messages, c'est à qui.

— C'est à qui ?

— Ben, je peux pas te le dire, je viens de t'expliquer. C'est secret.

— Oui, mais à moi tu peux le dire.

— Ben non ! Justement.

— Mais je suis ton père. T'es pas censé avoir de secret pour moi. Tu dois tout me dire.

— Je pense pas, non. Pis j'ai pas envie de mourir écrasé sous ses fesses. Si je te le dis, c'est sûr que je suis mort.

— Tu connais le concept de protection des témoins ? Je te promets de te défendre si tu me le dis.

— Non ! Arrête ! Va lui demander si tu veux savoir.

— C'est bon. Je sais déjà de toute manière. Je voulais voir à quel point tu étais loyal. Elle me l'a dit. J'ai seulement oublié son nom.

— Tu le sais ?

— Oui.

— Je sais pas si je dois te croire. C'est louche.

— Qu'elle raison j'aurais de te mentir, mon fils ?

— Je sais pas. Arrête avec tes questions ! Je le sais que t'essaies de me piéger. T'es pas subtil.

— Bon, ça va, j'ai compris, Diogène.

— NOAH ! Pas Diogène !

MARGUERITE

Chambre de Marguerite. Marguerite et le père.

Toc toc.

— Quoi ?

— Marguerite, c'est moi. Je peux entrer ?

— Ouais. Salut, *pops*.

— Tu fais quoi ?

— Des devoirs.

— Avec ton téléphone ?

— Ben... je demandais à mon amie si elle avait des notes que j'ai oubliées dans mon casier. Je viens de réaliser que j'ai laissé mon cartable de maths à l'école. Je comprends pas un problème.

— T'as besoin d'aide ?

— Non, ça va.

— Je suis pas trop nul en maths, tu sais.

— Oui, mais ça va aller. Adeline m'a envoyé un *screenshot* de ses notes. C'est juste long. Et c'est très plate. Je comprends pas.

— T'as besoin d'aide alors.

— Non. Je comprends pas pourquoi il faut apprendre tout ça. C'est vraiment inutile. Ça va me servir à quoi dans la vie une tangente pis un cosinus ?

— Ça peut être utile si tu veux devenir mathématicienne, j'imagine.

— Ouais, ben y'a zéro chance que ça arrive.

— On sait jamais. Tu pourrais vouloir aller en sciences un jour, ou en médecine.

— Ouin. Ça me donne juste envie de trouver un métier où j'aurai jamais besoin de maths.

— Tu disais que t'aimerais ça devenir restauratrice d'œuvres d'art. Ça prend des cours de chimie pour faire ce métier.

— Pour vrai ? *Man...*

— Sinon ça va ?

— Hu-hum.

— Ça veut dire oui ou ça veut dire non ?

— Oui. Non, c'est : hun-hum.

— Je vois pas la différence.

— ...

— Bon. On va souper dans pas long. Tu peux venir dans 10, 15 minutes.

— Hu-hum.

— *Whatever...*

UNE PETITE MARCHE

Durant le souper. À la table.

PÈRE : On va marcher après souper ?

MARGUERITE : Bof.

NOAH : Non. J'aime pas ça, marcher.

PÈRE : Mais on est super bien dehors. Pour une fois qu'il pleut pas. Allez. On n'est pas obligés de se rendre loin. Jusqu'au parc en bas de la côte et on revient.

MARGUERITE : Non. C'est hyper plate.

NOAH : J'ai mal aux jambes. Marcher, ça me donne mal aux pieds.

PÈRE : T'avais l'air correct tantôt, quand tu jouais dans la rue avec le voisin. T'es resté dehors deux heures. Tu devais pas souffrir tant que ça.

NOAH : Mais c'est ça, justement. J'ai mal parce que j'ai trop joué tantôt. Pour vrai.

MARGUERITE : Moi j'avais de la gym ce matin. J'ai pas besoin de marcher.

PÈRE : C'est pas parce que t'as réussi à bouger ton corps une fois dans la journée que t'es obligée de rester immobile après. Pis marcher, c'est pas de la gym. On peut se rendre à la bibliothèque si vous voulez.

MARGUERITE : Ben là ! C'est encore plus loin !

PÈRE : Je pense pas, non.

NOAH : Si on va à la bibliothèque, faut prendre l'auto parce qu'on va ramener des livres, pis c'est trop lourd à traîner.

PÈRE : On n'est pas obligés de ramener un rayon complet de bandes dessinées. On peut lire sur place.

MARGUERITE : On pourrait prendre un film ?

NOAH : Oui, s'te plaît ! Et un jeu pour ma Xbox ?

PÈRE : Peut-être... mais le but c'est d'aller marcher, pas de louer un film. Vous avez de l'école demain, alors vous ne pourrez même pas le regarder ce soir.

MARGUERITE : Pas grave, on pourrait le regarder en fin de semaine ou vendredi soir.

PÈRE : Hum...

MARGUERITE : Ça veut dire oui ou non ?

PÈRE : Ça veut dire que j'ai pas envie de dépenser de l'argent pour aller marcher après le repas.

NOAH : Les jeux coûtent rien ! Pis les films c'est genre 50 cennes.

PÈRE : Hugh ! Bon ! Okay...

MARGUERITE : Cool ! Je sais ce que je veux louer.

NOAH : Pas question que je regarde un de tes films de nuls.

PÈRE : Vous vous entendrez sur un film. J'en loue pas deux.

NOAH : Ben non, les films de ma sœur sont super plates.

MARGUERITE : J'ai même pas dit ce que je voulais encore !

NOAH : C'est nul !

MARGUERITE : Toi t'es nul !

NOAH : Toi tu pues.

MARGUERITE : N'importe quoi ! T'es tellement stupide que t'as même pas d'argument.

NOAH : Je le sais que tu veux voir un de tes films de zombies. J'haïs ça. Ça me donne des cauchemars.

PÈRE : C'est vrai, Marguerite, que tu veux un film de morts-vivants ?

MARGUERITE : C'est pas un film de zombies ! Oui, y'a des zombies dedans, mais ça compte pas. Je veux dire : c'est pas important dans l'histoire. Pis c'est même pas vrai que ça lui donne des cauchemars.

NOAH : Oui ! Tu sais pas.

PÈRE : Bon. Si vous arrivez pas à vous entendre, on va laisser tomber le film.

NOAH : Ça me dérange pas. Moi je veux un jeu de Xbox.

MARGUERITE : Raaah... Y m'énerve. C'est pas juste, lui il va pouvoir avoir son jeu, pis moi j'aurai pas de film. C'est trop poche.

NOAH : C'est parfait. Je vois pas le problème.

PÈRE : (*Long soupir.*)

MARGUERITE : Sérieux ! *Come on*, papa !

PÈRE : Je sais ce qu'on va faire. Je vais y aller *tout seul*.

NOAH et MARGUERITE : Ben làààà !

NOAH : C'est trop caca !

PÈRE : T'aides pas ta cause en me traitant de caca.

NOAH : Pas toi. Je disais que c'est caca. En général. La situation.

MARGUERITE : On pourrait aller s'acheter une crème glacée d'abord ?

NOAH : Oh oui ! Oh oui ! S'te plaît ! S'te plaît !

PÈRE : Heu... Ben... La crèmerie est encore plus loin que la bibliothèque. Vous allez marcher jusque-là sans rouspéter ? J'ai de la difficulté à croire ça.

MARGUERITE : Promis ! Hein mon frère ? Promis.

NOAH : *Full* promis !

PÈRE : Bon... d'accord.

MARGUERITE et NOAH : Yeah !

Quarante-cinq minutes plus tard. De retour à la maison après la marche.

JOSIANE : Salut ! Vous étiez où ?

PÈRE : On est allés se promener. Ta réunion s'est bien passée ?

JOSIANE : Oui. Je suis arrivée y'a une demi-heure. Je me demandais ce que vous faisiez.

MARGUERITE : Allo *mom* !

NOAH : Papa nous a acheté une crème glacée ! Moi j'ai pris menthe-chocolat.

MARGUERITE : Moi noisette. Pis on est passés par la bibliothèque en revenant et moi et Noah on s'est entendus pour choisir un film ensemble. On va l'écouter demain, parce qu'il est tard et il faut aller se coucher.

NOAH : Pis moi j'ai mon jeu de Xbox que je voulais depuis super longtemps. J'ai trop hâte de jouer demain !

JOSIANE : Wow ! Votre père vous gâte quand je suis pas là.

PÈRE : C'est une longue histoire...

JOSIANE : Ça va, toi ? T'as l'air un peu fatigué.

PÈRE : Parle-moi-z-en pas. Ils veulent ma peau, ces deux-là. Je pense que je vais aller faire le tour du *bloc* deux ou trois fois si ça te va. J'ai besoin d'un peu de silence.

UN N'HÉROS

Lundi, dans la nuit. Chambre. Josiane et le père.

— Réveille-toi !

— Hein ? *Kèskya* encore ?

— J'ai entendu du bruit. Pour vrai. Pis c'est pas le raton. Ça venait d'en bas. Du salon. Je suis certaine.

— Pourquoi j'entends rien, moi ?

— Arrête de parler pis écoute !

— ...

— ...

— ...

— ...

— Ben, j'entends rien.

— Je te jure. C'était pas un « boom » comme l'autre nuit. Ça ressemblait plus à des bruits de pas. Et quelqu'un qui marmonnait.

— C'est pas un des enfants qui serait somnambule, par hasard ? Ça arrive à Marguerite, des fois.

— Pas depuis longtemps. Quand elle était petite. Pourquoi ça lui reprendrait à 15 ans ?

— Je pense que j'ai entendu quelque chose aussi. Je vais aller voir.

— Tu serais vraiment mon z'héros.

— Ton zéro ? Tu sais pas donner des compliments, toi.

— Mon n'héros, d'abord.

ELLE A BRÛLÉ

Salon. Le père et Marguerite.

— Marguerite ? Qu'est-ce que tu fabriques dans le salon ? T'arrives pas à dormir ?

— ...

— Marguerite ? Ouh hou ! Tu m'entends ? Tu me vois ?

— ...

— Viens avec moi, ma grande, on va retourner dans ta chambre.

— Je ne peux pas.

— Ah ! T'es réveillée ? Je croyais que tu étais somnambule à fixer le vide comme ça. Viens, je te ramène dans ton lit.

— Je ne peux pas !

— Pourquoi tu ne peux pas ?

— Elle a brûlé.

— Mais de quoi tu parles ? Il y a pas de feu. Si tu veux, on va voir ensemble ?

— C'est impossible.

— Bon. On va au moins essayer.

— Non ! Vous ne comprenez pas !

— Comment ça, *vous* ? Ça suffit, Marguerite. Je veux juste t'aider.

— C'est trop tard ! Vous ne pouvez rien faire ! C'est trop tard !

— Chut ! Moins fort. Réveille pas ton frère en plus.
Allez, viens avec moi.

— Non ! Ne me touchez pas. Lâchez-moi ! Ça fait mal !

— Calme-toi !

— HAAA !

— Marguerite. Ça va, je te dis. Relaxe !

— HAAA !

CAUCHEMAR

Salon.

JOSIANE : Mais qu'est-ce tu fiches ?

PÈRE : Moi ? Rien ! Elle est somnambule. Elle délire. J'arrive pas à la calmer.

JOSIANE : Elle va réveiller son frère.

PÈRE : Qu'est-ce tu veux que je fasse ? Je vais pas l'étouffer avec un coussin, quand même !

JOSIANE : Ramène-la donc au sous-sol dans sa chambre !

PÈRE : Tu crois que c'est facile de la prendre dans mes bras ? C'est plus un bébé. Pis elle veut pas que je la touche !

MARGUERITE : Au secours ! Ça brûle !

PÈRE : Marguerite ! Arrête de bouger s'il te plaît. Mais c'est pas vrai !

MARGUERITE : Laissez-moi ! Je ne veux pas ! Je refuse ! Le feu ! Le feu !

PÈRE : Mais je te jure qu'il n'y a pas de feu. Qu'est-ce que tu fais ? Aïe !

JOSIANE : Qu'est-ce qu'y'a ?

PÈRE : Mon dos !

MARGUERITE : HAAA !

PÈRE : Merde ! C'est quoi ce délire ? Marguerite, tiens-toi pas toute raide comme ça, je peux pas te prendre comme du monde.

MARGUERITE : Au secours ! J'ai mal !

JOSIANE : Les voisins vont penser qu'on maltraite nos enfants.

PÈRE : Mmff ! Bon. Tant pis, je la traîne par les pieds jusqu'à l'escalier d'abord.

JOSIANE : Sois prudent en descendant...

PÈRE : Grmblm...

NOAH : Pourquoi elle crie, Marguerite ?

JOSIANE : Pour rien, elle a juste fait un mauvais rêve.

NOAH : C'est normal que papa la tire par les jambes ?

JOSIANE : Pas vraiment, non.

NOAH : Ça me fait peur.

JOSIANE : Elle va bien. Inquiète-toi pas. Viens, on va remonter dans ta chambre.

NOAH : J'entends des drôles de bruits. Tu veux pas aller la voir ?

JOSIANE : Non. Ton père s'en occupe. Je suis sûre qu'il va s'en sortir. Les mauvais rêves, ça passe toujours.

NOAH : Je suis plus capable de dormir maintenant. Elle m'a réveillé. Je suis jamais capable de me rendormir quand je suis réveillé.

JOSIANE : Tu veux que je me couche avec toi un peu ? Laisse-moi une petite place dans ton lit. Je vais attendre que tu t'endormes.

NOAH : Oui, mais tant qu'elle hurle comme ça, c'est impossible.

JOSIANE : Ça va aller. C'est déjà plus calme, on dirait. Elle va se rendormir. Et tout le monde va faire dodo.

NOAH : J'aime pas les cauchemars. C'est vraiment inutile. C'est stupide et ça sert à rien. Qui a envie de ça, faire un cauchemar ? Personne ! C'est une invention débile.

JOSIANE : Je crois pas que quelqu'un l'ait inventé un jour. C'est un rêve, c'est tout. Ça veut rien dire.

NOAH : Papa a dit ça lui aussi l'autre jour.

JOSIANE : Bon. Alors tu vois, on est deux à le dire. Ça doit être vrai.

NOAH : Mais Madame Nicole, elle, elle dit que les rêves, c'est des messages. Des messages secrets qu'il faut décoder.

JOSIANE : Peut-être. Écoute. Le silence est revenu. Ta sœur doit s'être déjà rendormie. Tu vois, tout va bien. Tu sais ce qu'on va faire ? On va fermer nos yeux et on va dormir. Et demain on se racontera nos rêves et on va les interpréter.

NOAH : Je sais pas. Je me rappelle jamais de mes rêves. Sauf des fois. Mais c'est rare.

JOSIANE : On peut quand même essayer.

NOAH : D'accord.

JOSIANE : Fais de beaux rêves.

UN RÊVE DE MARGUERITE

Ma chambre brûle. Elle brûle avec tout ce qu'il y a dedans. Je suis debout en plein centre de la pièce et je regarde l'incendie détruire ce qui m'entoure. Je n'ai pas peur. Je n'ai pas chaud. Le feu ne me touche pas. Je suis invincible. Ou un fantôme. Pas tout à fait présente. Comme s'il n'y avait que mon âme sur place. Qui observe la scène. C'est étrange. Toutes les choses auxquelles je tiens se consomment sous mes yeux, mais je ne ressens pas la moindre panique, juste une fascination légèrement macabre. La destruction par les flammes m'hypnotise. Je n'ai pas la moindre émotion. J'aimerais ça des jours ne pas avoir d'émotion comme ça. Être complètement détachée de ce qui m'entoure : des gens, des choses, des événements, des histoires, des commentaires, des potins de l'école, des devoirs, des commentaires, des *likes*, du dernier message. Juste être là. Rien que regarder. Être une spectatrice qui n'a pas de rôle à jouer. J'aimerais ça passer inaperçue des fois.

Ce n'est pas un feu ordinaire. Ça n'en finit pas de flamber de toutes les couleurs. Rouge et orange et jaune et bleu aussi. Mais pas de cendre, pas de noir, pas de fumée. Juste la pureté du brasier.

Après un certain temps, je sors de ma chambre et je vais dans le salon. C'est sombre. Pas une lumière d'allumée. Je commence à avoir froid. Mais je ne peux pas

bouger. J'ignore pourquoi. De la même manière que je n'ai pas d'émotion, je suis incapable de prendre la décision de bouger. Ça me donne la sensation d'être une marionnette qu'on dirige, qu'on manipule. Je suis au courant que j'ai froid sans le ressentir. Je voudrais bien me réchauffer, mais c'est impossible.

J'aperçois le visage de mon père. Ses lèvres bougent, mais je n'entends rien. Un son me parvient de très loin. Je ne comprends pas ses paroles. Comme s'il parlait à l'envers. Ça prend une éternité pour finalement entendre ce qu'il dit. J'ai l'impression qu'il me parle depuis des heures, mais il n'a dit que de courtes phrases : « Marguerite ? Qu'est-ce que tu fabriques dans le salon ? T'arrives pas à dormir ? » Je crois que je lui réponds, mais je ne sais pas quoi. Je lui envoie un message. Comme une lettre qu'on met à la poste. Silencieuse, qui prend une éternité à arriver à son destinataire et qui demande davantage de temps pour recevoir une réponse.

Mon père met sa main sur moi. Le contact provoque un inconfort grandissant. Je veux y échapper, mais tout mouvement est impossible. Lentement, du fond de moi, du plus creux de ma cage thoracique, un long cri se fraye un chemin jusqu'à l'air libre. Je ne peux pas me calmer, ni arrêter d'avoir mal. J'ai mal de partout. Pas juste où il a mis sa main sur mon épaule. Je vois bien que ça lui fait peur. Il ne sait pas comment m'aider. Il ne comprend pas. Pauvre papa. C'est pas qu'il veut mal faire. Mais il ne peut pas savoir ce qui se passe. Même moi je l'ignore. Il veut me ramener à ma chambre, mais je sais qu'elle n'y est plus. Que tout a brûlé et que si on y va, lui il ne sera pas protégé du feu. Une panique totale s'empare de moi, là où il n'y avait pas la moindre émotion quelques moments auparavant. Une panique pure. J'ai la chienne, juste la chienne et rien d'autre. C'est terrible. Alors quand il essaye de me prendre

dans ses bras, je fais ce que je peux pour l'en empêcher. Mais mes mouvements ne m'appartiennent pas tout à fait et il parvient à me tirer tant bien que mal dans ma chambre toujours en feu.

Mon lit est enveloppé de flammes, mais ce qui me brûle ce sont les mains de mon père qui essaye de me calmer avec de bienveillantes caresses douloureuses. J'ai peur de le voir brûler, qu'il se consume comme le reste de la pièce. Mais il reste intact, il n'est pas touché par le brasier. Alors tranquillement, je me calme. Petit à petit, le feu s'éteint. Et ma chambre redevient sombre et paisible. Et la main de mon père n'est plus un supplice. Elle redevient chaleureuse et agréable. Et je m'endors.

Comme un château de sable avalé par les vagues, ma mémoire est lavée par les ténèbres qui se referment autour de moi. Et le lendemain matin, j'ai tout oublié.

LE GOGLU

Mardi, après l'école. Salon. Noah et le père.

— Papa ! T'es où ?

— Qu'est-ce que tu dis, Noah ?

— T'es où ?

— Viens ici, je t'entends pas !

— Ben là ! Pourquoi tu répondais pas ? Je te cherchais partout.

— Eh ben, tu m'as trouvé. T'as besoin de quelque chose ?

— J'ai une présentation à faire pour l'école.

— Ah oui ? Sur quoi ?

— Le goglu.

— Le quoi ?

— Le goglu.

— Le biscuit ?

— Le biscuit ? De quoi tu parles ? C'est un oiseau.

— Y'a une sorte de biscuit qui s'appelle comme ça.

Un genre de petit-beurre.

— Je connais pas.

— C'était plus populaire quand j'étais petit... Je suis certain qu'il y en a à l'épicerie. J'en achèterai la semaine prochaine. C'est pas mauvais.

— Non, mais on s'en fout de tes biscuits. C'est pas de ça que je te parle ! J'ai une recherche à faire. Il faut que tu m'aides.

— J'ai terminé ma 5^e année y'a longtemps. J'ai pas besoin de la reprendre. C'est ton devoir, pas le mien.

— Tu dis toujours ça.

— Parce que c'est vrai.

— Il faut que j'imprime des photos en couleur de l'oiseau. À la maison on a juste une imprimante noir et blanc.

— Tu peux pas le colorier toi-même, ou le dessiner à la place ?

— Je dessine pas assez bien. Ça serait horrible et tout le monde vont rire de moi.

— Tout le monde *va* rire de moi.

— Pourquoi les élèves de ma classe riraient de toi ?

— Laisse faire...

— Papa ! Ce qu'il faut c'est que tu l'imprimes à ton travail.

— D'accord. Mais que j'imprime quoi au juste ?

— Ben, la photo.

— J'ai pas de photo de *gluglu*, moi.

— Goglu ! Elle est sur l'ordinateur. Je l'ai regardée ce matin.

— C'est censé m'aider à la trouver ?

— Argh ! Tu comprends rien ! Je vais demander à maman !

— ...

— Maman !

— Elle est au gym.

— Je vais avoir une pas bonne note ! Pis ça va être de ta faute !

— Bon ! Pas de panique. Montre-moi sur l'ordinateur la photo de ton *gladu*.

— Goglu !

— Oui, oui. Comme tu dis, là.

L'INCROYABLE MONSIEUR GEORGES

Mercredi. De retour du travail, le père arrive à la maison.

PÈRE : Les enfants ! Regardez ce que j'ai trouvé à la librairie ! Un recueil des *Aventures fabuleuses de Monsieur Georges* !

NOAH : Hein ?

MARGUERITE : C'est quoi ça, déjà ?

PÈRE : Vous vous souvenez pas ? C'est cet aventurier qui mène des enquêtes sur des cas surnaturels au tournant du XX^e siècle.

NOAH : Ah ouin, ça se passe dans l'ancien temps quand y'avait pas d'Internet.

MARGUERITE : C'est pas trop nul. C'est pas le truc que tu nous lisais quand on était petits ?

PÈRE : C'est pour tout le monde, *Monsieur Georges*. On pourrait le lire ensemble. Ça serait cool, non ? Chacun en lit un bout.

NOAH : Pas moi. Je lis pas assez vite. Je suis pas bon.

PÈRE : Mais oui. Juste un petit peu.

MARGUERITE : On le commence ce soir ?

PÈRE : Oui. Faites vos devoirs et vos leçons avant. Pas question de m'arriver avec des trucs de dernière minute.

NOAH : Okay, je vais dans ma chambre pour réviser mes maths. Tu veux venir avec moi, Marguerite ? On pourrait étudier dans ma chambre ensemble ?

MARGUERITE : Oui. Je vais apporter ma radio pour écouter de la musique en même temps.

JOSIANE : Une seconde ils s'insultent, la suivante ils font leurs devoirs ensemble. Ils m'étonneront toujours.

PÈRE : C'est la magie de Monsieur Georges.

Un peu plus tard. Chambre des parents.

PÈRE : D'accord. Installez-vous dans le lit. Vous connaissez les règles, par exemple ?

MARGUERITE : Pas de chicane, pas de placotage.

PÈRE : Oui et... ?

NOAH : Pas de questions.

JOSIANE : Ben voyons ! Vous pouvez poser des questions, mais juste pas trop, pour pas perdre le fil de l'action.

NOAH : Je me demande quelle créature il va devoir se battre contre. Tu te souviens de l'homme poisson ? Il faisait vraiment peur, lui. Il devait puer en plus. Ha ! Ha !

MARGUERITE : Il fait pas juste se battre contre des monstres. Des fois il les aide aussi. Il a plein d'amis qui sont des créatures fantastiques. Il est ami avec un vampire, un golem et une gargouille qui vivent dans une église abandonnée.

NOAH : Oui, mais c'est des monstres gentils. Sinon ils seraient pas ses amis.

MARGUERITE : Ben c'est sûr.

PÈRE : Bon ! Tout le monde est prêt ? On peut commencer ?

TOUT LE MONDE : Oui !

PÈRE : Alors on y va.

LE HARPON

Les aventures fabuleuses de Monsieur Georges

Chapitre premier

Monsieur Georges arpentait le pont supérieur du cargo. La veille, le navire avait essuyé une violente tempête qui l'avait confiné à sa cabine. Ce type de voyage n'était décidément plus de son âge, mais le gibier qu'il traquait ne pouvait se trouver qu'en haute mer.

PÈRE : Noah, c'est à ton tour de lire un petit bout.

NOAH : Bon, d'accord...

Le vent du large était froid, le ciel lourd et la mer, bien qu'assoupie, était d'un noir impénétrable, pleine de sombres promesses. Il guettait le rythme des vagues, essayant d'y lire l'avenir telle une cartomancienne avec ses cartes de carotte.

PÈRE : Euh, je pense pas que ce soit des cartes de carotte.

NOAH : Oups. Ses cartes de « tarotte » ?

PÈRE : Ça se prononce [taro].

NOAH : C'est quoi, ça ?

JOSIANE : Ça ressemble à un jeu de cartes avec des figures et des symboles. On est supposé d'être capable

de lire l'avenir avec. Prédire le futur selon les cartes que tu piges au hasard.

NOAH : Wow ! Ça existe pour vrai ?

JOSIANE : Ça existe, mais ça veut pas dire que ça fonctionne.

MARGUERITE : C'est comme la religion. Tu y crois ou tu y crois pas. Moi j'y crois pas, mais ça me fait peur quand même. Si c'est possible de savoir son futur, moi je veux pas le savoir. Je saurais plus comment agir. Ça serait trop étrange.

NOAH : Moi je veux savoir le futur. Je pourrais devenir super riche. Tu connais quelqu'un qui a un jeu de tarot ?

JOSIANE : Je sais pas trop. Toi, t'en connais, chéri ?

PÈRE : Non. On peut continuer la lecture ? Vas-y, Noah.

NOAH : J'étais rendu où ?

PÈRE : Là.

...avec ses cartes de tarot. Déjà, la tempête d'hier avait été pour lui un signe évident de ce qui se préparait – ce genre de créature mettait toujours la mer en furie. Maintenant, il devait demeurer sur ses gardes et être prêt au combat. Il crispa la main sur la pomme de sa canne

MARGUERITE : Pas la pomme ! Tu vois pas clair ? C'est le pommeau de sa canne. Pourquoi y'aurait une pomme sur sa canne ?

NOAH : Laisse-moi lire ! Je sais ce que je lis. Je fais comme je veux.

MARGUERITE : Aow ! Pas besoin de me frapper !

PÈRE : Noah ! Arrête ça. Continue à lire, s'il te plaît.

NOAH : Elle se moque de moi, je vais pas me laisser faire.

PÈRE : C'est pas une raison pour la frapper.

NOAH : C'était une petite tape de rien. Elle exagère.

JOSIANE : La suite s'il te plaît.

Il crispa la main sur le pommeau de sa canne puis se dirigea vers le pont de bâbord, poursuivre sa vigile.

MARGUERITE : Okay, c'est mon tour. Passe-moi le livre.

En traversant le navire, il croisa un des matelots, un colosse lugubre qu'il avait surpris deux jours auparavant en pleine querelle avec un passager. Le passager en question, un athlète olympique afro-américain, lui avait demandé de lui apporter des serviettes de bain pour qu'il puisse prendre sa douche. Le matelot n'avait pas l'air de porter les gens de couleur dans son cœur ni les passagers qui le prenaient pour un garçon de service. Il lui avait dit d'aller se faire voir ailleurs dans une langue slave, ce qui avait mis l'autre en colère. Sans la présence d'autres membres d'équipage, ils en seraient probablement venus aux coups. En passant près de lui, il remarqua une vieille cicatrice qui traversait sa mâchoire gauche.

Monsieur Georges songea au petit émetteur activé voilà une semaine dissimulé dans la grosse malle au pied du lit dans sa cabine. Il n'était pas certain de son efficacité puisqu'il ne l'avait jamais encore testé. Il prenait de gros risques, mais qu'avait-il à perdre à son âge ?

MARGUERITE : Mais il est pas vieux, Monsieur Georges ! C'est quoi cette histoire ?

PÈRE : Je sais pas. On dirait que c'est lui, mais plus vieux. Je sais pas pourquoi. Mais c'est pas grave. Ça change quoi qu'il soit vieux ou jeune ?

NOAH : Vous pensez que c'est sa dernière aventure ? Je suis inquiet pour lui. On dirait qu'il va mourir.

PÈRE : Mais non. On a lu deux pages, on est loin d'avoir fini. Alors ne t'inquiète pas trop. Je suis certain qu'il va vivre encore longtemps.

JOSIANE : Oui. Et puis c'est un livre. Tu peux toujours revenir dans le temps si tu veux et relire ce que tu aimes le mieux.

NOAH : Mais moi j'aime ses nouvelles histoires. Je connais les autres. S'il meurt, y'aura pas de nouvelles histoires.

PÈRE : Allons ! Faites-lui confiance. C'est Monsieur Georges après tout.

MARGUERITE : C'est vrai qu'il est trop fort.

NOAH : Oui, mais là il est vieux. Les vieux sont pas forts.

MARGUERITE : Lui oui.

PÈRE : La force c'est pas tout. Il est rusé. Il est intelligent. C'est évident qu'il a un plan. Bon. Redonne-moi le livre, je vais continuer.

Puis, avant même qu'il soit arrivé à la balustrade de bâbord, le navire sembla heurter quelque chose. Un bruit sourd résonna, accompagné d'une vibration puissante. Frapper des récifs, ici, en haute mer ? Impossible ! Il se pressa jusqu'à la balustrade pour mieux voir. Un autre bateau peut-être ? Non. Il ne voyait rien autour d'eux. Il sentit son cœur battre plus fort. Était-elle arrivée, cette maudite créature qui le hantait depuis tant d'années ? Du fond de sa mémoire surgissaient de vieux souvenirs. Ce bruit, ce choc, il les connaissait.

Rapidement, il se pressa vers sa cabine alors qu'une cloche, en provenance de la cabine de pilotage, se mettait à sonner. Au moment où il atteignait la porte de sa chambre, une deuxième secousse le projeta contre le mur. Cette fois il en était certain, ce n'était pas le bateau qui avait heurté quelque chose, mais bien une masse énorme qui se lançait contre lui. Il revivait le vieux cauchemar auquel il avait tenté si souvent d'échapper. Seulement cette fois, il l'avait lui-même invoqué tel un nécromancien qui ramène un mort à la vie.

Une fois dans sa cabine, il se rua sur sa malle. Il sortit une clé qu'il portait autour de son cou et déverrouilla le cadenas de sécurité. Des voix s'élevaient dans le corridor. La panique gagnait tranquillement le navire. Dans son bagage, il sortit d'une petite boîte noire l'émetteur dont la lumière bleue clignotait pour indiquer son activation. Il le glissa dans la poche intérieure de son imperméable. Il prit ensuite cinq grenades à détonation sonique qu'il mit dans sa poche droite. Finalement, il retira un lance-harpon muni d'une grosse bobine de fil métallique et quelques accessoires.

Le bateau fut secoué de nouveau. Il tangua davantage et plus longtemps. Le corps à corps était engagé. La créature devait s'être maintenant agrippée au bateau. Il était temps pour Monsieur Georges de se rendre au poste de contrôle d'où il aurait une bonne perspective. Arrivé dans le corridor, il se retrouva face à face avec l'athlète olympique qui lui barrait le chemin.

— Où allez-vous avec votre harpon ?

— Poussez-vous de mon chemin.

— Hé ! Je vous ai posé une question, dit-il en se braquant pour l'empêcher de passer. Vous savez ce qui se passe au juste ? Pas moyen de trouver quelqu'un qui veut répondre.

— Restez dans votre cabine, jeune homme, c'est le seul conseil que j'ai à vous donner. Maintenant, laissez-moi passer.

— Attendez un peu, le vieux ! Vous ne savez pas à qui vous parlez. Je suis Michael Kruger, le champion olympique, pas n'importe quel passager. Si vous savez un truc, vous feriez mieux de me le dire et vite !

Monsieur Georges laissa tomber le lourd manche de son harpon sur le pied de la vedette olympique, qui se mit à crier de douleur et se plia par en avant pour agripper le col de son agresseur. Il n'en eut jamais le temps. Le canon du fusil harpon lui aplatit le nez et le sang se mit à gicler automatiquement.

— Désolé, jeune homme, je n'ai pas de temps à perdre aujourd'hui.

Le vieillard enjamba facilement l'athlète recroquevillé et poursuivit son chemin jusqu'au poste de contrôle. De là, il eut enfin la possibilité de voir par un hublot ce qui se déroulait sur le pont.

Deux énormes tentacules encerclaient complètement le navire. Deux autres, encore plus longs et dont les extrémités ressemblaient à deux massues munies d'ignobles crochets, serpentaient et agrippaient des marins qui tentaient de se défendre à l'aide de pistolets automatiques, de haches d'incendie ou d'autres armes improvisées.

La tête du céphalopode demeurait cachée sous l'eau. Pour que le plan de Monsieur Georges réussisse, la créature devait émerger en entier. D'une balustrade, il jeta une grenade dégoupillée à la mer, puis s'agrippa solidement à la rambarde. Le choc fut rude. Ces grenades produisaient non seulement une violente onde de choc, mais également un bruit terrifiant, particulièrement sous l'eau. Les tentacules s'agitèrent dans tous les sens pendant quelques secondes, puis reprirent leur besogne, nettoyant le pont de tous ses occupants avec plus de vigueur et de rage qu'avant. Il était parvenu à mettre le monstre en colère. Il n'était pas certain s'il devait s'en réjouir ou non. Monsieur Georges lança une autre grenade. Puis encore une. En attendant une minute entre chacune d'elles, il les lança toutes. Chaque fois la créature semblait paniquer davantage, jusqu'à ce que finalement, assommée par les ondes de choc, elle se décide à sortir la tête de l'eau. Une immense tête avec au centre un horrible bec et deux énormes globes oculaires terrifiants. Son sang se glaça d'effroi en constatant que le monstre était beaucoup plus gros que dans son souvenir. Après toutes ces années, il était devenu gigantesque.

PÈRE : Bon, ça suffit pour ce soir. Au lit les ouistitis !
Au pieu les p'tits vieux !

NOAH : Quoi ? Mais là ! Tu peux pas arrêter maintenant ! C'est de la torture. C'est pas humain ! Je veux savoir la suite. Je veux savoir ce soir !

MARGUERITE : Ha ! *Come on*, papa ! C'est pas cool ce que tu fais. Tu peux pas arrêter en plein milieu de l'action comme ça. Tu dis qu'on peut pas parler durant la lecture parce que ça casse le rythme, pis toi tu coupes sec de même !

JOSIANE : Ta fille a raison. C'est vrai que c'est cruel.

PÈRE : Oui, mais moi aussi j'ai un bon argument : il est passé l'heure d'aller se coucher. Je continuerai demain, promis. Vous pouvez essayer d'imaginer le reste en vous couchant.

NOAH : Mais je pourrai jamais dormir après ça ! C'est horrible cette créature. C'est quoi, vous pensez ?

MARGUERITE : On dirait une pieuvre ou un truc du genre.

JOSIANE : C'est un calmar géant. Un vrai monstre capable de faire couler un petit bateau sans problème.

PÈRE : Moi ça me donne envie de manger des calmars frits. Mium !

MARGUERITE : Ouache ! Dégueu.

LE RÊVE DE NOAH

Il fait chaud. Une chaleur terrible. Comme si le soleil sur la plage brûlait la peau, mais qu'en même temps ce serait bon. Je veux dire, c'est juste pas trop. Ou en tout cas, pas pour moi. Je suis capable de le prendre. Plus c'est chaud et plus j'aime ça. Ça devrait être beaucoup trop, mais c'est pas trop pour moi. Je me sens plus fort quand ça brûle davantage. De plus en plus puissant.

Il y a du bruit. Un bruit super fort. Tellement que j'entends rien d'autre. Comme un souffle de dragon, mais qui n'arrête jamais. Comme une machine qui hurle. Quelqu'un me parlerait à l'oreille que je l'entendrais même pas. Je sais pas je suis où. Mais j'ai pas l'impression d'être seul. Je sais pas combien on est. Mais y'a beaucoup de monde.

Tout est lumineux, étincelant, aveuglant. Mais ça non plus, ça me dérange pas. Plus c'est lumineux, plus j'aime ça. Je suis tellement chaud, tellement brillant, que je dois être un soleil. C'est formidable.

Puis on voyage super vite. On vole comme un boulet de canon. Y'a rien qui peut nous arrêter. Rien. On est plusieurs, on est sans forme et on est tous ensemble, dans un noyau indestructible. Mais je n'arrive pas à communiquer avec les autres. Tout ce que je vois, c'est des mouvements dans la lumière. Des flammes qui dansent. Des courants d'air violents qui tournent autour, montent et descendent.

L'ambiance change tout d'un coup. Je me mets à entendre des bruits. Des sons qui ne viennent pas d'ici. Qui viennent d'en dehors. D'en dehors du feu, de la lumière, des flammes. Je ne vois rien, mais il y a quelque chose devant nous. On jurerait que c'est un mur. Une palissade. Une frontière faite de tout ce que je ne connais pas. Si je suis blanc, devant nous c'est le noir. C'est comme un mur d'opposition. De contraire. Je comprends pas comment ça peut exister, ce qu'il y a là. Personne ne le comprend. C'est au-dessus de nos capacités.

Mais ça nous attire quand même. Et on sent que c'est réciproque. Que quelque chose de l'autre côté s'intéresse à nous.

Sans y penser, on s'approche et on essaie d'entrer en contact. Mais c'est le choc le plus brutal qu'on ait jamais vécu. La noirceur avale la lumière. Le froid mord le chaud. Deux extrêmes tellement éloignés qu'il n'y a pas de vainqueur, pas de perdant. On ne se refroidit pas, elle ne se réchauffe pas. On ne fait que se repousser l'un l'autre. Deux pôles opposés qu'on ne parviendra jamais à joindre.

Ça laisse une brûlure. Mais pas le genre auquel on est habitué. La brûlure de la glace. Une marque qu'on ne porte nulle part parce qu'on n'a pas de corps. Je ne sais pas comment c'est possible. C'est douloureux. Pas très longtemps, mais on n'a pas aimé ça. On repart dans l'autre direction. À toute vitesse. On retrouve le mouvement, le tourbillon, les flammes qui dansent.

La lumière est de plus en plus vibrante. Puissante. Il n'y a plus que la lumière et la chaleur. Et je me perds dans cette spirale, cet ensemble. Et puis j'oublie tout. Plus le moindre souvenir de ce qui vient de se passer. Juste un trou noir dans ma tête. Et je me réveille dans les bras de mon père qui essaie de me calmer. Je constate que je pleure et que ma respiration est difficile et que mon cœur bat super vite. Mais j'ai déjà tout oublié ce qui vient de se passer. Quand il me demande pourquoi je pleure, je ne le sais pas.

SEMAINE 2

LE GRAND-PÈRE

Lundi. Chez le grand-père. Le père et son père.

— Salut papa.

— Bonjour.

— Comment vas-tu ?

— Pas trop mal. Je t'offre une bière ?

— Si tu en prends une.

— J'allais me servir un verre de vin.

— Je vais prendre comme toi.

— Comment vont mes petits-enfants ?

— Encore à leur âge ils m'empêchent de dormir. C'est probablement naïf de croire qu'avec des enfants de 10 et 15 ans, on devrait pouvoir dormir tranquille. Mais non ! Marguerite était encore somnambule la nuit dernière. À chaque fois que j'essaie de la ramener dans sa chambre, je déclenche une crise.

— Oui, tu me l'as dit la semaine dernière.

— C'est arrivé au moins trois fois depuis que je t'en ai parlé. Au moins j'ai pas eu à la traîner de force dans sa chambre encore une fois, mais c'est quand même intense. Hier soir, comme j'arrivais à la calmer, ç'a été au tour de Noah de s'y mettre. T'as déjà vu ça, toi ? Deux somnambules dans la même nuit ! Un après l'autre ! C'était vraiment bizarre.

— Noah était somnambule aussi ?

— Comme sa sœur. Il marchait dans le salon en tournant en rond. Il mettait les bras devant lui. Il poussait un truc invisible en criant de douleur. Je l'ai pris dans mes bras pour le calmer. Ç'a pris au moins 15 minutes avant qu'il reprenne ses esprits.

— C'est possible que l'épisode de somnambulisme de l'un cause celui de l'autre. S'ils ont des prédispositions, le simple fait d'entendre du bruit dans la maison, durant une phase de sommeil propice, suffit pour les faire lever du lit. Grandir n'est pas facile. Laisse-leur du temps. Je suis convaincu que ça passera vite.

— J'espère. Parce qu'on a passé quelques nuits mouvementées et j'en avais perdu l'habitude. Quand ils étaient bébés, on se levait deux ou trois fois par nuit. J'arrive pas à comprendre comment on faisait.

— En effet. On oublie ces choses-là. Probablement pour le mieux. Si tu veux, ils peuvent venir passer une fin de semaine ici, si Josiane et toi voulez vous reposer un peu. Ça me ferait plaisir de passer du temps avec eux.

— C'est noté. Tu t'ennuies pas trop, ces temps-ci ?

— M'ennuyer ? Jamais. Je trouve parfois ma vie un peu trop tranquille, mais je n'ai pas à me plaindre. Je fais beaucoup de lectures.

— Et tu écris ?

— J'écris. Lentement. Probablement trop. J'en perds parfois le fil. Par chance, j'ai un éditeur patient. Je teste ses limites. Ça m'amuse.

— J'ai droit à un avant-goût ? C'est quoi comme histoire ?

— Un petit récit à propos d'un enfant de l'âge de Noah qui se retrouve dépositaire des souvenirs de six personnes différentes.

— Drôle d'idée. Juste les souvenirs ?

— Oui. Je me demande si nous sommes seulement la somme de nos souvenirs. Si par exemple quelqu'un héritait de ma mémoire, même des détails les plus

intimes, même de ce que j'ai oublié, est-ce que ça prolongerait mon existence ? Est-ce qu'il deviendrait un peu moi ?

— Intéressant. C'est ton genre d'histoire. On reconnaît ton style.

— J'imagine. Au final, on écrit toujours un peu les mêmes histoires. On en a trois ou quatre, pas plus. Il s'agit de les raconter du mieux qu'on peut. D'arriver finalement à l'essentiel. Je ne suis pas du tout convaincu d'y parvenir. Si ça se trouve, je m'en éloigne. Et ma lenteur me freine. J'y vais à tâtons, c'est de plus en plus sombre là-dedans. Mes idées ont déjà été plus claires.

— Tu exagères. Je trouve que ton style s'épure sans créer de confusion. J'ai hâte de te lire à chaque fois et je ne suis jamais déçu.

— Tu n'es pas obligé de dire ça. Merci quand même.

— On devrait aller faire un tour en forêt bientôt. Une petite randonnée, ça te dirait ?

— Si tu parviens à convaincre tes enfants de venir, ça me ferait plaisir.

— Je peux rien te promettre. À chaque fois, je dépense plus d'énergie à les convaincre de venir qu'à faire la randonnée. Mais lorsqu'il est question de toi, ils sont beaucoup plus faciles à convaincre. Ils t'adorent.

— C'est réciproque.

— Tu te souviens des aventures de Monsieur Georges que tu me faisais lire quand on était petits ?

— Évidemment.

— On est en train de lire une de ses aventures avec les enfants. Dans cette histoire, il n'est pas si héroïque que ça. Il est âgé et motivé par la vengeance. Ça ne lui ressemble pas beaucoup. Ça nous a laissés plutôt perplexes.

— Comme quoi on peut décevoir même ses plus grands admirateurs. Serait-il possible qu'en vieillissant les valeurs de votre héros se soient décrépités ? Tu sais,

c'est un mythe que l'on devienne sage avec le temps. Quand la vieillesse s'empare de notre intellect, quand nos méninges ne fonctionnent plus comme avant, on doute de tout. On n'est pas sage pour autant.

— De ta bouche, c'est un aveu ou un avertissement ?

— Je ne suis ni vieux ni sage. Pas encore.

— Très bien. Tu me le diras quand ça arrivera. Comme ça, je saurai quand arrêter de suivre tes conseils.

— Ha ! Il est peut-être déjà trop tard, qui sait ?

C'ÉTAIT QUOI TA QUESTION, DÉJÀ ?

Mardi. Cuisine. Marguerite et son père.

— Papa ! T'es où ?

— Ici, Marguerite ! Dans la cuisine !

— Ah ! Tu prépares quoi ?

— De la lasagne. Tu m'aides un peu, s'il te plaît ?

— J'suis obligée ?

— Tiens, râpe le mozzarella.

— D'accord... Papa, t'avais quel âge quand t'as rencontré maman ?

— Hum... On n'a pas déjà eu cette conversation-là ? J'ai une impression de déjà-vu. Pourquoi tu veux savoir ?

— Je sais pas, comme ça. T'avais quel âge ?

— Tu veux savoir quand je l'ai rencontrée pour la première fois ou quand on a commencé à sortir ensemble ?

— Ben, ça doit être proche, non ?

— Pas vraiment. Deux ou trois ans de différence.

— Quoi, vous êtes pas tombés amoureux tout de suite ?

— Pas exactement. On s'est rencontrés à l'université. On avait des cours ensemble. On se croisait à l'occasion. On avait des amis communs. On s'est pas lancés l'un sur l'autre d'un coup. Puis j'étais en couple avec quelqu'un d'autre à ce moment-là.

- Maman était pas ta première blonde ?
- Heu... non.
- T'en as eu une avant ? Juste une ou plusieurs ?
- Je... Non. Plus qu'une.
- Combien ?
- C'est pas vraiment intéressant. C'était quoi ta première question, déjà ?
- T'avais quel âge ?
- Vingt-cinq ans.
- Ha ouin ?
- Quoi ?
- Ben, c'est vieux.
- Tu trouves ? Par rapport à qui ? Y'a des gens qui tombent en amour à tous les âges.
- Mais vous êtes pas mariés. Comment ça ?
- Parce que... on n'en avait pas envie. On n'en sentait pas le besoin. On voyait pas trop ce que ça changerait.
- Y'est pas trop tard, tu sais.
- C'est pas dans nos plans. Avoir des enfants avec quelqu'un, c'est déjà un engagement.
- Pis tu savais que tu voulais des enfants avec elle dès le début ?
- C'était pas officiel. On s'en est pas parlé tout de suite, mais c'était dans l'air je dirais. Pourquoi ?
- Pour rien...
- ...
- Mais ta première blonde...
- Oui...
- C'était quand ?
- Au secondaire. J'avais autour de 16 ans.
- La fille avant maman ?
- Non... Une autre.
- Ha. Okay...
- T'as l'air un peu déçue de ma réponse. On dirait que t'espérais autre chose.

— Non, non. C'est pas ça. C'est juste que... Je sais pas. Je pensais que t'avais rencontré maman à mon âge, genre.

— ?

— ...

— Y'a quelque chose que tu veux me dire ?

— Hein ? Non. Rien. Non. Mais si tu rencontres la bonne personne à 26 ans, ça sert à quoi d'avoir un *chum* avant ?

— Tu sais, le concept de «bonne personne», ça n'existe pas vraiment dans la réalité.

— Ben oui, ça existe. Toi pis maman, c'est clair que vous êtes faits l'un pour l'autre.

— Je suis bien avec ta mère, mais ça veut pas dire que j'étais malheureux avant. On passe pas son temps à attendre quelqu'un comme s'il nous manquait une moitié de nous-même. On vit sa vie et on rencontre des gens. Avec un peu de chance, ça clique avec quelqu'un de spécial, qui te fait vibrer davantage.

— Tu penses pas qu'on a une âme sœur ?

— Pas vraiment. On change dans la vie. Tu peux trouver quelqu'un avec qui tu t'entends bien à 20 ans, puis plus du tout à 30 ans. Tu peux être en couple et pas vouloir d'enfants. T'as le droit de vouloir autre chose que ce que tes parents ont vécu. Y'a pas de règles. Je suis pas mal certain que t'as des amies dont les parents sont séparés. Le concept de la bonne personne, on se demande d'où il vient. Faut pas se fier aux modèles qu'on voit dans les séries télé ou les films. C'est à toi de trouver ce que tu veux. Chaque couple est différent.

— Ouin. C'est compliqué...

— Un peu. Des fois. Pas tout le temps.

— Moi je trouve ça compliqué.

— T'as fini de râper le fromage ?

— Le quoi ?

— Le truc que tu tiens dans tes mains depuis 10 minutes.

LE HARPON (SUITE)

Mardi soir. Chambre des parents.

JOSIANE : Bon. Installez-vous. Qui veut lire en premier ?

NOAH : Moi ! Je commence. Comme ça, ça va être fini plus vite.

JOSIANE : Ça va être fini ?

NOAH : Ma lecture. Je vais pouvoir juste écouter après.

MARGUERITE : Moi la deuxième.

JOSIANE : D'accord.

MARGUERITE : On n'attend pas papa ?

JOSIANE : Non, il est à l'aréna avec Benoît. Ils avaient une pratique de hockey. Il va rentrer plus tard.

NOAH : C'est plate, il lit bien et il va manquer un bout de l'histoire.

JOSIANE : Il le lira quand vous allez dormir. On était rendus où ?

MARGUERITE : Le bateau était attaqué par un monstre.

JOSIANE : Ah oui ! Commence ici, Nougat.

La taille du monstre le pétrifia sur place.

MARGUERITE : PÉtrifia.

NOAH : Ha ! Tu vas pas commencer ! Moi je dis *pitrifia* !

MARGUERITE : Mais c'est pas ça !

NOAH : M'en fous.

La taille du monstre le pitrifia sur place. Malgré sa préparation pour ce duel extraordinaire, la peur le ligotait. Ce n'était certes pas sa première aventure du genre. Il avait, après tout, déjà fait face à des situations semblables. Pourquoi ses réflexes ne répondaient-ils plus ? Quelle énorme bête ! Au moins le double de ce qu'il avait anticipé. Peut-être davantage. Pourrait-il vraiment vaincre ce kraken avec de si pitoyables armes ? L'âge l'avait-il rendu fou ? Comment avait-il pu s'imaginer arriver à accomplir seul une telle besogne ?

Une voix vint le tirer de sa torpeur. La voix grave et enrouée qui appartenait au matelot balafgré. Celui-là qui avait eu une altercation avec Michael, le médaillé olympique.

— *Vous avez l'intention de vous servir de ce machin-là, le vieux ?*

MARGUERITE : Il sait pas à qui il parle, lui !

NOAH : Ton tour.

MARGUERITE : Okay.

Ces quelques paroles lui fouettèrent le sang. Un type comme ce marin, une brute de la pire espèce, qui se croit supérieur aux autres à cause de la couleur de sa peau, n'allait pas se payer sa tête ! D'un coup, il reprit ses esprits. Il n'allait pas baisser les bras aussi facilement. Pas lui ! C'était le moment de mettre son plan en action. S'il avait dû envoyer le champion olympique au tapis parce qu'il lui barrait le chemin, autant mettre ce mufle au travail.

— *Il faut l'immobiliser. Il va nous falloir de la corde. Beaucoup de corde. Vous pouvez opérer la grue que je vois*

en poupe ? Courez-y et mettez-la en marche. Nous allons en avoir besoin.

— *Vous semblez savoir ce que vous faites, lui répondit le colosse défiguré, surpris des ordres donnés avec aplomb par le vieil homme qui lui avait d'abord apparu fragile et sans défense. C'est bon, j'y fonce.*

— *Tenez-vous prêt. Vous verrez mon signal quand ce sera à votre tour de jouer. Restez vigilant.*

Le marin s'élança aussitôt en direction des leviers de contrôle de la grue, galvanisé par l'autorité et la détermination de Monsieur Georges. Il bondit par-dessus la rambarde et se retrouva sur le pont principal. Il agrippa une hache d'incendie laissée là par son ancien propriétaire avant que celui-ci ne soit projeté par-dessus bord d'un simple geste du décapode.

NOAH : Des capotes !

MARGUERITE : T'es ben immature. Décapode.

NOAH : Tu sais même pas c'est quoi.

MARGUERITE : ...

JOSIANE : Si je me trompe pas, *déca* ça veut dire dix. Et *pode*, jambe ou bras. Donc : dix bras.

NOAH : Wow ! Pas étonnant qu'il soit si fort !

Observant sa progression à partir du pont supérieur, Monsieur Georges arma le lance-harpon et s'assura que le fil de métal était bien fixé au projectile. Il prit son temps pour viser et fit feu. Le projectile se planta à la base d'un des appendices du monstre qui se raidit de douleur.

Le marin profita de l'occasion pour foncer tête première. Alors qu'il arrivait à son objectif, il reçut un violent coup dans le dos qui le projeta au sol, le souffle coupé. Il se releva tant bien que mal et récupéra la hache qu'il avait laissé tomber. À peine était-il sur ses pieds qu'il fut attaqué de nouveau. Il souleva la hache et la laissa retomber avec force.

D'un coup puissant, il coupa net le bras de l'animal, l'amputant de la moitié de sa longueur.

Monsieur Georges, à l'aide de manilles et de maillons de chaîne, sécurisait son emprise sur son ennemi. Il faisait de son mieux pour demeurer à l'abri des coups qui tombaient partout à la fois. Il fixa le câble de métal à un taquet, puis à un second par sécurité. Ensuite, il décocha un deuxième projectile, cette fois en visant le corps. Une cible plus facile à atteindre. Il fit mouche une seconde fois. L'adversaire se contracta et recula, comme prêt à retourner sous l'eau, mais se ravisa et reprit son attaque. Quelque chose le rendait furieux et exacerbait sa colère.

Monsieur Georges lia les deux câbles. Un troisième allait devoir suffire à immobiliser son adversaire. Dans ses prévisions, le kraken n'avait pas atteint une telle taille. Son armement n'était peut-être pas du calibre nécessaire.

Voilà pourquoi il avait besoin de l'assistance de ce barbare de marin. Il pouvait le voir en train de s'installer devant le panneau de contrôle, ayant profité du second tir pour franchir le reste de la distance. Le marin activa quelques manettes et on vit le mât de la grue se mettre en mouvement. Allez ! Avec un peu de chance, ça allait fonctionner !

Alors que Monsieur Georges se déplaçait de bâbord à tribord afin d'ajuster son angle d'attaque, l'implacable ennemi le heurta de plein fouet et l'envoya planer dans les airs. Il atterrit sur la hanche, mais se cramponna à son arme. Le temps de recouvrer ses esprits, il capta du coin de l'œil une autre attaque venant dans sa direction et l'évita de justesse. La bête avait pris un intérêt pour sa personne. L'avait-elle reconnu ?

MARGUERITE : Je me souviens pas de ce monstre. Toi, maman ? Pourquoi le kraken le reconnaîtrait ?

JOSIANE : On dirait qu'ils ont une histoire à régler, ces deux-là.

NOAH : C'est sûr !

L'émetteur n'avait pas seulement attiré l'animal jusqu'à lui, il lui insufflait une colère aveuglante. Pas question de s'en départir pour autant. «Encore un petit effort !» se motivait-il.

De sa position, il pouvait atteindre son corps. Ce n'était pas l'idéal. Il aurait été préférable de planter son dernier harpon au sommet de la tête. Il devait faire vite. Il épaula et fit feu. La lance se planta à la base du corps, entre deux tentacules. Un cri aigu déchira ses tympans.

Après une série de manœuvres, il parvint à attacher les câbles métalliques ensemble et à les lier au crochet de la grue. Sans attendre les indications de Monsieur Georges, le marin souleva le mât de la grue. Les courroies et les fils d'acier se tendirent. Les sangles, sous le poids de la créature, se durcirent et enserrèrent la victime. Ligotée comme un gigot, la bête se mit à s'agiter. Les câbles utilisaient le poids de la créature pour resserrer leur emprise. Plus ce qu'ils soulevaient était lourd, plus ils serraient fort. Et dans le cas présent, c'était essentiel pour que sa chair souple ne parvienne pas à glisser hors de leur piège.

Monsieur Georges sortit l'émetteur de la poche intérieure de son imperméable et appuya sur l'interrupteur. Le voyant bleu cessa de clignoter, mais le monstre ne décolla pas. Aux commandes de la grue, le balafre s'en donnait à cœur joie. Une brute de son espèce ne vivait que pour ce genre de satisfaction. Monsieur Georges trouva que la victoire avait un goût amer.

Comme il reprenait son souffle, un des câbles qui retenaient un bras pénétra la peau épaisse et, tel un fil de fer à travers un fromage, le coupa net. L'ensemble s'en trouva déséquilibré. Le corps se balança et heurta le mât de la grue qui vacilla dangereusement.

Les liens ne pouvant plus accomplir leur travail, quelques secondes suffirent au kraken pour se libérer de ses entraves. Il retomba lourdement sur le pont. Et sans chercher davantage de querelle, il glissa rapidement par-dessus

bord pour disparaître dans les eaux noires de l'océan en laissant derrière lui au moins deux de ses appendices sectionnés.

Secoué, Monsieur Georges prit appui sur la rambarde. Il fixa les eaux qui venaient de se refermer sur ce vieil ennemi qui lui échappait encore une fois. Il jeta un regard à l'émetteur qui reposait au creux de sa main. Le dos voûté, toute l'entreprise lui sembla futile. Si seulement son orgueil était la seule victime...

Il lança l'émetteur dans l'océan. Quant à sa vengeance, probablement que tous les deux, la créature et lui, avaient eu leur leçon. Elle lui survivrait. Tranquille dans le noir des profondeurs océanes. À l'abri des regards, loin des hommes, chassée seulement par quelque énorme cachalot blanc tout aussi incroyable qu'elle.

NOAH : Wô...

JOSIANE : Fiou !

MARGUERITE : Mais pourquoi il en veut au kraken ?

NOAH : C'est son ennemi juré. Il faut qu'il débarasse la planète de cette salle bête !

MARGUERITE : Mais pourquoi ?

JOSIANE : La suite nous le dira... Pour le moment, bonne nuit les cocos.

NOM D'UN GOUJON

Jeudi soir. Maison. Le père et Noah.

— Noah ! Viens ici, j'ai besoin d'aide !

— Tu veux que je fasse quoi ?

— J'ai besoin de tes mains. Je veux visser ce morceau de bois au mur. Tu peux le tenir, s'il te plaît ?

— Okay. C'est bon, là ?

— Ouais, c'est ça ; juste le temps que j'y mette deux vis, après ça va aller.

— Je peux t'aider avec d'autres choses, si tu veux.

— Ah oui ? Super. J'ai une liste de choses à réparer dans la maison. Si tu m'aides, ça va aller plus vite.

— J'aime ça, moi, réparer des choses. Je peux utiliser la perceuse ?

— Okay. Mais vas-y doucement.

— Je sais, je l'ai déjà utilisée.

— Parfait.

— C'est pourquoi cette planche de bois ?

— C'est pour mettre des crochets pour les manteaux. Si je fixe pas une planche solidement au mur avant, les crochets tiennent pas dans le gypse, ils finissent tout le temps par s'arracher.

— C'est vrai, ça. J'en ai arraché un l'autre jour.

— Oui, je sais. Espèce de brute.

— Quoi ! Je suis pas une brute. Goujat !

- Gredin !
 - Grenouille !
 - Canaille !
 - Cafard !
 - Malotru !
 - Saprستي !
 - Fichtre !
 - Parbleu !
 - Faudra surveiller vos lectures, jeune homme !
- Vous êtes terriblement grossier.
- C'est ta faute ! J'ai appris ça dans les histoires de Monsieur Georges et les bédés que tu ramènes de la bibliothèque !
 - Jeune impertinent !
 - Vieux bouc !
 - Crapule !
 - Crapaud !
 - Escroc !
 - Fripouille !
 - Oh ! Tu frappes fort !
 - Gentil papou, alors.
 - Brave fiston ! Allons réparer ce satané robinet de cuisine qui coule encore et lui montrer de quel bois on se chauffe !
 - Ouais ! Nom d'un goujon !
 - Nom d'un goujon ? C'est nouveau, ça !
 - Je l'ai inventé l'autre jour, quand on assemblait un meuble IKEA.
 - Fort à propos ! Eh bien, allons réparer ce robinet, nom d'un *washer* !
 - C'est quoi, ça, un *washer* ?
 - Je vais te montrer. En attendant, « donne-moé le wrench que je spère le signe ».
 - Quelle langue tu parles ?
 - C'est de la poésie québécoise. Après Georges, on lira Gaston.

- Lagaffe ?
- Miron.
- Connais pas.
- « c'est l'écheveau inextricable »
- Tu voulais que je te passe quoi ?
- La clé à molette pour que je répare l'évier.

LES SIX ÂMES

Samedi. Le père et le grand-père, en randonnée dans la forêt.

— Quelle belle journée !

— Dommage que tu ne sois pas parvenu à convaincre les enfants de venir avec nous.

— Marguerite avait des travaux d'équipe à finir et Noah a inventé mille histoires pour pas venir. Josiane s'est proposée pour rester à la maison avec lui. J'ai pas trop insisté. J'aurais peut-être dû...

— Tu as l'air fatigué.

— Les nuits sont courtes.

— Toujours ces cauchemars ?

— Oui. Le pire c'est quand ils sont somnambules : impossible de les réveiller. Ça commence doucement, mais on ne sait jamais comment ça va se terminer. Ils marmonnent des trucs étranges. Et y'a une sorte de logique derrière tout ça. Des choses qu'ils disent reviennent d'une nuit à l'autre.

— Ils disent la même chose ?

— Pas exactement. C'est comme une suite désordonnée.

— Tu as un exemple ?

— Ils parlent tous les deux d'un incendie. D'un feu. C'est généralement la raison pour laquelle ils sortent

de leur chambre et ne veulent pas y retourner. Mais l'autre nuit, c'était différent. Il y avait une autre catastrophe. Un truc majeur. Mais j'arrivais pas à savoir quoi. Ils lâchaient juste des bribes de phrases sans queue ni tête. Des trucs comme : « C'est trop froid » ou « C'est un désastre ! » puis « Laissez-moi tranquille ! », « Nous sommes condamnés ». Et avec tout ça, ils changent de manière de parler. Leur vocabulaire est différent et leur diction aussi. C'est *freakant*, je te jure.

— Tu penses à une solution ? Je veux dire, aller chercher de l'aide d'un spécialiste. Ça pourrait valoir le coup d'essayer.

— Oui. On essaie de prendre rendez-vous avec notre médecin de famille, mais elle est pas en ville pour deux semaines. Son bureau nous a dit de rappeler plus tard... On pensait chercher un psychologue aussi.

— Ce qu'il faudrait, c'est une session d'hypnose pour comprendre les rêves. Les enfants ne sont pas le problème. Je crois que ce sont les rêves. Il faut les examiner.

— Tu veux dire quoi au juste ?

— Il semble évident que ces rêves existent indépendamment des rêveurs. Ils ne sont, d'une certaine manière, que des récepteurs. Comme une radio ou un téléviseur. C'est une histoire qui ne demande qu'à être comptée.

— Arrête. C'est pas possible, ça, papa ! Dans tes livres peut-être. Pas dans la vraie vie.

— Leurs esprits sont plus ouverts que ceux des adultes. C'est probablement pour ça que tu n'as pas ce type de rêves.

— Ça suffit. C'est du délire. Utilise ça dans ton prochain roman si tu veux. Mais je t'assure que c'est pas un truc ésotérique. C'est juste des hasards, des coïncidences.

— C'est toi qui as suggéré que c'était étrange.

— Oui. Étrange. Pas surnaturel quand même.

— Un rêve, ce n'est pas surnaturel.

— Un rêve qui voyage d'une personne à une autre, ça l'est. Un rêve qui existerait en dehors du rêveur, aussi.

— Je vois que mes théories t'irritent. Ce n'est pas mon intention. Les enfants sinon, ils vont comment ?

— Ils se réveillent le matin comme si de rien n'était. Ils continuent leur routine, vont à l'école, à la piscine, au hockey... Pas de problème. Les pires, c'est Josiane et moi. On commence à être sérieusement crevés.

— Emmène-les-moi pour la fin de semaine. Je dois m'occuper du jardin avant l'hiver, ils me donneront un coup de pouce.

— Volontiers. Ça nous donnerait la chance de souffler un peu.

— Mais oui. Et tu inviteras ta Josiane au restaurant.

— Bonne idée. Merci. C'est apprécié. Tiens, on arrive au belvédère.

— Magnifique ! Je ne me lasse pas de cette vallée.

— C'est bien le lac Miroir qu'on voit par là ?

— Oui. La rivière se déverse dedans.

— Parlant d'histoire étrange, papa, j'ai commencé à lire le manuscrit que tu m'as donné l'autre jour. Je me demandais un truc : pourquoi six ?

— Six quoi ?

— Âmes. L'enfant dans ton histoire est habité par les souvenirs de six âmes, c'est ça ?

— Ah ! Oui. Je ne sais pas. L'idée m'est venue par hasard. Ce pourrait être davantage en réalité. Six me semblait un nombre suffisant. Mais je préfère ne pas en parler.

— Je sais que tu n'aimes pas parler de ce que tu es en train d'écrire, mais je ne peux pas m'en empêcher. Tu me donnes ces textes à lire et je ne peux pas te donner mon opinion. C'est un peu frustrant. Pourquoi tu me les fais lire alors ?

— Je te l'ai déjà expliqué. Laisse tes commentaires sur la copie papier. Je regarde tout ça plus tard. Tu n'es pas le seul à posséder une copie. Ça me permet de me mettre dans l'état d'esprit de quelqu'un qui le lit pour la première fois. Ça me donne de la perspective.

— Et ça fonctionne ?

— Quelques fois.

— C'est pas comme demander conseil à quelqu'un dont on connaît d'avance la réponse ? Simplement pour aller chercher la confirmation de ce qu'on sait déjà. Selon ce que tu veux entendre, tu choisis à qui tu vas demander conseil.

— Oui. Probablement.

— Je pourrais te surprendre.

— Peu importe.

— Donc, mon avis ne compte pas ?

— Bien sûr qu'il compte. Je ne cherche pas des commentaires qui vont me plaire. Je veux être déstabilisé et avoir la possibilité de voir ce que j'ai écrit sous un angle nouveau. Je suis loin d'en avoir terminé avec cette histoire. Je ne sais même pas si je vais la mener à terme, les idées me manquent. J'ai l'impression de me répéter, de tourner en rond.

— C'est Borges qui disait que le langage est un ensemble de citations. Que tout a déjà été dit, de toutes les manières possibles et imaginables.

— Oui. Il avait l'impression de tourner en rond lui aussi. Et pourtant, c'est toujours avec la prétention de n'avoir rien à ajouter qu'il écrivait ses meilleurs récits.

— Il jouait la carte de la naïveté.

— En effet. Mais il était rarement naïf. Ses histoires étaient remplies de détails, des plus banals aux plus incroyables. Ainsi il parvenait à créer l'illusion d'un monde vraisemblable et infiniment complexe. À te laisser douter de tout. Et ça fonctionnait.

— Oui. Ton style n'est pas si éloigné du sien, d'ailleurs.

— C'est bien ce que je crains. Je crois que sans m'en rendre compte, j'écris de pâles pastiches.

— Il n'y a rien de pâle dans tes romans. Tu ne fais pas des copies, quand même.

— Non. Mon éditeur n'est pas dupe. Il me le remettrait sous le nez bien assez vite. On se connaît depuis trop longtemps.

— Qui sait ? Les éditeurs aussi parfois tournent en rond.

— Ha ! Ha ! Oui. Tout à fait. Mais ce n'est pas une excuse. Je ne peux pas lui présenter un manuscrit dans cet état.

— Alors raconte une autre histoire.

— Peut-être ne suis-je plus bon qu'à écrire des pastiches ? Tant qu'à s'imiter soi-même, alors autant imiter un autre auteur plus talentueux. En lisant suffisamment de livres d'un même écrivain pour adopter ses thèmes, son style, sa voix, ses tics, je pourrais y parvenir.

— Tu blagues, mais pourquoi pas ? Il y a sûrement un marché pour ça.

— D'autres y ont pensé avant toi.

— Vraiment ?

— Bien entendu. Quand il y a de l'argent à faire...

ET TA SŒUR ?

Plus tard dans la journée. Cuisine. Le père et Josiane préparent le souper.

— Josiane, t'as des nouvelles de ta sœur Tania ?

— Elle m'a écrit hier. Elle revient dans dix jours. Passe-moi la planche à découper.

— Tiens. Son voyage se passe bien ?

— Semblerait. Elle a passé quelque temps à Copenhague chez des amis d'université. Elle est arrivée à Stockholm chez ma mère hier pour l'aider à déménager. Tu veux laver la laitue s'il te plaît ?

— Okay. Ta mère qui entre en résidence, c'est difficile à imaginer.

— Je sais. Mais tu la connais. Elle a trouvé un endroit « spécial ». Ça ressemble plus à une commune qu'à une résidence pour personnes âgées. Je pense même qu'elle a hâte d'y aller. C'est une grande maison avec plusieurs chambres privées, une grande cuisine et une salle à manger commune. Des préposés sur place pour les aider au besoin. Une clinique juste à côté. En face d'un parc avec un jardin communautaire. Je te jure, une auberge de jeunesse pour de vieux hippies qui peuvent plus voyager. T'as vu l'ail ?

— Il est juste là, en dessous des poivrons. Tu te sens pas trop coupable de pas être allée avec ta sœur ?

— Non. Ben... un peu. Mais j'ai pas vraiment eu le choix. Ma mère nous a annoncé sa décision à la dernière minute. Elle le savait depuis longtemps, mais elle voulait juste pas nous le dire, pour pas nous inquiéter. Tu sais bien.

— Tu veux que j'ajoute des radis dans la salade ?

— Oui.

— C'est comme mon père qui s'entête à vivre dans sa grande maison tout seul pis qui veut pas d'aide pour l'entretenir. Faut que je le force pour aller lui donner un coup de main. Il préfère payer quelqu'un plutôt que de me demander de l'aider.

— Mets pas trop de basilic, Marguerite aime pas ça. Pareil quand ma mère a décidé de retourner vivre en Suède après la mort de mon père. Je comprends pas encore. Loin de ses enfants et de ses petits-enfants. Résultat : on en vient à presque l'oublier. Elle a fait une bonne *job* pour nous faire comprendre qu'elle a pas besoin de nous et que ce qui compte, c'est la liberté et le détachement. Elle serait malade que je serais la dernière à le savoir.

— C'est assez de chou rouge ?

— C'est trop, on prépare pas une salade de chou !

— On en aura pour les lunchs. Tania et ta mère, elles s'entendent bien ?

— Oui, ça va. Mieux que moi en tout cas. C'était pas une bonne idée que j'y aille de toute manière. J'aurais viré folle après deux jours. La vinaigrette est prête ?

— Presque. T'exagères. Ta mère est pas si pire que ça. Je l'aime bien, moi. Elle a du caractère, mais elle est pas désagréable quand même.

— C'est facile pour toi. T'es son chouchou. Pis moi, le moindre commentaire de sa part vient me chercher dans le fond des tripes. C'est incontrôlable. On dirait une réaction chimique. Comme mélanger du vinaigre et du bicarbonate.

— Ça fait de la broue. Je sais. J'ai déjà été témoin.
Bon, la salade est prête.

— Si c'était juste ça...

— Tu leur as raconté les aventures de nos deux
sommambules ?

— Oui. Ma sœur trouve ça très drôle. Elle m'a
demandé de les filmer si jamais ça arrivait encore. Elle
dit que ça ferait une super bonne blague pour le jour de
leur mariage.

— Pis s'ils se marient jamais ?

— C'est drôle pareil.

— Ça dépend pour qui. Pas pour elle en tout cas.

— Bon, ça va. Arrête de bougonner.

— Je suis pas bougon !

— Les enfants ! Le souper est prêt !

SEMAINE 3

UN SOUPER COMME UN AUTRE

Lundi soir. À la table à manger.

JOSIANE : Vous avez des devoirs ou des leçons ?

MARGUERITE : Ben moi il me reste un truc que j'ai pas fini, mais mon prof m'a dit que c'était pas grave, qu'on allait avoir du temps plus tard en classe, parce qu'on avait un projet – tu sais, la présentation pour la journée de la Terre ? – ; ben là, il nous laisse du temps pour l'achever, sinon je l'aurais terminé en classe, mais la présentation nous a pris plus de temps que prévu. Surtout parce que Mathias arrêta pas de niaiser tout le long, pis moi on m'a forcée à le prendre dans mon équipe, pis y'est vraiment fatigant, tout ce qu'il fait c'est des *jokes* stupides que personne trouve drôles à propos de comment les autres sont tous stupides, mais que lui y'est donc ben *hot*. Je suis pas capable de le sentir, pis le pire c'est qu'il nous lâche pas depuis qu'il est dans notre équipe, comme si on était ses amies ; y'est vraiment gossant.

PÈRE : ...

JOSIANE : Je vais prétendre que j'ai tout compris et assumer que ça voulait dire oui. Toi, Noah, tes devoirs ?

NOAH : Hmm ? Ouin...

JOSIANE : Pas convaincant, ton oui. Tu as des leçons peut-être ?

NOAH : Heu, il faut que je lise un truc machin en anglais super plate qui va me tuer tellement c'est ennuyant, mais ça va me prendre deux secondes parce que je lis vite.

JOSIANE : Bon, je suis vraiment rassurée... On pourrait croire que tout est sous contrôle. Ça te rassure aussi ?

PÈRE : Yep. Des vrais professionnels. On dirait qu'ils ont fait ça toute leur vie.

MARGUERITE : Ben quoi ! Pourquoi vous êtes toujours sarcastiques, vous deux ? Comme si on faisait jamais rien de correct ! Vous êtes pas drôles.

JOSIANE : Je m'excuse. Je voulais pas être sarcastique. On est perdus des fois dans vos histoires. C'est déjà arrivé que vous nous disiez des choses, et qu'ensuite on reçoive un message d'un de vos profs comme quoi vous aviez oublié un devoir, ou bien vous reveniez avec un 50 % dans une évaluation. Désolée d'avoir des doutes.

NOAH : Marguerite a raison. Vous êtes toujours *sacraistiques* ! On sait même plus quand que vous êtes sérieux, pis quand vous faites semblant.

MARGUERITE : Sar-cas-ti-que. T'as dit « sa-cras-tique ».

NOAH : Non.

MARGUERITE : Mais oui.

NOAH : Mais non. Tu dis n'importe quoi !

MARGUERITE : Ben redis-le d'abord, si t'es capable.

NOAH : Je suis capable, j'ai pas besoin de le prouver.

MARGUERITE : Ah ! T'es pas capable.

NOAH : Arrête !

PÈRE : Noah ! Lance pas de nourriture !

NOAH : Mais elle arrête pas de m'écœurer !

PÈRE : Marguerite. Laisse-le tranquille.

MARGUERITE : J'ai rien fait.

NOAH : Vipère !

JOSIANE : Okay ! C'est bon vous deux ! Je voulais savoir si vous aviez fini vos devoirs parce que je me

disais qu'on pourrait se lire un bout des aventures de Monsieur Georges, mais là...

NOAH : Oh ! Oui ! S'te plaît ! J'espère qu'il va retrouver la pieuvre pis la tuer.

MARGUERITE : C'était un kraken. Pis me semble que comment ça finissait, on le reverra pas, le kraken.

NOAH : Tu sais pas. Tu sais rien. Moi je sais. Il va la retrouver pis la couper en rondelles.

JOSIANE : Débarrassez la table et on s'installera dans le salon pour lire.

MARGUERITE : C'est moi qui commence à lire ! Je l'ai dit en premier.

NOAH : Je suis-tu obligé de lire ? Moi, j'ai pas envie.

PÈRE : Chacun son tour. T'es pas obligé de lire longtemps. Mais un peu. J'aime ça t'écouter.

NOAH : Je suis pas bon. Toi, tu fais les voix pis c'est drôle. Moi j'arrive pas à rendre ça drôle.

JOSIANE : C'est pas une compétition. C'est pour ça qu'on se pratique : pour s'améliorer.

PÈRE : Oui, mais en plus : c'est le *fun* ! Pis entre nous, on s'en fout de se tromper ou de pas être vite. Y'a pas de gêne à y avoir.

NOAH : Bof...

PÈRE : Du nerf, fainéant !

NOAH : Si je suis un fainéant, toi t'es un fesse-néant !

PÈRE : Jeune mufle !

NOAH : Vieux chacal !

PÈRE : Josiane ! Il m'a traité de vieux !

JOSIANE : C'est bon, vous deux. Arrêtez et grouillez-vous.

REPÊCHAGE DE L'ÂME

Les aventures fabuleuses de Monsieur Georges Chapitre deux

Trente ans avant son ultime affrontement avec le kraken, Monsieur Georges, incapable de trouver le sommeil, veillait à la lueur d'une unique lampe à l'huile posée sur sa table de travail. Par la fenêtre, il devinait la silhouette des arbres et des palmiers qui se balançaient paresseusement sous la tiède brise du golfe du Tonkin. Il feuilletait sans relâche ses ouvrages de référence à la recherche d'un indice qui lui aurait échappé. Impossible de trouver le moindre texte qui fasse allusion à ce qu'il cherchait malgré l'opiniâtreté qu'il mettait à la tâche. Il relisait obstinément les mêmes passages comme un automate, survolant d'un regard las les mots qu'il connaissait désormais par cœur. Sa quête pour mettre la main sur d'inédits secrets aboutissait enfin en Indochine.

NOAH : C'est où, ça, l'Idochien ?

JOSIANE : L'Indochine. C'est en Asie. Ça regroupait le Vietnam, le Laos et le Cambodge. Dans ce temps-là, c'était une colonie de la France.

NOAH : Waouh ! Il s'est rendu en Asie pour chasser le poulpe.

MARGUERITE : On sait pas. C'est 30 ans avant l'autre histoire.

NOAH : Tu sais pas.

MARGUERITE : C'est écrit juste là, zozo ! « Trente ans avant »...

NOAH : Ah ! J'écoutais pas. Cool ! Je préfère le jeune Monsieur Georges.

Depuis des années, il faisait face à des ennemis toujours plus surprenants. Lui, qui au départ n'était pas un disciple du mysticisme, avait eu affaire aux plus étranges situations. Il aurait éclaté de rire au visage de celui qui lui aurait annoncé qu'un jour il affronterait un homme-loup en Ukraine, qu'il se retrouverait aux prises avec un shaman diabolique en Mongolie ou qu'il visiterait une cathédrale hantée par des esprits aztèques au Mexique. Mais voilà, ainsi allait son quotidien désormais. Plus rien ne pouvait le surprendre.

L'Asie regorgeait de connaissances et ses espoirs se tournaient vers le savoir ancestral de la région. Les recherches seraient ardues, l'accès aux documents difficile. La tradition orale des peuples de la région compliquait la besogne, mais il avait des ressources.

Il était entré en contact avec Nguyễn Văn Khoan, un professeur de l'École française d'Extrême-Orient, un anthropologue spécialisé dans les rituels sociaux et spirituels annamites. Brillant étudiant sous le protectorat, il avait même participé à l'effort de conversion des caractères tonkinois au français. Un atout certain, puisque beaucoup de villages utilisaient encore la calligraphie ancestrale.

NOAH : Okay, j'ai rien compris ! C'est quoi tous ces mots bizarres ?

JOSIANE : Lesquels ?

NOAH : *Danamtites, protorola pis tonkikikoi !*

PÈRE : Annamites, c'est le terme que les colons français utilisaient pour parler des gens de la région d'Annam, au Vietnam. L'Indochine a été une colonie

française pendant quelque temps, un peu comme le Québec. T'as vu ça dans tes cours d'histoire ?

NOAH : On n'a pas de cours d'histoire.

MARGUERITE : On a Univers social.

PÈRE : Le Tonkin c'est au nord du Vietnam, près de la Chine.

NOAH : C'est compliqué. Pourquoi c'est pas juste en français cette histoire ?

PÈRE : C'est les noms, c'est comme ça.

NOAH : Comment tu sais tout ça ?

PÈRE : J'ai déjà voyagé là-bas. C'est magnifique. Je vous y amènerai un jour.

MARGUERITE : Bon ! On peut lire l'histoire ? On va pas s'arrêter à chaque mot, quand même !

JOSIANE : On va juste continuer, vous allez vous habituer.

Khoan, pris par sa charge professorale, ne pouvait accompagner Monsieur Georges dans ses déplacements hors de la ville. Il insista toutefois pour que sa fille aînée, Nguyễn Thi Hao, voyage avec lui et lui serve d'interprète. Elle avait maintes fois épaulé son père dans ses recherches et connaissait les us et coutumes des villageois.

Sa valeur s'illustra rapidement lorsqu'elle dénicha deux livres importants dans la collection poussiéreuse de la bibliothèque de l'école. D'abord le Tam giáo chính đô, une compilation de prescriptions tirée des doctrines bouddhique, taoïque et confucianiste, datant de 1817. Puis le Tap tiếu chur khoa tâp, un recueil de prières et d'invocations employées dans les sacrifices aux esprits les plus divers qui comprenait cinq volumes, publié en 1859.

Bien que ces ouvrages, ouverts devant lui, fournissaient une foule d'informations inestimables, ils ne contenaient rien sur la méthode pour sauver l'âme d'un noyé, le but ultime de ses recherches et la raison de son périple.

L'aube finit par poindre à l'horizon. Épuisé, Monsieur Georges éteignit la lampe à l'huile et s'allongea sur son lit le temps que le jour se lève. Il s'assoupit et ne fut réveillé que plus tard lorsque Hao vint cogner à sa porte.

Après un court déjeuner accompagné d'un café bien fort, ils entreprirent leur dernier jour de voyage jusqu'à la cité impériale de Hué. Là-bas, ils visiteraient un vieux temple bouddhiste qui, selon toute vraisemblance, possédait les documents convoités.

L'accueil à la pagode fut chaleureux. Un novice leur fit visiter les lieux et tous se recueillirent à la statue de Bouddha où Hao et Monsieur Georges déposèrent quelques offrandes. On les conduisit ensuite à l'aile dédiée à l'étude des textes sacrés. Le moine responsable des archives, beaucoup plus âgé que le novice, ne fut pas aussi amical que son confrère. Catégorique, il leur refusa l'accès aux documents. L'accès à ces savoirs était limité à un groupe restreint de bénéficiaires. Il était hors de question qu'un étranger, bouddhiste ou non, puisse les manipuler, encore moins en tirer profit. Même parmi la congrégation, très peu de gens pouvaient consulter les documents que Monsieur Georges réclamait. Certains rouleaux de textes n'avaient pas vu la lumière du jour depuis des décennies.

Hao, diplomate, promit de ne rien retranscrire sans permission. Monsieur Georges en appela à leur compassion, expliquant qu'il cherchait ces informations pour venir en aide à des amis qui avaient récemment perdu leur fils. Le pauvre s'était noyé alors qu'il se baignait dans une rivière. Après la disparition de l'enfant, le malheur s'était acharné sur la famille : leur fils aîné perdait la raison, tourmenté chaque nuit par un esprit malveillant.

NOAH : Vous pensez que c'est ça qui nous arrive ?
Qu'un esprit mauvais nous attaque la nuit ?

JOSIANE : Mais non ! Pas du tout.

PÈRE : Ça se ressemble, mais je connais personne qui s'est noyé récemment.

MARGUERITE : Y'a eu un accident l'an dernier au lac Miroir.

JOSIANE : La fille qui s'est noyée ?

MARGUERITE : Oui.

PÈRE : Elle est tombée de la falaise. Triste histoire.

NOAH : Ça serait elle qui nous hante ?

JOSIANE : Mais non. Y'a personne qui vous hante. Arrête ça.

Aucun argument ne vint à bout du bonze qui, bien que compatissant, devait respecter les règles ancestrales. C'est avec un sourire poli qu'il refusa une dernière fois.

Monsieur Georges contenait sa colère. Savoir ces manuscrits si près de lui, juste là, à sa portée, le rendait fou ! Il avait lu la frayeur passer comme un nuage dans les yeux du moine. On avait pu remonter la piste jusqu'aux archives secrètes ! Il ne faisait aucun doute qu'à la première occasion, ces rouleaux allaient disparaître des voûtes du temple et prendre le chemin d'un lieu secret, loin des regards indiscrets. Diable !

Bredouilles, ils retournèrent à la pension. Monsieur Georges, abattu, se chargea d'envoyer un télégramme au professeur Khoan pour l'informer des évènements et lui demander son soutien. Hao, que cette mésaventure n'avait nullement perturbée, retourna en ville poursuivre ses recherches.

PÈRE : On arrête là pour ce soir.

MARGUERITE : Ah non ! Encore un peu.

NOAH : Oui. C'est pas assez. Je m'endors pas pantoute. Cinq minutes.

MARGUERITE : Dix minutes.

NOAH : Quinze minutes.

PÈRE : Humm, bon d'accord. Un petit dix minutes.

NOAH : Ça veut dire quinze, hein ?

Le matin suivant, en prenant le thé, Hao rapporta à Monsieur Georges une nouvelle entendue la veille. Un

enfant d'une dizaine d'années, faisant sa toilette dans une rivière débouchant sur la mer, avait été emporté par le courant jusqu'au large. Le malheureux s'était noyé sans qu'on soit parvenu à récupérer son corps. La population locale craignait les décès survenus en de semblables circonstances. La croyance voulait que le malheur s'acharne sur la famille du défunt et que le noyé entraîne d'autres nageurs sous les flots. Si le corps de la victime n'était plus disponible pour procéder aux funérailles, on devait absolument planifier une cérémonie spéciale afin de repêcher l'âme du défunt, de la recueillir dans une urne et de la mettre sous terre.

— *Si nous parvenions à assister à cette cérémonie, suggéra Hao, nous n'aurions pas besoin des manuscrits du temple. Nous pourrions prendre des notes. Je peux traduire l'annamite pour vous. Qu'en pensez-vous ?*

— *Pauvre enfant ! C'est affreux cette histoire de noyade, s'horrifia Monsieur Georges. À quelques détails près, il s'agit de circonstances semblables à ce qu'il est advenu en Angleterre. Toutefois, vous avez bien raison, c'est une opportunité qu'il ne faut pas manquer. Bravo Hao !*

— *Ici, on considère qu'un mort noyé subit un châtiement pour des mauvaises actions posées dans une vie antérieure. Pour cette raison, on ne rend pas visite à la famille, contrairement à la coutume habituelle, de peur d'attirer le mauvais sort sur soi ou sur ses proches. D'où l'importance de la cérémonie du repêchage de l'âme.*

NOAH : *J'aime pas cette histoire tout d'un coup. Ça me donne des frissons sur les bras.*

MARGUERITE : *Imagine ! Ça pourrait être ça qui nous arrive. C'est quand même cool.*

JOSIANE : *C'est qu'une histoire.*

— *Pour cette même raison, poursuit Hao, il ne sera pas aisé d'assister à la cérémonie. Les gens présents seront peu nombreux : la famille proche et un sorcier.*

— *Pas de moine du temple ? s'inquiéta Monsieur Georges.*

— *Non. La cérémonie est une tradition ancienne. Malgré certains éléments religieux venant du bouddhisme ou du confucianisme, elle tient davantage de la sorcellerie.*

— *Nous allons devoir trouver un lieu d'observation. Ils ne voudront jamais nous laisser approcher.*

— *Moi si. J'utiliserai la notoriété de mon père, en prétextant qu'il a formulé le souhait que j'assiste à la cérémonie. Ils accepteront. Quant à vous, vous pourrez observer d'un peu plus loin grâce à une longue-vue.*

— *Sapristi, Hao, vous pensez à tout ! Cela semble la meilleure solution. Je ne sais comment vous remercier.*

— *Un simple coup de chance. Ma fascination pour les sciences occultes est ma seule motivation. Je souhaitais assister à ce genre de spectacle depuis si longtemps ! Je suis aussi excitée que vous.*

JOSIANE : Bon ! Au lit !

NOAH : Maman. Tu peux venir dans ma chambre ? Je m'endors pas et j'ai un peu peur...

JUSTE AU CAS OÙ

Mercredi matin. Cuisine. Marguerite et le père.

— Papa, je vais rentrer plus tard ce soir. On a un projet de groupe en art dram et on doit se pratiquer après l'école. On doit jouer une scène d'une pièce de théâtre. C'est suuuuper plate. Le prof est cool, mais ses choix sont poches.

— Pas de problème, Marguerite. Je t'attends pour souper ?

— Je vais te texter pour te dire.

— Vous allez faire ça où ?

— Chez Adeline.

— Je la connais pas.

— Elle est dans mon cours d'art dram. Sa maison est super grande. Elle a un étage juste à elle.

— Wow ! Quelle chance...

— Arrête d'être sarcastique. En tout cas. On est un groupe de dix, je veux dire dix acteurs, alors il faut qu'on pratique ensemble, sinon ça marche pas. Ça donne pas un bon résultat de pratiquer séparément, c'est pas pareil, on l'a essayé l'autre fois, c'était nul au bout, pis on a eu une note super mauvaise, la pire de la classe, faque là on veut faire ça un peu mieux.

— C'est tout à votre honneur. Et je ne suis pas sarcastique. Tu me laisseras son adresse et ses coordonnées, si jamais j'ai besoin de te joindre.

— Mais j'ai mon téléphone avec moi.

— Oui, mais au cas où.

— Au cas où quoi ?

— Que j'aie besoin de te rejoindre. Qu'il y ait une urgence. Que ta batterie de cell. meure parce que t'as joué avec toute la journée ou envoyé trop de messages à tes amies. Je sais pas, moi. J'imagine que tu veux un *lift* pour rentrer à la maison ?

— Non, je vais prendre le bus.

— Wow ! Pour vrai ?

— Ben oui. Quoi ?

— Tu veux jamais prendre le bus toute seule d'habitude.

— Ben, y'a du monde dans la *gang* qui prend le même bus, alors on va partir ensemble j'imagine.

— J'imagine.

— Bon. En tout cas. C'est beau là ? Je peux.

— Je t'ai déjà dit oui.

— Ah ! Oui, ben, parfait.

— Avec qui tu prends le bus ?

— Euh, Mathias et puis Benjamin. Pourquoi ?

— De même. Par curiosité.

— Okay.

— Ça va ? T'es toute rouge tout d'un coup.

— Oui, oui. Ça va. J'ai juste chaud avec mon manteau. Bon, bye là.

— Bonne journée.

SIXIÈME SENS

Deux minutes plus tard. Chambre des parents. Le père et Josiane.

— Josiane. Il se passe un truc.

— Un truc... ?

— Avec notre fille.

— ?

— Je sais pas quoi. Mais je sens qu'y'a quelque chose. Mon instinct de père poule me le dit. *My spider sense is tingling.*

— De quoi tu parles ?

— Je crois que c'est Mathias.

— Quoi, Mathias ? Tu m'énerves. Sois plus précis.

— Je pense qu'elle a un *kick* sur un gars. Ou pire, elle a peut-être déjà un *chum*.

— C'est pas si grave avoir un *chum*. J'en ai un, moi. J'haïs pas ça.

— Ton *chum* c'est moi, et j'approuve. Pis j'ai pas dit que c'était grave d'en avoir un. Ce qui serait terrible, c'est qu'elle ne nous en ait pas parlé. Je pensais qu'on avait une bonne communication. Si elle se met à avoir des secrets, c'est le début de la fin. Elle sait qu'elle peut tout me dire, non ?

— T'es intense des fois. Pourquoi tu dis qu'elle a un *kick* sur Mathias ? Elle le déteste. Chaque fois qu'elle en

parle c'est pour en dire du mal, se plaindre à quel point il l'énerve ou raconter les niaiseries qu'il fait en classe.

— Je sais, je sais. Mais justement. Les gars sont comme ça à cet âge. Ils font des conneries pour attirer l'attention des filles. C'est la seule manière qu'ils trouvent. Faut pas leur en vouloir. On passe tous par là. Je sais de quoi je parle. Même Noah, un jour ce sera son tour.

— Alors ça serait l'occasion parfaite que tu lui en parles pour qu'il soit moins idiot que son père. Et Marguerite est pas intéressée par Mathias pour deux cennes.

— Je... Je sais. Mais tantôt, elle m'a parlé de lui, et elle a viré rouge comme une tomate. Elle a dit qu'elle avait chaud à cause de son manteau. Je suis pas con quand même.

— Non, mais tu joues bien le jeu.

— J'ai remarqué que quand elle parle de lui, elle est différente.

— Bon, si tu le dis. Mais après ? On doit faire quelque chose ? Tu veux que moi je lui en parle ? Je crois pas que ce soit une bonne idée. Le mieux c'est de la laisser tranquille et quand elle sera prête elle en parlera.

— Tu penses ?

— Je te le dis. Inquiète-toi pas pour ta fille. Pense plutôt à la conversation que tu dois avoir avec ton fils.

— Bon... Si tu le dis. Faut que j'y aille, je vais être en retard au travail.

— À plus.

POURQUOI ?

Samedi midi. Chez le grand-père.

PÈRE : Salut.

MARGUERITE et NOAH : Salut grand-papa.

GRAND-PÈRE : Bienvenue les enfants. Vous pouvez aller mettre vos sacs dans la chambre d'amis.

PÈRE : Merci de les prendre à dormir. La nuit dernière, ils nous ont tenus réveillés pendant presque deux heures. Je te les laisse, mais si y'a quoi que ce soit, tu nous appelles. Tu veux que je passe à quelle heure demain matin ?

GRAND-PÈRE : Ne t'inquiète pas. J'irai chez toi, ne te donne pas la peine.

PÈRE : Bon, j'y vais alors. Au revoir, les enfants !

NOAH : Bye papa !

MARGUERITE : À demain.

Le père quitte.

MARGUERITE : Tu faisais quoi, grand-papa ? C'est quoi tous ces papiers sur la table ?

GRAND-PÈRE : Je travaillais un peu.

NOAH : Tu travailles ? Est-ce que tu écris une histoire ?

GRAND-PÈRE : Oui, mon petit Nougat. J'écris une histoire.

NOAH : C'est vraiment bizarre comme métier, quand même. Et ça raconte quoi ?

GRAND-PÈRE : Eh bien, c'est une bonne question. Je dirais que ça parle de la solitude d'un homme.

NOAH : Comment tu fais pour raconter ça ?

GRAND-PÈRE : Ce n'est pas facile. Je me tourmente beaucoup à essayer de trouver la meilleure manière. Pour l'instant ce que j'ai trouvé de mieux, c'est le récit d'un jeune homme de ton âge qui reçoit, on ne sait d'où ni comment, les souvenirs de quelqu'un d'autre. Mais pas seulement quelques souvenirs. Il peut se rappeler toute la vie de la personne. Le temps passe et il reçoit comme ça d'autres mémoires de différentes vies. Jusqu'au jour où il peut se rappeler six vies différentes. Il sait tout d'eux. Leur nom, leur famille, l'école où ils allaient, les amis qu'ils avaient, le travail qu'ils faisaient, jusqu'à la manière dont ils sont morts. Mais malgré ça, le jeune homme se sent seul. Même habité par six âmes, par six vies.

NOAH : Pourquoi ?

GRAND-PÈRE : Parce qu'il n'arrive pas à mener sa propre vie comme il le voudrait. Parce qu'il a trop de souvenirs, et que ces souvenirs l'empêchent d'être lui-même.

NOAH : C'est triste. Pourquoi t'écris des histoires tristes ?

GRAND-PÈRE : Je ne sais pas, mon Nougat. Je suis un peu comme le personnage de mon histoire, tu vois. Je ne choisis pas à quoi je pense. Les histoires que je raconte, je ne suis pas certain de les inventer. Elles viennent au monde toutes seules. Je jurerais des jours qu'elles existaient avant que je les écrive et que je dois simplement leur laisser la chance d'être racontées.

MARGUERITE : On peut regarder la télé ?

NOAH : T'es ben impolie. On parle !

GRAND-PÈRE : Oui, Marguerite, mais tu vas être déçue. Je n'ai même pas le câble.

MARGUERITE : On le sait. C'est pas grave. On va voir ce qu'il y a.

GRAND-PÈRE : Comme vous voulez. Donnez-moi 30 minutes pour ramasser tout ça et après on va profiter du soleil. Il y a du travail à faire dans le jardin, vous allez m'aider. J'ai des outils à ranger, des plantes à tailler et des feuilles à ramasser.

MARGUERITE : Papa, lui, il dit que c'est bon pour le sol de laisser les feuilles mortes à terre pour l'hiver. Ça devient du compost. Pas besoin de mettre de l'engrais après.

GRAND-PÈRE : Peut-être. Mais avec tous les arbres du voisinage, tu permettras que j'en ramasse une partie. On en laissera un peu si ça te fait plaisir. Le jardin se porte bien depuis des années. Ce n'est pas le temps de changer une méthode éprouvée. Et je te le promets : pas d'engrais chimique. On n'en a jamais utilisé. Je suis trop paresseux pour ça. Les feuilles mortes vont dans le compost au fond de la cour.

MARGUERITE : J'avais oublié que tu compostais. On devrait faire ça chez nous.

GRAND-PÈRE : C'est ta grand-mère qui était l'experte en jardinage. Sur ses instructions j'ai bâti le composteur. Enfin, pas celui-ci. Le premier, il y a longtemps. Celui qu'on a maintenant, c'est la troisième version. Elle adorait les plantes, votre grand-mère. Elle avait le pouce vert et faisait tout de manière écologique. Davantage que moi. Je suis content que vous appreniez ces choses-là jeunes. Vous me donnez de l'espoir. Notre génération a causé tellement de dégâts. C'est triste qu'on vous laisse un tel héritage.

NOAH : C'est correct. On t'en veut pas, grand-papa. Et tu vas voir, on va faire ça super vite, comme ça on va pouvoir revenir se réchauffer à l'intérieur et boire un chocolat chaud. J'ai ramassé les feuilles chez nous l'autre jour. Je suis super bon. Et moi et mon ami on

est allés ramasser celles du voisin d'en face et il nous a donné cinq dollars chaque !

GRAND-PÈRE : Très bien. Parfait. Nous allons nous dépêcher pour prendre notre temps...

NOAH : Comme je dis toujours : après l'effort, le réconfort.

GRAND-PÈRE : Ce sont là les paroles d'un sage.

Le grand-père quitte pour aller ranger ses papiers dans une autre pièce.

NOAH : C'est plate que grand-papa ait pas le câble.

MARGUERITE : Au moins maintenant il a du wifi.

NOAH : J'ai même pas apporté la tablette. Pis t'as pas le droit d'utiliser ton téléphone. Maman te l'a dit. Juste pour les urgences !

MARGUERITE : Je le sais, qu'est-ce tu penses ? Mais il faut que je regarde mes messages pour voir si y'a une urgence !

NOAH : Ben oui ! Un de tes amis sur Instagram pourrait avoir publié une nouvelle *story* ! Vite ! Vite ! Je vais mourir si je la regarde pas tout suite !

MARGUERITE : Arrête, gros bébé ! Je fais pas ça. Je suis pas de même pantoute ! Tu dis juste ça parce que tu veux un téléphone toi aussi.

NOAH : Même pas ! J'ai d'autres buts dans vie. J'ai des vrais amis.

MARGUERITE : Ayoye ! T'as juste pas rapport. Tu penses que mes amis c'est quoi ? Des fantômes ?

NOAH : Ah ! Au secours ! Tes amies sont des fantômes ! Je veux pus être dans la même maison que toi. Tu me portes malchance.

MARGUERITE : Non mais, ferme-là ! Tu me gosses.

NOAH : Donne-moi la télécommande, d'abord. Tu trouves rien, patate. Moi je vais choisir quelque chose de mieux.

MARGUERITE : Tiens. Prends-la, le *smat*. Comme si toi t'allais trouver des postes magiques que je peux pas voir. Y'a juste, genre, huit postes. C'est tout.

NOAH : Tu sais pas choisir.

MARGUERITE : N'importe quoi.

MAL PLACÉ

En soirée. Toujours chez le grand-père.

NOAH : À quel âge tu t'es marié avec grand-maman ?

GRAND-PÈRE : J'avais 22 ans.

MARGUERITE : C'est jeune ?

GRAND-PÈRE : Pas tant que ça. On se mariait jeune à l'époque. On avait des enfants jeune aussi. On nous disait de commencer tôt pour en avoir le plus possible.

NOAH : Et vous en avez eu beaucoup ?

MARGUERITE : Noah, on le saurait si y'en avait eu beaucoup ! On a juste deux oncles.

GRAND-PÈRE : Oui. C'est exact. Nous avons eu trois garçons.

MARGUERITE : Ça devait être terrible ! Moi j'ai un frère pis c'est pas facile. Je survivrais pas à trois !

NOAH : Ça c'est certain. T'es pas assez forte !

MARGUERITE : Han ! Han ! Très drôle...

NOAH : C'est toi qui l'as dit !

GRAND-PÈRE : Ce n'était pas si difficile que ça. Ton père et ses frères étaient de bons garçons. Ils ne nous ont pas trop causé de soucis.

MARGUERITE : Même si c'était le cas, je suis sûre que vous nous le diriez pas.

GRAND-PÈRE : Vraiment ?

MARGUERITE : Les adultes, vous nous racontez jamais rien parce que vous avez peur qu'on fasse pareil.

GRAND-PÈRE : On devrait faire autrement selon toi ?

MARGUERITE : Ça change rien. On n'a pas besoin de connaître les erreurs de nos parents pour en faire. On a assez d'imagination. Y'a pas de différence. C'est juste que vous voulez protéger votre image. Si on savait – je sais pas, moi – que ma mère avait eu un avortement avant de nous avoir, elle aurait plus l'autorité de me dire quoi faire si ça m'arrivait. Tu vois ? Ou si mon père s'était saoulé pour la première fois à 15 ans, il serait mal placé pour m'interdire de boire de l'alcool au même âge.

GRAND-PÈRE : Je vois ce que tu veux dire.

NOAH : Est-ce que papa se battait à l'école ?

GRAND-PÈRE : Non. Peut-être une ou deux fois. Rien de sérieux. Mais si les parents ne disent pas tout à leurs enfants, l'inverse est aussi vrai. Ton père ne me racontait pas tout. Il a probablement des histoires que je ne connais pas.

MARGUERITE : Tu dis que vous vous mariiez jeunes, mais est-ce qu'on vous forçait ?

GRAND-PÈRE : On ne nous forçait pas, non. Mais il y avait une pression sociale pour qu'on n'attende pas trop.

NOAH : Tu étais tombé amoureux de grand-maman ?

GRAND-PÈRE : J'ai été très chanceux. Ta grand-mère, tous les garçons en étaient amoureux.

NOAH : Elle était belle, hein ?

GRAND-PÈRE : C'était la plus belle, Nougat. Pas seulement ça. Elle était forte et avait une sacrée tête sur les épaules. Elle n'avait pas la langue dans sa poche non plus.

MARGUERITE : Elle était féministe.

GRAND-PÈRE : Oui.

NOAH : Ça veut dire quoi déjà ?

MARGUERITE : Que les femmes et les hommes sont égaux. Que les femmes doivent avoir les mêmes chances et le même salaire que les hommes.

NOAH : Ben, c'est sûr !

GRAND-PÈRE : Ta grand-mère serait bien fière de voir grandir des petits-enfants comme vous.

NOAH : Oui, c'est dommage qu'on n'ait pas eu la chance de la connaître beaucoup.

MARGUERITE RÊVE

Je flotte doucement, immergée complètement. J'arrive à respirer. Si je peux appeler ce flux une respiration. Je n'ai pas de corps à proprement parler. Juste une enveloppe. Est-ce que j'ai des bras ? Peut-être. Je suis souple. À la fois petite et grande. Je peux me contracter et me dilater, comme une méduse.

Autour de moi, c'est sombre. Quelques rayons lumineux percent d'un côté. Aucun ciel. Pas de sol. Lentement, je me dirige vers la lumière en flottant.

Puis, j'entends une voix. La lumière est beaucoup plus forte. Les rayons bleutés deviennent rouges et jaunes. C'est aveuglant.

Je n'entends pas bien la voix. Les sons qui me parviennent sont étouffés, comme si quelqu'un parlait ou criait dans un oreiller. Impossible de distinguer s'il s'agit de paroles ou de hurlements. Je m'approche encore, lentement, par à-coups. Propulsée par les mouvements de mes membres invisibles.

J'arrive finalement à une paroi de verre opaque lumineux et chatoyant. Une fenêtre faite de mille morceaux de miroir brisé qui dansent sans jamais s'arrêter. Je perçois une chaleur de l'autre côté. Je peux voir des flammes bouger. La voix s'éclaircit. Elle appelle à l'aide. Quelqu'un souffre.

Je tends la main pour toucher la surface. Mais je constate que je n'ai pas de main ni même de bras.

Juste un long membre sans articulation. Une extension de mon corps. Un prolongement de moi-même. En touchant le verre, le silence tombe.

La surface aux mille facettes se met à onduler, à faire des vagues, à se déformer. Comme si quelque chose essayait de traverser. Ça appuie de l'autre côté. La paroi tient bon et refuse de céder. La membrane entre nos deux mondes est trop forte. Souple, mais ferme. La pauvre âme de l'autre côté ne veut pas abandonner. Elle est en colère. Enragée. J'essaye de la rassurer, de la calmer avec des mots doux. Je ne sais pas vraiment ce que je dis. Les paroles ne sont pas importantes. C'est seulement pour lui parler, lui donner de l'attention, apaiser sa solitude.

La déformation s'estompe, les vagues cessent. L'intensité du feu diminue et je reste là, à flotter dans le vide, à admirer la lumière et ses mille réfractions. Ressentant le froid des abysses derrière moi et le doux rayonnement des flammes devant. Un peu comme autour d'un feu de camp, le froid de la nuit dans le dos et l'intensité des braises brûlantes sur le visage.

PROBLÈME

Dimanche matin. De retour à la maison. Cuisine.

GRAND-PÈRE : Vous avez un problème.

PÈRE : Nous ? On a un problème ?

JOSIANE : Pas juste un...

GRAND-PÈRE : La nuit a été mouvementée.

PÈRE : Bon ! Tu commences à me croire finalement. Tu vois que c'est pas des cauchemars ordinaires qu'ils font. C'était pas pour qu'on se repose que t'insistais pour les garder à dormir. Tu me croyais pas ! Tu voulais le voir de tes yeux.

JOSIANE : Y'est arrivé quelque chose la nuit dernière ? Rien de grave, j'espère.

GRAND-PÈRE : Rien de grave. J'aurais appelé si ç'avait été le cas. Néanmoins, vos enfants, parfaitement stables et normaux durant le jour, changent de personnalité la nuit. Je vous le confirme.

PÈRE : Tu nous le « confirmes » ? Je te l'ai dit des dizaines de fois ! Tu peux pas juste te fier à ma parole, hein ? Quand c'est moi qui le dis, c'est pas sérieux. Mais si toi tu l'affirmes, là, c'est une autre affaire.

JOSIANE : Calme-toi un peu. C'est quand même dur à croire pour quelqu'un qui l'a jamais vu. Je veux dire, moi non plus je ne t'aurais pas cru sur le coup.

PÈRE : Quoi ! Vous êtes en train de me dire que je n'ai pas de crédibilité ?

GRAND-PÈRE : D'abord, il n'est pas du tout question de ta crédibilité. Je voulais te parler de tes enfants. Ce sont eux qui ont besoin d'attention maintenant. Pas toi.

PÈRE : Humpf !

JOSIANE : Okay. Chéri, étouffe-toi pas avec ton café. Ton père essaie de dire qu'il veut nous aider.

GRAND-PÈRE : Oui, je veux vous aider. Bien entendu. Les enfants et vous.

PÈRE : Je ne dis pas le contraire. Mais y'a de quoi être contrarié, non ? Depuis des semaines que je dis qu'il y a un truc louche qui se passe. Plusieurs fois, je t'ai mentionné qu'on cherchait de l'aide. Et puis là, tout d'un coup, tu prends ça au sérieux.

GRAND-PÈRE : Ce que tu dis n'a jamais été mis en doute. Les chances étaient bonnes pour que le problème se règle tout seul. Et parfois le problème paraît pire quand on a le nez collé dessus.

JOSIANE : Effectivement. Mais raconte-nous ce qui s'est passé.

GRAND-PÈRE : Dans l'après-midi, nous avons travaillé dans le jardin. Je les ai bien fatigués. Nous avons soupé et ensuite joué aux cartes. Ils se sont couchés sans trop rouspéter dans le lit de la chambre d'amis. Au début, Marguerite se plaignait de devoir partager le lit avec son frère. Comme d'habitude, quoi ! Je suis allé me coucher dans ma chambre. Je les ai entendus parler et rire un peu, puis tout le monde s'est endormi.

Durant la nuit, il devait être 2 heures du matin, un bruit m'a réveillé. Je me suis levé pour aller voir ce qui se passait. J'ai trouvé Noah, debout en plein milieu du salon, les bras en croix, les yeux fermés. J'ignore depuis combien de temps il était là. Je lui ai posé une main sur l'épaule pour le réveiller. Il a ouvert ses yeux d'un coup. Mais il ne bougeait pas, le regard fixé droit devant lui.

Je lui ai demandé s'il voulait retourner se coucher dans son lit. Il n'a pas répondu. Doucement, j'ai tenté de ramener ses bras le long de son corps, mais je n'aurais pas dû. Il s'est mis à gémir. D'abord un peu, puis de plus en plus fort. Comme s'il avait mal. Je n'ai pas insisté. J'ai retiré mes mains immédiatement, mais il continuait à gémir toujours plus fort. Jusqu'à ce que ça devienne un cri. J'avais le sang glacé. Je me suis souvenu de ce que tu m'avais dit à propos d'essayer de les faire taire. Je n'osais pas lui toucher. J'étais pétrifié sur place alors que lui criait à tue-tête, reprenant à peine son souffle.

Marguerite est apparue dans le cadre de porte, sans que je l'entende arriver. Elle s'est placée en face de son frère. Elle se déplaçait comme je ne l'avais jamais vue faire. On aurait dit les mouvements d'une autre personne. Je savais qu'elle n'était pas réveillée à ce moment-là. Si cela avait été le cas, elle aurait eu les gestes lents, les pieds qui traînent sur le plancher. Là, elle se tenait droite et marchait d'un pas assuré. Arrivée devant son frère, pas le moindre gêne par ses hurlements dignes d'un torturé, elle a posé la main sur son visage et, d'un geste délicat, lui a fermé les paupières.

On aurait dit qu'elle venait de fermer un interrupteur. Noah a arrêté de crier d'un coup.

JOSIANE : Pour vrai ? Je pense que c'est la première fois qu'ils font un truc comme ça. Ils n'ont jamais d'interaction.

PÈRE : À part des rêves qu'ils « partagent ».

GRAND-PÈRE : Attendez, ce n'est pas tout. Ils ne sont pas retournés au lit après ce petit échange. Marguerite a fermé les yeux. Puis s'est mise à parler. Ce n'était pas du français. J'ignore ce que c'était. Probablement des sons au hasard. Même si ça semblait avoir la construction d'un langage. Elle a formulé quelques mots, quelques phrases, pas plus. Et là Noah lui a répondu. J'essaie de

m'en souvenir correctement, j'espère ne pas trop me tromper, j'étais passablement estomaqué, mais il a dit : « Viens me rejoindre. Quand nous serons ensemble, le feu s'éteindra et nous serons libres. » Marguerite lui a répondu dans sa langue inventée. Ça n'a pas eu l'air de faire plaisir à Noah qui a hurlé « Jamais ! Jamais ! Pour l'éternité ! » En criant, les yeux toujours fermés et les bras encore dans les airs. Ça ne m'étonnerait pas qu'il se plaigne d'avoir mal dans le cou aujourd'hui, le pauvre. Marguerite a répondu une nouvelle fois sans réplique de la part de Noah. Puis, ils sont restés l'un en face de l'autre sans bouger un cil pendant une bonne minute. J'ai posé la main doucement sur Noah pour voir s'il allait se laisser faire, cette fois. Il n'a pas eu de réaction. Alors je les ai accompagnés jusqu'à leur chambre pour les remettre au lit. Ils se sont couchés comme des petits robots. Sans un mot, sans un geste de trop. C'est ce qui m'a le plus troublé : la transformation de leur personnalité, jusque dans leurs mouvements, jusque dans leur port de tête, dans leur démarche.

PÈRE : Je sais exactement ce que tu veux dire.

JOSIANE : C'est fou ! Ils ne s'étaient jamais parlé en somnambule avant. Ça me donne la chair de poule. Dire qu'ils n'ont pas la moindre idée que tout cela leur arrive.

GRAND-PÈRE : Tu crois ?

JOSIANE : Ils n'ont pas de souvenirs de leurs nuits. Si on ne leur avait pas dit, ils ignoreraient qu'ils sont somnambules.

PÈRE : L'autre jour, quand on lisait une aventure de Monsieur Georges, il y avait une histoire de noyé qui tourmentait les vivants. Noah a demandé si c'était ça qui leur arrivait. On ne veut pas les effrayer, mais moi ça me fait capoter que la personnalité de mes enfants disparaisse complètement pour céder la place à une autre en pleine nuit.

JOSIANE : Tu y crois sérieusement ?

PÈRE : Tu l'as vu comme moi. Nos enfants ne sont plus nos enfants quand ça arrive.

JOSIANE : Quand même ! Ils ne sont pas possédés non plus. Ça ne se peut pas. Beaucoup d'enfants ont des terreurs nocturnes. Une collègue me racontait que sa fille, autour de trois ou quatre ans, faisait des crises terribles la nuit. Impossible de la calmer, de lui toucher, de la rassurer. Elle est convaincue qu'un parent s'est inspiré de ça pour créer le film *The Exorcist*.

PÈRE : Non, on n'est pas là du tout. Ils sont beaucoup trop vieux. Et ils n'ont jamais eu ça de leur vie. Et puis ça arriverait d'un coup ! Aux deux ! Exactement au même moment ! C'est pas juste une terreur nocturne. Il y a une continuité. Ils se parlent dans une langue inconnue. Mon père l'a dit : ils sont comme des robots commandés, dirigés par quelqu'un, ou quelque chose.

JOSIANE : Je sais pas. C'est dur à avaler tout ça.

GRAND-PÈRE : Ne vous inquiétez pas trop. Regardez-les. Ils s'amuse et ils rient. C'est déjà pas mal. Vous avez des enfants formidables. On va trouver une solution.

LE GROUPE

Toujours dimanche. Dans l'après-midi. Salon. Marguerite et sa mère.

— Maman, j'aimerais ça apprendre à jouer d'un instrument.

— Un instrument... de musique ? Genre la flûte ?

— Pas la flûte.

— Marguerite, t'as déjà eu des cours de musique avant et t'aimais pas ça.

— C'était au primaire ! Y'a super longtemps.

— Tu pourrais choisir la concentration-musique l'année prochaine plutôt que l'art dramatique.

— Non. J'aime trop art dram.

— Il faut faire des choix dans la vie.

— L'accordéon, ça serait cool.

— L'accordéon ? Me semble que c'est pas très à la mode.

— Pas grave.

— Ça pourrait être difficile de te trouver un prof et ça coûte cher.

— Mais justement : je pourrais apprendre par moi-même. Y'a plein de vidéos sur YouTube qui montrent comment jouer de n'importe quoi. Je connais beaucoup d'artistes qui ont appris par eux-mêmes et qui sont devenus super populaires.

— Tu veux être populaire ou apprendre à jouer d'un instrument ? C'est deux choses différentes.

— Ben là, je le sais. Je fais juste dire. C'était un exemple comme ça. Mon amie Sarah joue vraiment bien de la guitare et elle a une super belle voix. On se disait qu'on pourrait former notre propre *band*. On a déjà un deuxième guitariste, pis une amie avec un clavier qui produit n'importe quel *beat*. Alors moi, faudrait que je trouve un autre instrument, tu comprends, pour varier, mais en même temps qui *matche* avec le reste.

— Je suis pas très calée en musique. Je jouais de la trompette au secondaire et j'étais pas super bonne. Pourquoi pas la trompette ?

— Je pense pas que ça *fite* avec le genre de musique qu'on veut faire.

— Quel genre de musique vous voulez jouer ?

— Je sais pas. Mais pas de la musique de trompette.

— Tu peux jouer toutes sortes de choses avec une trompette.

— Peut-être, mais c'est pas pour nous. Je veux pas jouer de la trompette. J'ai pas de souffle. Et tu me vois avec une trompette ? C'est pas très sexy en plus.

— Sexy ? Pourquoi tu devrais être sexy en jouant de la musique ?

— Ah ! Tu tournes tout ce que je veux dire à l'envers ! J'ai pas dit que je voulais être sexy ou populaire. Je veux jouer de la musique avec mes amis, c'est tout. Pis à part ça, je sais pas c'est quoi le problème avec le fait d'être sexy. Tu te mets sexy, toi, des fois quand tu sors ou que tu vas à un *party*. Si je te dis que t'es sexy, c'est un compliment. Si tu me dis que je suis sexy, c'est un reproche ! Moi, vu que j'ai 15 ans, c'est pas correct ? J'ai pas le droit ? Vous voulez qu'on fasse tout ce que vous nous dites, mais faut pas faire comme vous. C'est super hypocrite ! J'ai une prof qui porte toujours des décolletés, on y voit toute sa craque de boules. Y'a personne

qui la *dresscode* ! Mais nous autres on n'a pas le droit de mettre une camisole parce que ça met les gars mal à l'aise ou je sais pas quoi, comme si on était responsables de ça ! C'est leur maudit problème ! Qu'ils regardent ailleurs si ça les dérange.

— Bon. Et disons qu'il y aurait pas de gars à ton école, les filles s'habilleraient de la même manière ?

— Exactement pareil.

— Pourquoi, tu penses ?

— Mais c'est notre style, c'est tout !

— La mode...

— Oui, la mode.

— Tu t'es déjà demandé pourquoi c'est à la mode que les filles montrent plus de peau que les garçons ?

— Je suis supposée faire quoi ? Je m'habille pour être à l'aise, pas pour me montrer ou attirer les regards. Si je mets une camisole, c'est parce qu'il fait chaud. Sinon, je mets un chandail. Je suis pas conne. Et c'est super contradictoire. D'un bord on nous envoie le message que les femmes doivent être sexy, pis de l'autre on nous dit qu'on n'a pas le droit.

— Tu es à un âge qui rend le monde mal à l'aise. C'est le choc entre le culte de la jeunesse que beaucoup d'adultes idéalisent et le principe que vous devez demeurer pures, sans pulsion ni sexualité, avant de devenir des adultes majeures et vaccinées. Ça leur met l'objectification du corps de la femme dans la face.

— Donc tu penses que j'ai raison ? Tout ce qu'ils veulent, c'est nous apprendre à nous soumettre. C'est stupide leur code vestimentaire ?

— Ce qui est stupide, c'est que les jeunes femmes en soient les victimes. L'école impose des règlements pour essayer de répondre aux demandes des parents, des profs, des adultes qui sexualisent les jeunes filles. L'école est pas la cause du problème, mais elle essaie de fixer une limite dans une société qui n'en a pas. Alors

ça dépend de chaque école, de chaque quartier et de chaque ville.

— Ouais ! Comme la voisine qui va dans une autre école et qui peut mettre des jeans avec des trous. Pas nous.

— C'est drôle, parce que dans mon temps les pantalons avec des trous étaient interdits à cause d'une connotation supposément violente. En réalité, c'était juste pour empêcher la *gang* de punks de s'habiller comme ils voulaient. Je suis certaine que tes profs en portaient, des jeans avec des trous. C'est plutôt ironique.

— Tu penses que mes profs étaient punks ?

— Le règlement visait les punks, mais ils étaient pas les seuls à avoir des jeans de même. Tous les *grunge* qui écoutaient du Nirvana aussi.

— Mais pourquoi on peut pas juste s'habiller comme on veut ?

— C'est si important que ça ?

— C'est juste pour *fiter* dans le groupe. Y'en a que c'est pour être cool. D'autres pour attirer l'attention. Ou pour pas être rejetés. Une fille plus *fashion*, qui s'habille bien, va être mieux vue qu'une autre qui s'habille tout croche.

— Et qui remarque le plus ces choses ? Les filles ou les garçons ?

— Pareil. Mais les filles peut-être un peu plus. Non ; à bien y penser, les gars s'en foutent, ils font pas le moindre effort. Honnêtement ! Ils pourraient se forcer un peu.

— Et si t'as un style vraiment différent, les autres vont dire quoi ?

— Rien, on s'en fout. Ou que t'es bizarre, au pire.

— Mais ça va attirer l'attention.

— Ben oui ; mais si tu fais rire de toi, c'est pas mieux.

— Y'en a qui aiment ça, choquer. Ça peut être satisfaisant. Y'a de quoi d'excitant à tester les limites.

— C'est certain que ça serait plate si tout le monde était pareil tout le temps.

— Y'en a qui dérangent en étant sexy, d'autres en mettant des vêtements rétro, en se rasant les cheveux ou en se faisant un *tatou*... ou en jouant d'un instrument étrange. Genre l'accordéon...

— C'est pas si *weird* que ça ! Pis c'est pas pour déranger pantoute !

— Pourquoi pas un ukulélé ?

— C'est quoi ça ?

— Probablement plus ton genre. On ira voir au magasin de musique après avoir fait l'épicerie, si tu veux.

— Oui ? Pour vrai ? Super ! Merci !

LE CONTRAIRE

Un peu plus tard. Salon. Le père et Josiane.

- Tu lui as dit oui ?
- Ben oui. C'est super qu'elle veuille apprendre de la musique.
- Et Mathias va jouer dans ce futur *band* ?
- Elle n'en a pas parlé. T'es parano. Arrête avec Mathias. C'est toi qui le ramènes tout le temps.
- Elle veut jouer de l'accordéon ? *Man...* c'est pas super discret comme instrument.
- C'est moins pire qu'un violon.
- Je sais pas...
- Avant de tirer une belle note d'un violon, ça peut être long.
- Vu de même... Mais c'est super lourd pis encombrant.
- Je vais essayer de lui montrer le charme du ukulélé. Arrête de te plaindre ou je lui achète une cornemuse.
- T'es cruelle. Pis Noah ?
- Quoi, Noah ?
- Il va vouloir un instrument, lui aussi. Tu les connais. Tu peux pas offrir un truc à un et rien à l'autre. C'est pas juste ! Même s'il a pas vraiment envie ou qu'il y a jamais pensé, je peux te parier mille piasses qu'il va en vouloir un.

— Oui. Et tu sais quoi ? C'est correct. On le sait pas, si ça se trouve c'est lui qui va devenir un grand musicien, inspiré par sa sœur qui va laisser tomber dans deux mois. C'est une occasion qu'il faut encourager, je pense. Personne connaît l'avenir.

— Tant qu'il veut pas un *drum*, moi ça me va.

— Heu... Attention à ce que tu dis.

— Quoi ?

— Tu le sais. Il va faire exactement le contraire de ce que t'espères.

— Je le sais : y'a toujours eu l'esprit de contradiction.

— Un jour tu vas trouver que c'est une qualité.

— J'ai hâte.

— Je l'aime de même, mon Nougat.

— Moi tou.

— Hein ?

— Moi itou.

— Quoi ?

— Moi aussi !

— T'es *weird*.

— Toi tou.

— Pffft...

— Bon, d'accord. J'y vais. À plus tard.

— C'est ça, bye.

— Noah ! Viens ! On part !

REPÊCHAGE DE L'ÂME (SUITE)

Dimanche soir. Salon.

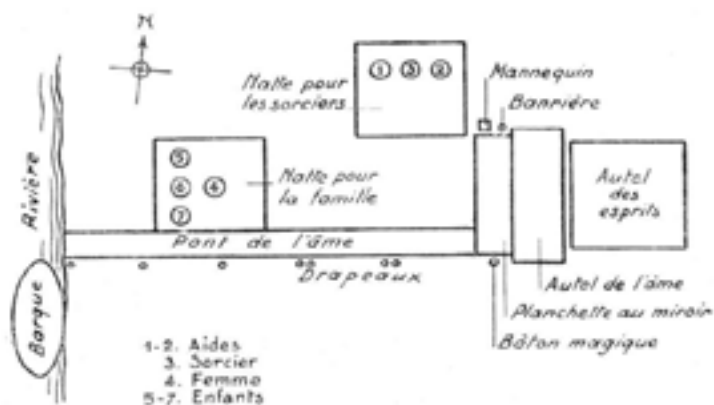
PÈRE : On était rendus où ?

MARGUERITE : Juste avant le début du rituel.

PÈRE : Ha ! Oui. Le repêchage de l'âme du garçon.

Hao s'affaira à dresser un schéma de l'installation. De manière sommaire, il s'agissait d'établir un pont afin que l'âme chemine de l'eau à la terre ferme. Ce « pont de l'âme » consistait en une longue toile blanche supportée par des tiges de bambou qui menait à « l'autel de l'âme ». C'est sur cet autel que l'âme serait recueillie dans une urne et ensuite transportée jusqu'à la maison mortuaire. Pour réaliser tout ça, il fallait implorer l'intervention de plusieurs esprits et déposer de généreuses offrandes en signe de reconnaissance.





Une barque sur l'eau servirait au sorcier et au père de la victime. C'est de là qu'ils présenteraient les offrandes afin de gagner les bonnes grâces des bouddhas des dix régions, des saints et des sages des trois mondes, du tigre sacré, des génies du fleuve et des ponts et du sùr già (le guide de l'âme)

NOAH : Wow !

Suivaient trois invocations. La première adressée aux trois joyaux impérissables des dix régions (les «Thập phương thường chú tam bảo»); ainsi qu'au bodhisattva Mahārya Ksitigarbha, Seigneur des espaces obscurs; au «đại thánh Thủy-tang vương bò-tát», la matrice des eaux; et à tous les bodhisattvas. La deuxième s'adressait à Brahmā et Indra et au génie du Hải nhạc long cung (préssumé être le roi dragon). Et, enfin, la troisième et dernière invocation adressée à l'âme même.

MARGUERITE : C'est dans quelle langue tout ça ?

JOSIANE : Du vietnamien surtout, mêlé à autre chose. Je suis pas certaine d'avoir compris, moi non plus.

PÈRE : C'est pas du monde facile à rejoindre sur Facebook.

NOAH : Mais ils ont appelé un DRAGON ! Ils sont fous !

Hao, installée derrière la famille du défunt, pouvait observer de manière idéale ce qui se déroulait. Sa concentration mentale était totale. Rien ne lui échappait. Elle voyait tout, elle entendait tout.

Soudainement, une impression étrange l'envahit. Un picotement au niveau de la nuque lui indiquait que quelque chose ne tournait pas rond, sans pouvoir préciser la source de son malaise. Dans un effort de volonté prodigieux, elle reprit son sang-froid et redoubla d'attention. Elle constata alors que le nombre de drapeaux le long du pont de toile était insuffisant. La prescription en demandait six, un au nom de chaque esprit guide invoqué. Devant elle ne s'en trouvaient que cinq. Devait-elle présumer qu'il s'agissait d'une variante locale ?

Puis, alors qu'elle guettait attentivement les gestes du sorcier, un mouvement capta son attention à l'extrémité de son champ de vision. Au travers des arbres, plus haut sur une butte faisant face à la mer, un objet réfléchissait la lumière. Elle comprit qu'il s'agissait de la lunette d'approche de Monsieur Georges qui assistait à la scène, installé sur son perchoir. Celui-ci ne voyait pas les rayons du soleil miroiter sur la lentille de sa longue-vue vers la grève. Au moment où le sorcier s'empara du miroir pour guider l'âme qu'on avait fait monter sur le pont, qui devait maintenant trouver la lumière pour aller se reposer sur le petit pagodon portatif, le cœur de Hao se serra. Et si la réfraction de la lunette de Georges attirait l'âme dans la mauvaise direction ? Et si, sans s'en rendre compte, ils venaient de ruiner la cérémonie ?

Les incantations terminées, l'esprit du défunt étant présumément monté sur l'autel, le sorcier sacrifia le coq sur le bateau. Hao chancela, ébranlée. Une appréhension sourde la gagnait. Le sorcier avait commis une erreur irréparable. Les sacrifices et les offrandes auraient dû avoir lieu en

même temps pour que les esprits guides aident l'âme perdue à trouver son chemin. À ce point de la cérémonie, l'emploi du coq n'avait plus sa raison d'être. Pire, cela pouvait même enrager les esprits. Et c'est exactement ce qui arriva.

NOAH : Oh non ! Oh non ! Oh non !

Les eaux de la baie se mirent à s'agiter. Un vent du large se leva et fit gonfler les vagues. La barque dans laquelle le sorcier et les parents prenaient place se mit à tanguer dangereusement. On la ramena sur la rive rapidement et les occupants mirent pied à terre, sans avoir le temps de terminer ce qu'ils avaient entrepris. N'y avait-il pas un chaudron contenant des bâtons d'encens à mettre également à l'eau ? Une forte vague se brisa sur la grève et engloutit une partie du pont de l'âme. L'assistance, qu'une crainte soudaine gagnait, s'était levée et s'éloignait du rivage, apeurée à l'idée d'avoir offensé les dieux. Mais le pire restait à venir.

Fouettant l'air en tous sens, deux grands tentacules rouge et blanc émergèrent du bouillonnement des vagues. Se traînant hors de l'eau sur la grève, un énorme calmar faisait route vers l'installation du rituel. Le sorcier, alarmé, s'arma d'un bâton et le brandit dans les airs pour se protéger du monstre qui évoluait dans leur direction. Cela ne freina en rien la progression de la bête, qui sortait maintenant une partie de la tête hors de l'eau.

MARGUERITE : Oh mon Dieu ! C'est le kraken !

NOAH : Je le savais ! Je le savais qu'il reviendrait !

Monsieur Georges dévala la colline à toute vitesse pour porter assistance à Hao, mais la végétation était dense et le terrain accidenté. Il n'avancait pas aussi vite qu'il le voulait. Il vit le monstre tendre ses longs appendices dans toutes les directions et frapper à l'aveugle. Il arrachait les drapeaux et

la toile du pont de l'âme. Personne n'osait défendre l'autel. Interdite quelques instants par l'apparition, Hao hésitait entre fuir et rester sur place afin de témoigner du drame. Surprise par la portée du monstre, elle fut saisie à la cheville par un des bras qui tenta de l'attirer vers l'eau.

Un membre de la famille se précipita à son aide et se mit à asséner des coups de pied sur l'organe tactile pour lui faire lâcher prise. Hao saisit une roche plate et l'utilisa comme une hache afin de sectionner le tentacule. Après trois coups, elle était parvenue à ciseler la chaire caoutchouteuse qui n'était plus retenue que par un mince fil de nerf élastique qui refusait de céder. Dans un dernier effort, aidée de son bienfaiteur, elle parvint à se libérer, l'extrémité du tentacule encore fixée à sa cheville.

NOAH : Ouache ! Dégueu !

PÈRE : Ça me donne envie de manger de la pieuvre, moi. Je vais en cuisiner demain soir, ça vous tente ?

NOAH, MARGUERITE, JOSIANE : NON !

PÈRE : ...

Monsieur Georges déboula sur la plage pour assister à l'ignoble spectacle de la destruction du pagodon. La rage qui animait la créature était effroyable. Elle agrippa la structure entière avec plusieurs de ses tentacules, la broya et ramena les morceaux vers elle. Alors seulement, la bête recula lentement, emportant son triste butin dans les vagues. Elle disparut, ne laissant derrière que destruction et stupeur. Les gens sur la grève pleuraient, se tenaient la tête entre les mains, à genoux dans le gravier ou couchés sur le sol, poussant de longues plaintes de lamentation. Le désespoir se lisait sur leurs visages. Le malheur s'abattait sur eux. Leur avenir était scellé. Condamnés et maudits par les dieux. Le village les chasserait. L'exil forcé les attendait.

Hao et Monsieur Georges échangèrent un regard hébété, tous deux ébranlés durement par la scène diabolique dont

ils avaient témoigné. Hao arracha le restant de tentacule encore agrippé à sa cheville. Des marques rouges là où les ventouses s'étaient fixées à sa peau restaient bien apparentes.

MARGUERITE : Trop badass.

(High-five de Marguerite et Josiane.)

Le sorcier remarqua la présence de Monsieur Georges et se mit aussitôt à vociférer dans sa direction. Agitant son bâton, il s'adressa à la famille. Monsieur Georges n'avait pas à comprendre l'annamite pour déduire qu'on essayait de lui attribuer la responsabilité de ces événements. On commença à lui prêter attention, mais les gens, toujours secoués, ne réagissaient pas encore. Hao ne fit ni une ni deux, agrippa Georges par le bras et l'entraîna loin de la scène du drame.



Les jours suivants virent Monsieur Georges et Hao se tourmenter sans relâche. Chacun s'estimait responsable de l'incident et de l'accablant malheur tombé sur la pauvre famille du défunt. Non seulement avaient-ils perdu la chance de sauver la jeune âme, mais ils avaient assisté impuissants à sa perte éternelle. Un mauvais génie s'en était emparé. Combien de temps errerait-elle dans les océans sous la forme de ce monstre, à la recherche de victimes innocentes dont elle ferait ses compagnons de tourment ?

NOAH : *Oh my gosh ! Ça veut dire que c'est de leur faute ! C'est eux qui ont créé ce monstre ! C'est pour ça que plus vieux il veut le tuer !*

Ils se demandèrent pendant de pénibles heures ce qui avait mal tourné. Hao souligna les erreurs du sorcier :

le nombre insuffisant de drapeaux et l'offrande faite au mauvais moment. Georges se reprochait sa présence, son arrogance et sa stupide curiosité. Pourquoi avait-il fallu qu'il observât, même de loin ? Le voyant si dur envers lui-même, Hao hésita avant de l'informer des reflets projetés par la longue-vue. Comme il fallait évaluer toutes les possibilités, Hao expliqua cet élément que Monsieur Georges ne soupçonnait pas. Tel qu'elle l'avait craint, Monsieur Georges fut dévasté par cette révélation.

— Sapristi ! Ainsi, le rayon de soleil a induit l'âme en erreur et lui a indiqué la mauvaise direction ! Je suis le seul responsable de la catastrophe.

— N'en soyez pas convaincu. Je vous en informe, non pas pour vous heurter ou vous condamner, mais simplement pour exposer tous les faits. Si quelqu'un est à blâmer, c'est précisément le sorcier. Un imposteur ! Un charlatan qui voulait tirer profit du malheur des autres. Dans son amateurisme, il a insulté un des esprits guides. Celui-ci, en colère, s'est vengé en repartant avec l'âme du défunt.

De retour à Hanoi, alors qu'ils profitaient d'une douce soirée dans le jardin où fleurissaient les hortensias du professeur Vãn Khoan, celui-ci leur fit part de son verdict. La présence de Monsieur Georges, un étranger sans lien avec la famille, n'avait aucunement influencé le déroulement du drame — Hao elle-même n'était ni du village ni de la famille. Et un simple jet de lumière n'aurait pas dérouté l'âme. Non. Khoan s'inclinait devant la clairvoyance de sa fille : la faute allait au sorcier qui avait bâclé la cérémonie. N'avait-il pas rapidement tenté d'imputer la faute à Georges ? Heureux de rejeter la responsabilité sur un autre ?

Monsieur Georges, très las, demeurait incertain de la suite des choses. Il avait promis son soutien à cette famille du Royaume-Uni, mais se sentait incapable d'aller de l'avant, maintenant qu'il avait été témoin des conséquences

désastreuses d'un rituel mal préparé. Sa parole était en jeu et il devait tenir promesse. Bien qu'ébranlé, il ferait de son mieux.

Résolu, il annonça sa décision de rentrer en Europe, malgré les mauvaises nouvelles qui lui parvenaient de là-bas. En réponse à l'assassinat du prince austro-hongrois François-Ferdinand, presque tous les États européens avaient déclaré la guerre à l'un ou l'autre de leurs voisins. La Belgique était déjà tombée aux mains des Allemands et la France tentait de contenir l'assaut à ses frontières.

Par défaut, l'Indochine, même éloignée de l'Europe, se trouvait concernée. Déjà des tirailleurs du 3^e régiment se préparaient à effectuer des manœuvres. On réquisitionnait du riz pour l'envoyer vers la capitale. En plus des soldats, on recrutait de la main-d'œuvre pour porter assistance là-bas. Le voyage serait dangereux. Hasardeux. Monsieur Georges ne pouvait se permettre de repousser l'échéance.

NOAH : Il s'en va à la guerre ? C'est vrai qu'il y a eu la guerre ?

JOSIANE : Oui. La Première Guerre mondiale.

NOAH : Alors il devrait juste attendre que ce soit fini avant de s'en retourner.

JOSIANE : Mets-toi à sa place : il ne sait pas quand ça va finir. Ç'a vraiment été une guerre terrible. Personne n'aurait pu imaginer que ça allait durer quatre ans et demi et qu'il y aurait tant de morts.

MARGUERITE : On sait qu'il va survivre. Mais il va partir comme ça ? C'est plate. Il aurait pu partir avec Hao au moins. Je l'aimais, moi.

SEMAINE 4

ASSISTANT PÂTISSIER

Lundi soir. Cuisine. Josiane et Noah.

— Noah ! Viens ici !

Noah, dans le sous-sol, répond en criant :

— Quoi ?

— Viens ici, je te dis !

— Je suis occupé, maman ! Je joue avec mon ami en réseau. Ça peut pas attendre ?

— Non ! Viens ici tout de suite !

Noah monte du sous-sol, résigné.

— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Tu veux dire : qu'est-ce que t'as pas fait ! J'arrive pour préparer le repas et la cuisine est tout à l'envers !

— Mais c'est pas moi ! Demande à Marguerite. C'était son idée.

— Je vais m'occuper de ta sœur quand elle reviendra plus tard. Je trouve ça ben cool que vous aimiez cuisiner, mais faut ramasser après.

— J'ai rien à voir là-dedans ! Elle voulait cuire des muffins pour son *band* de musique. Je l'ai juste aidée. Elle m'a dit que je pourrais en avoir après.

— Mais regarde la cuisine, Noah ! Il y a de la farine partout !

— Un accident.

— Des coquilles d'œufs collées sur le comptoir.

— Moi j'ai seulement brassé le mélange !

— Les moules à muffins qui trempent à moitié dans l'évier.

— Ils étaient trop chauds pour qu'on les lave. J'ai failli me brûler en les sortant du four.

— Pff...

— Ben quoi ?

— Ben aide-moi à ramasser tout ça, sinon on n'aura pas de souper !

— C'est pas juste ! Marguerite est partie dès que les muffins *sont* prêts.

— Étaient.

— Quoi ?

— Les muffins étaient prêts. Pas « sont ».

— Je le sais. C'est stupide comme règle. Je la refuse.

— Qui a eu l'idée de cuisiner des muffins ?

— Elle. Je te l'ai dit. Je l'ai juste aidée. Elle voulait même pas me laisser *licher* la cuillère parce qu'elle disait que c'était sa recette. Une vraie chipie !

— Ça c'est vraiment injuste, mais tu restes poli s'il te plaît. Et c'est quoi tout ça ? Elle les a décorés aussi ?

— Rien qu'un. Je pense que c'était la fête d'un des musiciens de son groupe.

— Ah... Tu sais qui ?

— Non.

— Elle en a décoré seulement un ? Avec les petits bonbons étoiles et les cœurs ?

— Oui. Elle l'a mis à part dans un plat. On mange quoi pour souper ?

— Heu... Du tofu et des légumes sautés. Et elle t'a dit que c'était pour un gars ?

— Elle m'a dit son nom, mais je m'en souviens pas. Mais c'était un nom de garçon. Midas ?

— Mathias ?

— Peut-être. Ça commençait par un M en tout cas. Ça doit être lui. Je le connais pas. Depuis qu'elle est au secondaire, je connais pas ses amis. Quand on allait à la même école, c'était différent. Je les connaissais TOUTES.

— C'est pas grave.

— Je peux manger un muffin ?

— Pas avant le repas.

— Mais c'est même pas encore prêt ! Sapristi ! J'ai super faim !

— Rhaa ! Okay. D'accord. Un !

RITUEL

Après le repas. Salon. Le père et Josiane.

— Tu trouves pas ça bizarre, Josiane ?

— Quoi ?

— Ce qu'on a lu avec les enfants l'autre soir. C'est une drôle de coïncidence, cette histoire de repêchage d'âme, non ? Je veux dire, avec les cauchemars des enfants et tout ça.

— Bof. C'est le genre de choses qui arrivent tout le temps. Tu t'en rends compte parce que tu y penses en ce moment. On aurait lu l'histoire, de toute façon.

— Oui, mais là on dirait que ça répond à nos questions.

— T'exagères. Ça répond à rien.

— Écoute un peu. Sérieusement. Et si c'était ça qu'il fallait qu'on fasse ? Un rituel pour une âme perdue qui cherche son chemin.

— Wow ! Je pensais pas que mon *chum* était aussi ésotérique. Tu veux que je te prenne au sérieux ? Tu veux qu'on réalise un rituel de sorcellerie ?

— Pourquoi pas ? Le livre contient toute l'information nécessaire pour l'accomplir. Y'a même des illustrations pour nous aider.

— Tu capotes ! Qu'est-ce que tu racontes ? On n'a rien du tout. Tu connais pas les prières ou les trucs qu'il faut dire et exécuter. C'est n'importe quoi.

— Okay, mais quand même. Je dis pas que j'y crois à 100 %, mais si on le faisait de manière symbolique, ça pourrait suffire.

— Je crois pas que c'est une bonne idée de t'encourager dans ton délire.

— Qu'est-ce qui pourrait arriver, au pire ? Je veux dire : les enfants sont déjà possédés.

— T'es fou, nos enfants sont pas possédés ! Qu'est-ce que tu racontes ?

— Disons qu'un esprit a pris refuge dans le corps de nos enfants. Ça veut dire que cet esprit a besoin de retrouver son chemin, peut-être parce qu'il est mort noyé dans sa vie physique comme celui dans l'histoire. Alors on exécute le rituel, on l'aide à retourner sur le droit chemin, on repêche son âme. Et le problème est réglé !

— Wow ! Tu t'entends pas parler. Admettons que j'embarque dans ton délire, laisse-moi te dire qu'y'a plein de choses qui fonctionnent pas dans ton projet. D'abord, tu sais pas qui est mort, ni quand ni où. T'as besoin de savoir ça si tu veux réussir ton rituel. Ensuite, comme je te le disais tantôt, tu n'as pas les prières ni les incantations nécessaires pour le réaliser comme dans le livre. Et je suis pas certaine qu'on ait les mêmes esprits qu'au Vietnam ici dans la région. Pas évident que l'esprit de la rivière Rouge des Laurentides soit le même que celui du fleuve Rouge vietnamien. Et comme tu as l'air de croire dur comme fer à tout ce qu'il y a dans ces « aventures fabuleuses », laisse-moi te rappeler la fin : ils se font attaquer par un MONSTRE ! Tu peux pas décider de croire simplement à la moitié qui te convient. Tu y crois ou tu y crois pas. Y'a pas d'entre-deux.

— Okay. Alors on va chercher et on va trouver l'information qu'il nous faut, c'est tout.

— C'est un roman ! Si ça se trouve, tout ça c'est de l'invention pure et simple.

— Alors on va aller demander à du monde qui s'y connaît.

— Qui ?

— Je sais pas. Y'a pas un temple bouddhiste en ville ? On pourrait commencer là. On peut aller dans une église aussi.

— Le centre de méditation ? Ben oui ! C'est sûr qu'ils détiennent quelques vieux parchemins qui traînent dans un garde-robe au cas où quelqu'un aurait besoin de réaliser un exorcisme !

— Un repêchage d'âme de noyé ! C'est pas pareil. Ça coûte rien d'essayer.

— Tu y vas tout seul en tout cas. Moi je vais pas avec toi faire une folle de moi.

— Pas grave. Je suis un grand garçon, je suis capable tout seul.

— De faire un fou de toi ? Oui, ça je le sais.

— Très drôle. On cherche une solution, c'est tout. C'est quoi la tienne ?

— Moi ? Je fouille dans des bouquins de psychologie, de pédiatrie, de trouble du sommeil et de développement de l'enfance depuis des semaines. Je t'ai pas vu mettre le nez dans ce genre de livres ! C'est moi ce matin qui ai finalement réussi à avoir un rendez-vous avec la médecin. Tu sais combien de temps ça m'a pris au téléphone ? Ils avaient perdu notre rendez-vous. Pouf ! Disparu du système ! Y'a fallu que je me batte avec eux et le plus vite qu'ils pouvaient faire, c'était mercredi prochain. J'essaie de trouver quelque chose qui traumatisera pas mes enfants. Une solution qui n'inclut pas d'âmes malveillantes ou de rituel shamanique.

— Désolé, je voulais pas te vexer.

— Non, mais sérieux, tu vas vraiment aller au centre bouddhiste ?

— Peut-être. Je vais fouiller sur Internet, des fois que je trouverais une preuve que c'est pas juste une

invention de l'auteur. Je suis désolé, mais j'ai encore le *feeling* que c'est pas normal ce qui se passe. On a peut-être besoin de sortir de notre zone de confort. Un rituel, même symbolique, pourrait avoir un effet positif. Comme un placebo pour l'esprit. Il y a un aspect psychosomatique dans les rituels. Ça peut donner des résultats concrets.

— J'y crois pas trop, honnêtement.

— Des rites de passage symboliques, ça reste des expériences authentiques.

— Comme quoi ?

— Comme... la première communion.

— Tu l'as pas faite, ta première communion. T'es même pas baptisé.

— Je veux dire qu'un rituel c'est important pour souligner certains évènements : le passage à l'âge adulte, la naissance d'un enfant ou la mort d'un proche. C'est moins spirituel qu'auparavant, mais on organise encore des *showers* de bébé et des funérailles.

— Un *shower* de bébé c'est pas un rituel. C'est pour aider quand t'as ton premier enfant.

— C'est un rituel. C'est pour souligner la venue d'un nouvel enfant dans la famille, dans le clan, la tribu. C'est pour s'assurer qu'il aura une bonne vie. Une manière d'exprimer que tout le village va veiller sur lui. C'est hyper symbolique. On le voit moins parce que c'est devenu une célébration de la surconsommation, avec les listes d'achats longues comme le bras : quelle poussette acheter, quel traiteur choisir et qui inviter ? Mais à la base, c'est super symbolique.

— J'avoue, c'est pas fou vu de même.

— Et c'est pas parce que ce n'est pas religieux que ce n'est pas un rite. Les rites sont nécessaires, sous le couvert d'une religion ou non. Et c'est pas parce qu'on n'est pas religieux qu'on n'en a pas besoin, qu'on n'a pas de spiritualité.

— Arrête avec tes triples négations. Ç'a pas de sens ce que tu dis.

— On a besoin de vivre des évènements significatifs pour marquer des étapes de nos vies. Comme pour passer d'un chapitre à un autre. Pour nous permettre d'avancer.

— Tu me surprends quand tu parles comme ça. T'es tellement terre à terre dans le quotidien, pis tout d'un coup tu me sors tes grandes théories spirituelles. Tu caches un Petit Bouddha en toi.

— Moque-toi si tu veux. C'est vrai pareil.

— Je me moque pas, je trouve ça *cute*. T'en parleras à ton ami prof de psychologie. Je suis certaine qu'il aimerait ça t'entendre divaguer sur le sujet.

— Bonne idée. Parlant de Benoît, faut que j'y aille. On a une pratique de hockey ce soir. Je vais probablement aller prendre une bière avec lui après.

UN BON ÉLÈVE

Après leur pratique de hockey. Dans un bar. Le père et Benoît.

— C'est extrêmement répandu, mon vieux.

— Quoi ça, Benoît ?

— La possession. C'est une des choses les plus courantes, partout sur terre, dans toutes les cultures. Un esprit qui s'empare du corps d'un hôte. Ça existe depuis toujours. Y'a pas une religion, pas une secte ou un peuple qui n'a pas sa forme de possession, donc en conséquence également sa tradition d'exorcisme. La culture scientifique s'est aussi penchée sur la question. On a d'abord appelé ça de l'hystérie. Maintenant on parle de trouble de conversion. Mais tes enfants n'ont probablement que des troubles du sommeil ou une des formes de parasomnie.

— Vraiment ?

— En réalité, on peut lier pratiquement toutes les maladies mentales à une forme ou l'autre de possession. C'est une réponse facile à tous les désordres psychiques. Tu fais de mauvais rêves : un esprit maléfique se glisse dans tes songes la nuit. Tu crois entendre des voix : un ange te murmure la volonté de Dieu à l'oreille. Tu hallucines et t'imagines voir des gens ou des choses autour de toi : c'est un fantôme qui apparaît. Pas seule-

ment ça. Les manifestations physiques aussi : une crise d'épilepsie, une fièvre, une paralysie, des maux de tête, la nausée, une fausse couche, des saignements de nez et j'en passe ! Tout ça peut être interprété comme un symptôme de possession.

— Si c'est le cas, on est tous possédés !

— Probablement. Par des esprits, des fantômes, des anges, des démons, le Diable, des génies, des djinns, des *oni* ou un quelconque être surnaturel. Il y en a tellement que ça prendrait une éternité à les énumérer. Et bien entendu, ça ne s'arrête pas aux personnes. Un animal peut être soupçonné de possession. Sans parler de certains objets ou de lieux : un bijou, un château, une maison, une forêt.

— C'est à croire qu'on vit dans un monde hanté.

— C'est bien pratique pour expliquer l'inexplicable. Une question de croyances et de culture.

— Donc tu trouves stupide notre idée de tenter un rituel pour aider les enfants.

— Stupide, non. Inutile, oui. On trouve les moyens qu'on peut pour soulager nos souffrances. C'est typiquement humain.

— Typiquement stupide.

— Plutôt naïf. On essaie tous de donner du sens à des choses qui n'en ont pas. C'est un réflexe naturel. Notre cerveau est programmé pour trouver des réponses, établir des liens et découvrir des schémas. Même lorsqu'il n'y en a pas. L'idée qu'il n'y ait pas de solution nous est profondément, intrinsèquement insupportable. On est tous comme ça. On regarde les étoiles et on y voit des constellations, des images. Il n'y a rien de plus aléatoire que la localisation des astres dans le ciel. Et pourtant on est parvenu à y voir des formes complexes. Des animaux, des dieux, des objets, des créatures mystiques. Et encore là, chaque culture a les siennes.

— Oui, mais mes enfants font des cauchemars et se parlent dans une langue étrangère. Je suis censé faire quoi ?

— Je sais pas.

— Tu m'aides pas vraiment avec tes explications. Tu me racontes tout ça pour dire que dans le fond, nous sommes victimes de nous-mêmes. Que nous sommes prisonniers de notre cerveau, de notre esprit, et qu'on ne verra jamais la réalité telle qu'elle est vraiment.

— C'est assez juste. Mais c'est utile d'observer le ciel, tout de même. C'est grâce à ça que nos ancêtres ont fini par prédire le cycle des saisons. Ont pu s'orienter. Naviguer. Sans notre capacité de trouver des schémas, des répétitions, nous ne serions pas vivants. Comment différencier une plante comestible d'une autre sans être capable de reconnaître ses caractéristiques : la forme des feuilles, la couleur, son apparence, sa saveur ?

— Alors, dis-moi ce que tu en penses. Honnêtement.

— Je pense que tu dois te méfier des réponses toutes faites.

— Mais si c'était vrai ?

— Alors tu vas trouver des preuves pour appuyer tes théories.

— Et si la preuve résidait dans ce rituel, conditionnel à la « foi » ? Si je dois sauter ?

— Ça demeure possible. À toi de décider.

— T'es certain d'être mon ami ? Parce que tu m'aides pas beaucoup, me semble.

— Tu m'as choisi. Tu dois avoir tes raisons.

— T'es chiant des fois.

— Possible.

— Donc, si je résume, je vois des solutions là où il n'y en a pas. J'imagine des coïncidences pour justifier mes choix. Et j'ai peur d'affronter le vide laissé par l'absence de Dieu dans nos vies.

— Ma foi, tu es un très bon élève. Les coïncidences sont un exemple parfait de notre besoin d'établir des

liens. C'est la base de notre intelligence. Ancrée au plus profond de nous-même. On voit deux évènements qui n'ont pas de réelle connexion et on les identifie au sein d'une même séquence d'actions. En quoi les cauchemars de tes enfants auraient-ils un lien avec un livre que tu prends à la librairie et dont tu ignores le contenu au moment de l'achat ? Tu commences ta lecture et tu crois que le destin, Dieu ou l'Univers te l'a envoyé parce que cela correspond à un besoin du moment. L'illusion de lien est trop forte pour ton cerveau. Il ne peut pas l'ignorer.

— Bon. Je comprends tout ça. Vraiment. Je suis assez raisonnable de ce point de vue. Mais une petite voix me répète : *Et si le monde des esprits existait réellement ? Et si c'était la solution ?*

— Oui, bien entendu. Et c'est ton choix. Tu peux décider d'y croire et t'évertuer à le prouver. C'est tout à fait légitime.

— Vraiment ? Tu crois cela ?

— Parfaitement. La position la plus difficile à tenir, celle qui te laissera le plus insatisfait, c'est de ne pas choisir. Si tu veux aller du côté des croyances, je te conseille d'y aller prudemment, mais sérieusement. Tu ne peux pas prétendre ne pas y croire, si tu y crois. Tu comprends ce que je veux dire ?

— Mais seulement une petite partie de moi veut y croire. Et quand je me mets à suivre ce chemin, je m'emballe. Quant à appliquer le rituel, autant le faire correctement. Si jamais je me mettais à dos un esprit malveillant ? Si jamais je créais plus de tort que de bien ? Je joue peut-être avec des forces, des mécaniques que je ne connais pas. Comme un apprenti sorcier. Comme un savant fou qui essaierait de bricoler un réacteur nucléaire dans son garage et qui détruirait tout le voisinage.

— Tu crains plus de causer du mal par erreur que d'obtenir un résultat ? Si c'est le cas, tu es peut-être davantage croyant que tu ne le penses.

— Peut-être...

LES CUPCAKES

Au même moment. Chambre de Marguerite. Josiane et Marguerite.

— Allo ? Je peux entrer ?

Silence de l'autre côté de la porte.

— Marguerite ? C'est maman. Es-tu correcte ? Débarre la porte s'il te plaît.

Silence.

— Marguerite ?

— Non ! Je suis pas là !

— Ouvre la porte.

— NON !

— Tu sais que j'ai la clé. J'ai juste pas envie d'aller la chercher. Ouvre la porte ! Qu'est-ce qui se passe ?

Marguerite ouvre la porte et retourne directement dans son lit, un oreiller dans les bras, dos à sa mère.

— Tiens ! T'es contente, là ? On n'a pas le droit d'avoir la paix ici ! Il faut que je fasse quoi pour qu'on me laisse tranquille ?

— Mais pourquoi tu pleures, ma belle ?

— Pourquoi pas ? Je fais ce que je veux !

— Hmm...

— Quoi ?

— Quelqu'un t'a fait de la peine ?

— NON !

— Il s'est passé quelque chose durant ta pratique de musique ?

— Non !

— Tu t'es chicanée avec ton frère ?

— Non.

— Une amie ?

— Non.

— Mais pourquoi toutes ces grosses larmes ? Tu peux me le dire.

— Non...

— C'est secret, c'est ça ?

— Oui.

— Il s'est passé quelque chose et tu veux que personne le sache.

— Genre.

— C'est correct. Je sais garder un secret.

— Eh, non ! Pas pantoute.

— Comment ça ?

— Quand j'ai eu mes règles, tu l'as dit à tout le monde !

— Euh... C'est parce que j'étais fière que ma fille soit devenue une femme. Je voulais pas te trahir. Tu m'en veux pour ça ?

— C'était super gênant devant la famille. J'arrive pas à croire que t'aies fait ça.

— Je me suis déjà excusée. C'était y'a trois mois. Je suis désolée. C'est un malentendu. J'ignorais que tu voulais que je garde ça secret. Et je l'ai pas dit devant tout le monde. Je l'ai juste dit à deux, trois amies.

— Pis à ma tante. Pis à grand-maman.

— Mais c'est une étape de la vie. Tu peux pas vraiment garder ça secret. Je veux dire, t'as pas à avoir honte de ça. Tu peux être fière d'être une femme.

— Je peux aussi pas avoir envie pantoute d'en être une. J'étais heureuse avant. Je vois pas pourquoi faudrait que je change et que je devienne une femme. Je suis correcte comme je suis. Non ! Comme j'étais. Rah !

— Bon. Je m'excuse. Je te le répète : je suis sincèrement désolée. Mais c'est pas ça le problème aujourd'hui, hein ? T'es rentrée à la maison la face toute rouge, les larmes aux yeux, en courant t'enfermer dans ta chambre, en claquant les portes et pis en faisant le bruit d'un éléphant qui entre dans un jeu de quilles. Ça m'étonnerait que ce soit à cause de ce que j'ai dit y'a trois mois.

— C'est pas ça l'expression. On dit « arriver comme un chien dans un jeu de quilles ». T'es terrible avec les expressions.

— Mais c'est quoi celle avec l'éléphant ?

— Y'en a pas juste une ! Être comme un éléphant dans un magasin de porcelaine ; l'éléphant dans la pièce ; avoir une mémoire d'éléphant. T'as le choix !

— Ils ont une bonne mémoire, les éléphants ?

— Maman !

— Bon. Tu souris un peu. Je l'ai vu. Essaie pas de le cacher.

— ...

— Raconte-moi ce qui s'est passé.

— ...

— Est-ce que ç'a rapport avec un muffin ?

— Comment tu sais ?

— Ton frère m'a dit que t'avais voulu préparer des muffins pour tes amis et qu'il y en avait un qui était un peu... spécial.

— Il pourrait pas se la fermer, lui, des fois ?

— Ton frère n'a rien fait de méchant. J'ai pas de félicitations pour toi, en passant. T'as laissé la cuisine dans un tel état !

— J'étais pressée. J'ai pas eu le temps de ranger. Il m'a dit qu'il nettoierait la moitié et moi j'allais m'occuper du reste en rentrant. Panique pas, je vais tout laver.

— C'est déjà fait. Je pouvais même pas cuisiner le souper tellement c'était à l'envers. En tout cas. C'est pas grave pour l'instant. Ils ont pas aimé tes muffins ?

— C'étaient des *cupcakes*.

— Le spécial c'était pour qui ?

— Ben... Je voulais en offrir à tout le monde pour la pratique. Parce que j'aime ça en faire. Pis mes amies les avaient aimés la dernière fois que j'en avais apportés. Aussi c'était la fête de quelqu'un. Je me suis dit que je pourrais en préparer un spécial. Comme un mini-gâteau de fête. Mon amie m'a dit qu'elle apporterait des chandelles pour mettre dessus.

— C'est gentil de penser à lui pour sa fête.

— Oui. Ben, on pensait qu'il serait content.

— Et ?

— Je le savais pas, mais il est allergique aux œufs et j'en avais mis dans la recette.

— Oh non ! Il en a mangé ? Il est correct ? Il a fait une réaction ? Oh mon Dieu, il a fait un choc anaphylactique !

— Non, non. Calme-toi. Il en a pas mangé. Il me l'a demandé avant. Il a l'habitude. Mais je me sentais mal. Tout le monde mangeait à part lui. C'était poche pour lui.

— Ah. Ouf ! J'ai eu peur que tu l'aies tué à cause d'une réaction allergique.

— Maman ! Dis pas des choses de même ! Tu veux que je me sente encore plus mal ou quoi ?

— Non, c'est pas ça. Je m'excuse. Mais... c'est tout ?

— Pas tout à fait.

Marguerite est envahie par une nouvelle crise de larmes. Elle sanglote quelque temps dans les bras de sa mère.

— Oh... C'est pas pour ça que tu pleures, hein ? Ç'a rien à voir avec les muffins ?

— Les *cupcakes*.

— Tu l'aimes bien, ce garçon ?

— Oui...

— Et lui ? Il t'aime bien ?

— Il sait même pas que j'existe !

— Mais voyons. Je suis certaine que c'est faux.

— Il s'en fout de moi. Je suis juste une fille de l'école pour lui. C'est pas important.

— Mais tu nous parles souvent de lui. Il a l'air de t'achaler depuis un bout de temps, non ? Tu disais qu'il ne vous laissait pas tranquilles l'autre jour. Il doit bien vouloir attirer ton attention. C'est pas l'attitude d'un garçon qui s'en fout.

— Mais de quoi tu parles ? Il nous achale pas. C'est pas un fatigant du tout.

— Mais tu disais toi-même que...

— Mais non, pantoute.

— T'arrêtes pas de dire que Mathias est super « gossant », qu'il vous suit partout...

— Mathias ?

— Oui, Mathias.

— Mais je déteste Mathias. Pourquoi tu parles de lui ? C'est pas de Mathias que je te parle.

— Ah... non ? Mais... de qui alors ?

UNE BONNE ET UNE MAUVAISE

Plus tard en soirée. Chambre des parents. Le père et Josiane.

— Salut ! Les enfants dorment, à ce que je vois.

— Oui, depuis une bonne heure. Notre Nougat a eu besoin d'un peu de réconfort. Il m'a dit qu'il avait peur d'être somnambule encore cette nuit, peur qu'on soit fâchés contre lui parce qu'il nous réveille la nuit et nous empêche de dormir.

— On devrait arrêter de leur dire quand ça arrive, tu penses ? Ça les inquiète ?

— Je crois que oui. Ils voient bien qu'on est irrités par la situation et ils se sentent coupables, même si c'est pas de leur faute.

— D'accord. On leur en parlera plus. Mais on savait pas que ça prendrait de telles proportions.

— J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle pour toi, le grand. Laquelle tu veux en premier ?

— Commence par la mauvaise, la petite.

— Non. La bonne en premier, sinon ça ferait pas de sens.

— Ça ne se fait pas, du sens. Tu peux en avoir, tu peux en chercher, en trouver, en donner, mais selon le clergé de la langue française, tu peux pas en faire.

— Pourquoi ?

— Ben voyons ! Parce que c'est un calque de l'anglais. Et tout le monde sait que l'anglais c'est le démon. Lucifer. L'ange déchu. Si tu te mets à emprunter des éléments de l'anglais, tu vas aller en enfer linguistique. Là où on parle une non-langue remplie d'emprunts horribles et de calques mesquins. Tous les jours tu dois recopier en entier *Le bon usage* de Grevisse ou un dictionnaire des anglicismes.

— M'en fous ! Ça fait pas de sens ce que tu racontes. Je te donne la bonne nouvelle en premier, pis c'est de même.

— Comme tu veux. Merci quand même de m'offrir l'illusion du choix.

— C'est la moindre des choses. Alors voilà : la bonne nouvelle, c'est que tu avais raison. Ta fille s'est bel et bien amourachée d'un jeune homme. Bravo, tu as du flair.

— Vraiment ? Non ! Comment tu sais ? Elle te l'a dit ? Pour vrai ?

— Oui, elle me l'a dit. À moi. Pas à toi. À moi. Parce que je suis sa mère et qu'entre femmes on se dit ces choses-là.

— C'est ça ta mauvaise nouvelle : ma fille n'a pas confiance en moi et ne me dit rien ?

— Non, j'essaie juste de te faire sentir *cheap* en passant.

— « Engagez-vous », qu'ils disaient... C'est quoi la mauvaise nouvelle, d'abord ?

— C'est que t'étais dans le champ pour tout le reste. À côté de la plaque. À cause de toi, j'ai eu l'air d'une méchante folle.

— Tout le plaisir est pour moi. Tu pourrais éclairer ma lanterne et me dire dans quel champ de patates je me retrouve ?

— Elle est pas amoureuse de Mathias ! Comme elle le dit depuis le début de l'année, elle le trouve insup-

portable. Il colle à leur groupe d'amis comme un pot de colle, mais ils le tolèrent pour pas qu'il se sente rejeté. C'est une bonne action collective dans le but de l'aider à devenir une meilleure personne – ce que je trouve très vertueux, en passant.

— Alors c'est qui l'élu de son cœur ?

— Son ami.

— L'ami de qui ?

— L'ami de Mathias. Il s'appelle Midhat. Ça se ressemble, hein ? D'où la confusion. Noah m'a dit qu'elle apportait un *cupcake* à un gars dont le nom ressemblait à Midas. Tu m'as tellement lavé le cerveau avec tes histoires que je pensais que c'était Mathias. Ben non ! Quand j'ai dit à Marguerite que je croyais qu'elle avait de la peine à cause de Mathias, tu aurais dû voir sa face ! Elle pensait que j'étais folle.

— Midhat ? J'ai jamais entendu ce prénom-là.

— Semblerait qu'il est nouveau à l'école. Il est arrivé avec sa famille de Syrie l'an dernier. Il parle pas super bien français encore. C'est pas mal la seule information que je suis parvenue à obtenir. Il assiste aux pratiques de leur groupe, parce qu'il est ami avec Mathias.

— Syrien ? Ils ont fui la guerre ?

— Oui.

— Pauvres eux. Ça doit être terrible.

— Je sais.

— Mais pourquoi tu dis qu'elle avait de la peine ?

— Elle est arrivée en pleurant après souper. Elle s'est enfermée dans sa chambre et voulait pas me laisser entrer. Si j'ai bien compris, elle a... manifesté ses sentiments à Midhat et ça ne s'est pas passé comme prévu.

— Ha ? De quelle manière ?

— C'est difficile à dire. Elle n'était pas super claire. Mais elle croit qu'il ne sait même pas qu'elle existe.

— Qu'est-ce qu'elle a dit au juste ?

— C'était pas clair ! Elle pleurait en même temps qu'elle parlait. T'as jamais vu ça, quelqu'un en peine d'amour ? C'est pas super cohérent.

— T'exagères pas un peu avec la peine d'amour ? Je veux dire, elle était pas en couple. Elle s'est sentie rejetée, c'est pas cool, mais c'est pas une peine d'amour. Elle n'a pas perdu son amoureux.

— Pour elle, il n'y a pas de différence. Je pense qu'elle s'était monté une belle histoire dans sa tête. Du genre *on va s'aimer jusqu'à la fin des temps*.

— Ah vraiment ? C'est pas drôle. Les temps sont durs pour les romantiques.

— Et les rêveuses.

— Pauvre petit cœur. Tu penses que je devrais aller la voir ?

— Pas ce soir. Elle doit dormir à l'heure qu'il est.

— Bon...

— T'es allé prendre une bière avec Benoît après votre match de hockey ? C'était bien ?

— Oui. On a parlé de cette histoire de « possession ».

— Il a dû trouver ça drôle. Monsieur rationnel doit pas croire à ces histoires-là.

— En effet. Il n'y croit pas trop, mais en même temps, ça le gêne pas que je puisse y croire. Selon lui, le pire serait d'essayer de se tenir des deux côtés de la clôture à la fois.

— Des deux côtés de la foi.

— Tu fais de l'esprit.

— Je suis spirituelle.

— Tout le monde a besoin de trouver des réponses à ses questions. Les athées peut-être davantage que les croyants, qui ont des réponses toutes faites.

— Tu penses que c'est plus facile d'être croyant qu'athée ?

— C'est probablement plus reposant en tout cas.

— Tu demanderas à ton père.

— Lui, il a abandonné la religion, et moi je me mets à croire à des forces surnaturelles. C'est comme si on faisait le chemin inverse.

— Si on a des preuves, ce n'est plus de la foi.

— Mouais. Tu sais quoi ? Je vais quand même aller voir si Marguerite est correcte dans sa chambre. Juste au cas où elle arriverait pas à dormir.

— Si tu veux, papa poule.

— Plus j'y pense, plus j'ai de la peine pour elle. C'est déjà pas facile de trouver le courage de poser un geste envers la personne qui te plaît. Quand tu te fais rejeter, c'est vraiment horrible. Et c'est la première fois que ça lui arrive. Elle doit être en miettes.

— Okay. Mais si elle dort pas, laisse tomber les grands discours sur l'amour. Laisse-lui le temps de digérer tout ça par elle-même un peu.

— Promis.

DISPARITION

Une minute plus tard. Chambre. Le père et Josiane.

— Elle est pas là !

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Marguerite. Elle est pas dans sa chambre. Elle est pas dans le salon ni dans le sous-sol. J'ai regardé partout. Elle est pas là.

— Mais non ! Elle était dans sa chambre y'a pas une demi-heure. Elle doit pas être loin.

— Je vais aller voir dans la cour. Au cas où elle serait sortie.

— Tu penses qu'elle est somnambule ?

— Probablement. À moins qu'elle n'ait pas pu s'endormir et qu'elle ait eu besoin de prendre l'air.

— Okay. Dépêche.

Le père sort puis revient rapidement.

— Elle n'est pas dehors. J'ai vérifié autour de la maison et de la cour. Je suis même allé voir dans le cabanon.

— J'ai regardé partout, je la trouve pas moi non plus.

— On fait quoi ?

— On va voir dans la rue et dans les environs. Il faut la trouver. Si elle est somnambule et qu'elle se promène dans la rue, c'est super dangereux.

— On devrait appeler la police, tu penses ?

— Peut-être.

— Je suis encore habillé. Je vais y aller maintenant. Toi, reste ici avec Noah et appelle la police. Ils peuvent peut-être envoyer une patrouille pour nous aider à la trouver.

— D'accord. T'es allé voir dans sa chambre ?

— La chambre de Noah ? Non.

— Mais voyons ! Elle est sûrement dans la chambre de son frère !

— T'es pas allée non plus ?

— J'ai pensé que tu étais allé, pis j'ai eu le réflexe stupide de pas vouloir le réveiller.

— Ah ! On a paniqué un peu trop vite, je pense. C'est sûr qu'elle est avec lui.

— Tu la vois ?

— Non ! Et Noah ! Noah est pas là non plus ! Oh mon Dieu ! Les deux sont partis !

— Okay. Appelle la police, vite ! Je vais dehors tout de suite.

LE RÊVE DU LAC MIROIR

Je suis seule et j'ai froid. Tout est noir. Je ne vois rien autour de moi. Juste un épais brouillard sombre. J'avance au hasard. De nouveau dans un corps sans membres. Je ne marche pas. J'avance quand même. Je tiens quelque chose contre moi. Une forme souple, une masse douce et légère que je presse contre mon corps, à la manière d'un coussin ou d'un ourson en peluche, pour me réconforter. C'est difficile à expliquer.

Je dis «je», mais en réalité ce n'est pas moi. Il y a d'autres idées que les miennes dans ma tête. Je cherche une chose que je ne connais pas.

J'aperçois une lueur. En me rapprochant, je constate qu'il s'agit d'une flamme. Pas bien grande. À la fois jaune et rouge et violette et bleue. Une flamme qui se consume sans fumée, sans combustible, qui flotte dans l'air. J'ignore comment c'est possible, mais nous nous reconnaissons. Et je constate que je me sentais seule avant son apparition. Sa présence me rassure. Sa proximité me réchauffe. Et je sais que ma présence aussi lui apporte du réconfort, mais d'une manière différente. Peut-être que je lui offre de la fraîcheur, qui sait ?

Ensemble, nous nous mettons en route. Nous nous déplaçons rapidement. C'est toujours obscur autour de nous. Je distingue des formes et des objets que je suis incapable de nommer ou de décrire. À la manière

d'une chose qu'on voit pour la première fois et qui ne nous dit rien, ne nous rappelle rien, pour laquelle nous n'avons aucune référence, pas même les mots pour la décrire. Nous évoluons dans un monde de couleurs tantôt chaudes, tantôt froides, et de formes parfois courbes, parfois droites, de surfaces lisses ou accidentées. Nous sommes en pays étranger. Nous sommes d'un univers parallèle, d'un monde lointain. Nous avons une mission. Un but précis que je ne parviendrais pas à expliquer. Notre motivation est palpable. Je pourrais la toucher du doigt. Comme cette chose que je serrais contre moi plus tôt. Comme chacune de mes émotions qui prennent ici une forme concrète, qui se matérialisent autour de nous au moment où nous les ressentons. C'est tellement simple de vivre ainsi. Sans cachette, sans questionnement. Tout présente son véritable visage.

Nous jouons à cache-cache sans nous perdre, joyeusement, tout en poursuivant notre chemin vers ce lieu qui nous appelle, qui nous attire.

Nous parvenons à un grand espace vide. Devant nous se présente une vaste surface lisse qui ondule timidement. Dans le ciel, un cercle lumineux éclaire le paysage et scintille à la surface de l'immense miroir. L'image éclate, se brise en plusieurs morceaux qui se dispersent puis se regroupent lentement pour former de nouveau un cercle parfait. Nous observons cette danse pendant un certain temps. Le temps n'est pas une matière qui existe dans ce monde-ci, dans notre environnement. Des événements se succèdent, mais sans impact l'un sur l'autre. Tout semble exister immuablement. Chaque instant est gravé quelque part, sans causalité.

Et comme nous nous apprêtons à approcher du disque lumineux fragmenté, nous sommes stoppés par une force invisible. Une douleur m'aveugle et me

paralyse. Un son aigu me vrille la tête. Je ne vois plus mon compagnon. La douleur change de forme et de couleur. Du rouge elle vire au bleu et se transforme en chagrin.

Et puis, plus rien. Tout retourne au noir. Et tout s'efface de ma mémoire.

TROUBLES DISSOCIATIFS

Mardi matin. Conversation téléphonique. Le père et Benoît.

— Je les ai retrouvés au bord du lac. Ils avaient traversé le parc. Une minute plus tard et ils plongeaient dans l'eau. On l'a échappé belle, Benoît.

— Encore somnambules ?

— Oui. Bien entendu. Je te jure, Josiane et moi on a eu la peur de notre vie. J'ai traversé le quartier à vélo en criant leurs noms comme un fou. Y'a un ou deux voisins qui sont sortis en m'entendant. Personne les avait vus. Il devait être 11 heures, je venais de rentrer après notre bière. Y'avait personne dehors. De la maison jusqu'au parc, y'a que deux rues.

— Pourquoi tu es allé voir là ? Pourquoi le parc ?

— Je sais pas trop. J'ai pas réfléchi. Je pourrais pas te l'expliquer, mais sur le coup ça m'a semblé logique.

— Tu as bien fait en tout cas. Et juste au bon moment. Cela aurait pu être dramatique. Il faut admettre que les symptômes s'aggravent.

— Les symptômes ?

— Cauchemars, somnambulisme, amnésie, xénoglossie... et maintenant fugue.

— Xénogo quoi ?

— Xénoglossie. Lorsque quelqu'un dans un état de conscience modifié est capable de parler une

langue qu'il ne connaissait pas au préalable. Comme Marguerite.

— Oui mais elle, c'est pas une langue qu'elle parle. Elle invente des sons. Son cerveau improvise au fur et à mesure.

— Peut-être pas. Il s'agit sans doute d'une véritable langue.

— Mais voyons, Benoît ! C'est ridicule ! Elle ne parle pas turc ni coréen. Je suis pas linguiste, mais je reconnaîtrais une langue existante !

— Tu viens de le dire, t'es pas linguiste. Et ça pourrait être une langue morte. Tant qu'on ne cherche pas, on n'est certain de rien. Je sais, c'est angoissant. C'est même terrifiant d'entrevoir qu'elle puisse être réellement possédée par un esprit. Ça remet beaucoup de choses en question.

— Un peu trop, oui. J'aime bien les histoires de peur et les films d'horreur, mais seulement dans un livre ou dans un film. C'est pas un hasard si toutes les cultures du monde ont créé des variantes sur ce thème. Des shamans inuits jusqu'aux prêtres vaudou afro-brésiliens en passant par les aborigènes d'Australie, l'Église catholique ou le taoïsme chinois. Mais la science, de son côté ? Il n'y a pas d'explication scientifique ?

— Je te le disais hier : en psychiatrie, les cas qui ressemblent à de la possession sont classés dans la catégorie des troubles dissociatifs, un ensemble assez vaste de perturbations. Ça peut inclure la schizophrénie, parfois l'épilepsie ou les épisodes d'amnésie dissociative, comme pour le syndrome de choc post-traumatique. C'est une description bien utile pour nommer des comportements qu'on ne peut expliquer autrement. Personne n'a jamais su expliquer comment une personne en transe peut se mettre à parler une langue qu'elle n'a jamais apprise.

— Mais il doit y avoir une explication. Des théories.

— On mentionne des troubles neurologiques parfois. Ou alors le subconscient. Tout se trouverait dans le subconscient. C'est la théorie la plus populaire. Il enregistrerait de l'information à notre insu et, dans ces moments de transe, la porte s'ouvrirait et laisserait tout sortir.

— C'est aussi dur à croire que tout le reste...

— Il n'y a pas de solution simple à ce problème. Sinon, on aurait déjà trouvé.

— Josiane et moi on est impatients d'avoir l'avis de la médecin là-dessus.

— Vous l'avez pas encore vue ?

— Non. Ils ont eu un problème avec le système de rendez-vous. On la voit la semaine prochaine. Elle va probablement nous dire de patienter. D'attendre que ça passe. D'aller consulter un psychologue. Pour un psychiatre, il faudrait s'armer de patience à cause des longues listes d'attente. Comme nos enfants sont en bonne santé, ils ne sont pas considérés comme des cas urgents.

— Maintenant, c'est différent. Si ça les met en danger, ils deviennent des cas prioritaires.

Mardi soir. Chez le grand-père. Le père et le grand-père.

— Je n'arrive pas à y croire. Ils s'étaient rendus jusqu'au bord du lac Miroir tout seuls, en pyjama, au milieu de la nuit ?

— Nu-pieds en plus !

— Et là ? Ils vont bien ?

— Tout le monde est un peu sous le choc. Pas question de les laisser seuls cette nuit. On va dormir avec eux dans leur chambre et on barre toutes les portes.

— C'est tout ?

— On attend des nouvelles de l'hôpital pour une consultation d'urgence. Benoît me disait que notre cas serait considéré comme prioritaire. Mais même prioritaire, c'est une semaine ou deux d'attente. Le problème, c'est que je fais pas confiance aux médecins pour régler ça. Je ne pense pas que la solution repose entre les mains de la science. Franchement, je suis confus. Me semble qu'aujourd'hui ça me serait utile d'être croyant, de pouvoir trouver une réponse facile... une prière, une formule magique, un rituel, un dieu ou un ange pour régler ça.

— Mais si un docteur te donnait un médicament miracle, ta foi en la médecine reviendrait vite. Tu choisis de croire ce que tu veux, y compris la science.

— Mais la science n'est pas une croyance, elle est basée sur des faits. Et puis, on est croyant ou on ne l'est pas. C'est pas un choix.

— Bien sûr que c'est un choix ! Puis, tu te contredis. Tu viens d'affirmer que tu ne crois plus en la science. Pourquoi ?

— Je ne sais pas. La situation s'approche trop du surnaturel et la science tend à se moquer de ce genre de manifestations. Plus ça va, plus mon imagination s'emballa. Et moins la logique parvient à calmer mes angoisses.

— Tu es mêlé parce que tu voudrais des réponses et que tu n'en trouves pas des toutes faites. La pelouse n'est pas plus verte chez le voisin. Est-ce que tu t'imagines que les croyants ne se questionnent jamais ?

— Ben quoi ? Ça sert pas à ça, la religion ? Donner un sens aux choses qui n'en ont pas sans avoir à se casser la tête ?

— Pour certains, peut-être. Mais ce n'est absolument pas une source infinie de réponses faciles. Tu oublies tout l'aspect spirituel.

— Peut-être que je confonds les deux.

— Oui. Ta mère et moi, on ne vous a jamais imposé aucune religion. Mais on ne pensait pas que ça vous causerait des tourments existentiels. On espérait plutôt vous en éviter. Nous avons rejeté les doctrines religieuses depuis longtemps.

— Mais vous, c'était votre choix d'abandonner. Tu réagirais comment si je devenais chrétien ? Les athées, on n'est pas si nombreux. Loin de la majorité de la population. Ça ne serait pas étonnant que la religion reprenne toute la place dans une ou deux générations.

— Ce serait dommage. On s'est tellement battus pour s'en libérer et briser le carcan imposé par l'Église dans tous les domaines de la société. Et il y a toute une différence entre être chrétien et confier, les yeux fermés,

des choses aussi importantes que le système d'éducation aux congrégations religieuses. Non, ce que tu sembles chercher et que tu confonds avec le reste, c'est une forme de spiritualité. Et c'est normal, parce que c'est essentiel. La quête de sens, on la retrouve partout, pas seulement dans la religion. Beaucoup d'individus vivent sans religion et prétendent à tort qu'ils n'ont pas de spiritualité. C'est faux. Ils en ont sans le savoir. On trouve tous un refuge lorsque nécessaire. Dans les arts, la musique, la peinture, la sculpture, la littérature... Ou dans des activités qui peuvent paraître banales, mais auxquelles on insuffle du sens, des occupations souvent méditatives, qui apportent une certaine paix d'esprit. Ce peut être n'importe quoi. Pour certains ce sera la bicyclette, l'ornithologie, la menuiserie, la course à pied, les mots croisés...

— Ça je le sais, je le comprends. On s'invente des rituels et on maintient des traditions pour souligner des passages importants dans nos vies.

— Non, je ne te parle pas de rituels ou de messes. Je parle de choses plus simples. Je parle du sacré dans le quotidien. De la poésie ordinaire. Ce n'est pas tant le geste que ce que tu y mets, tes intentions, le sens que tu donnes à ces actions, même banales.

— Et si tu prends l'exemple de nos expéditions estivales en canot quand j'étais jeune avec mes frères, tu vois du spirituel dans ça ?

— Je dirais que oui. Ce n'était pas le but au départ, mais ça l'est devenu. Sortir de la ville, laisser derrière nos habitudes et un certain confort, nous retrouver avec tes frères, dans la nature, affronter quelques défis, petits ou grands : c'étaient des moments privilégiés qu'on voulait uniques.

— J'imagine que de répéter l'aventure année après année a aidé à rendre ça spécial. Pagayer sur un lac tranquille, porter, monter le camp, admirer le feu

avant de se coucher sous la tente, ce sont des souvenirs imprimés dans mon cerveau.

— Ce sont des beaux souvenirs pour moi aussi. Les traditions aident à nous recentrer, mais le danger c'est de tomber dans l'habitude aveugle ou des structures étouffantes. Et ce n'est pas une garantie de quoi que ce soit, ni une recette qui obtient toujours le même résultat. Ce n'est pas une protection, ça n'empêche pas le malheur de frapper. Il ne faut pas se leurrer. C'est bon pour l'équilibre mental, pas pour réaliser des miracles.

— T'as probablement raison. Et me convertir à la religion ne changerait rien pour les enfants.

— Tes idées n'ont pas d'influence sur le monde réel. Donner du sens à une chose ne la rend pas magique. Il faut que tu passes à l'action pour que les choses bougent et changent.

— Facile à dire...

QUOI NE PAS FAIRE

Mercredi soir. Salon.

PÈRE : Les enfants, il faut qu'on se parle.

NOAH : Je sais ce que tu vas dire.

MARGUERITE : Laisse-le parler.

NOAH : Tu veux pas que je parle parce que toi tu le sais pas.

MARGUERITE : T'es vraiment tata.

NOAH : Têteuse.

MARGUERITE : Têtard.

NOAH : On s'en fout de ton opinion.

MARGUERITE : Pauvre cornichon.

JOSIANE : Écoutez donc un peu au lieu de dire n'importe quoi. On a quelque chose de sérieux à dire.

PÈRE : Si vous avez fini de vous insulter, on peut parler ?

MARGUERITE : Vous allez pas vous séparer, hein ? Rassurez-nous tout de suite !

NOAH : Tu capotes ! Pourquoi ils se sépareraient ? T'a tellement pas rapport.

PÈRE : Les enfants...

MARGUERITE : Je capote pas ! C'est arrivé à Adeline. Ses parents étaient *full* sérieux pis ils voulaient leur parler, pis ils ont annoncé leur divorce. J'ai pas envie, moi ! Tous mes amis ou presque, leurs parents sont

séparés. Vous êtes l'exception. Les rares. Pis je veux pas que ça change. Toi, tu veux qu'ils divorcent ?

NOAH : J'ai pas dit ça. Non mais, t'hallucines ! Y z'ont aucune raison de se séparer, c'est tout.

PÈRE : Je peux parler ?

MARGUERITE : Oui ou non, la séparation ?

PÈRE : Non !

MARGUERITE : Fiou ! Okay. Merci.

PÈRE : Maintenant que t'es soulagée à propos de l'union de tes parents, je peux parler ?

MARGUERITE : Hu-hum.

JOSIANE : Vas-y.

NOAH : J'ai rien dit, moi !

PÈRE : ...

NOAH : !

PÈRE : C'est au sujet des cauchemars et de vos épisodes de somnambulisme. Ça dure depuis un certain temps maintenant. Avec ce qui s'est passé chez votre grand-père et particulièrement l'autre nuit, quand on vous a retrouvés de l'autre côté du parc au bord du lac, votre mère et moi, on est inquiets. On aimerait trouver une solution pour vous aider et régler ça une fois pour toutes.

MARGUERITE : Mais depuis la fois du parc, c'est pas si pire.

JOSIANE : Depuis le parc, on dort avec vous dans vos chambres et on barre la porte. Comme ça personne ne peut sortir, on vous garde en sécurité et on évite que vous vous blessiez. Mais ça ne règle pas le problème.

NOAH : Moi ça me fait peur.

JOSIANE : Qu'est-ce qui te fait peur ?

NOAH : De pas savoir ce qui m'arrive la nuit. Je veux plus dormir.

JOSIANE : Oui, je le sais que tu as de la misère à t'endormir dernièrement et on t'en veut pas. C'est normal. Mais on est là. Il va toujours y en avoir un de nous qui va dormir avec toi jusqu'à ce que ça aille mieux.

NOAH : Vous pensez qu'on est malades ?

JOSIANE : Non, pas malades. C'est pas une maladie comme une grippe.

PÈRE : Mais ce qui est possible – en réalité, ce qui se passe –, c'est une perte de contrôle de vos actions. Comme si vous donniez le volant de votre voiture à un autre conducteur. Et cette autre personne à votre place conduirait de façon imprévisible.

MARGUERITE : Quoi ? Une autre personne ? Comme un esprit, genre ? Un fantôme ?

JOSIANE : Non, pas un fantôme. Juste un... un...

PÈRE : Imagine... une « conscience » qui serait perdue. La nuit quand tu dors, quand ton esprit sommeille, alors cette « conscience » s'assoit sur le siège du conducteur. Elle prend les commandes quelque temps, pendant que tu te reposes.

NOAH : Oh *gosh* ! Notre maison est hantée ! Je le savais ! J'avais un mauvais *feeling* quand on a déménagé ici !

MARGUERITE : Noah ! On a déménagé ici, t'avais même pas un an !

NOAH : Je m'en souviens comme si c'était hier. En arrivant ici, je le savais qu'on n'était pas tout seuls. Y'a quelqu'un qui est mort ici, hein, c'est ça ? Notre famille est maudite. C'est la malédiction de Rakar Kaspacte !

MARGUERITE : Tu veux dire Rascar Capac, l'Inca des *Sept boules de cristal* ?

PÈRE : Hein ? Quoi ? Non ! Peut-être. Je veux dire : non. Je veux pas que vous paniquiez. C'est seulement une hypothèse. Et franchement, j'ai de la misère à y croire moi-même. C'est possible que ce ne soit rien du tout et que ça s'arrête tout seul dans quelque temps. Mais on aimerait quand même essayer un truc avec vous.

JOSIANE : Si vous voulez, bien entendu.

NOAH : Déménager ? Bonne idée ! Il faut quitter ce lieu maudit !

PÈRE : Déménager ? Non, non, non. Pas du tout.

NOAH : Ben, si cette foutue maison est hantée, on a juste à s'en aller et ça sera fini.

JOSIANE : Je ne pense pas que ce soit la maison, Noah. Rappelle-toi chez grand-papa.

MARGUERITE : Mais si c'est pas la maison, alors c'est nous !

PÈRE : Présenté comme ça, ça sonne pire. On pourrait dire plutôt que vous avez de la « visite ». Et on n'est même pas certains. C'est possiblement un rêve très intense, combiné avec une phase de croissance hormonale ou votre cerveau en développement, un truc du genre. Si, et seulement si, une conscience cherche quelque chose, je crois qu'on doit lui démontrer de l'empathie et l'aider à trouver ce qu'elle cherche, essayer de la comprendre. Et on pourrait accomplir un rituel pour la chasser et lui ordonner de s'en aller.

NOAH : Comme Monsieur Georges ? Mais ç'a même pas marché pour lui. Ils ont créé un énorme monstre ! Vous êtes fous ! C'est affreux comme idée !

MARGUERITE : Moi je veux pas faire ça ! Pas de cérémonie. Jamais de la vie !

JOSIANE : Je tiens à vous dire que la possibilité que ce soit un esprit...

PÈRE : Une conscience.

JOSIANE : Hum... que la possibilité d'avoir affaire à une « conscience » est mince. Il est beaucoup plus probable que votre subconscient vous joue des tours.

NOAH : C'est quoi, ça, le « sub-quotient » ?

JOSIANE : Le subconscient c'est une partie de toi, de ton esprit, de tes pensées à laquelle tu n'as pas accès, qui fonctionne sans que tu le saches vraiment.

NOAH : Ben là, c'est moi ou c'est pas moi ? Comment il peut y avoir une partie de moi que je connais pas ? C'est fou, ça.

JOSIANE : C'est comme une partie de ton cerveau qui travaille sans que tu t'en rendes compte. Je compare ça à un ordinateur qui calcule en arrière-plan, pour pas que tu sois trop distrait par ce qui se passe *live*.

NOAH : Comme un ordi qui utilise deux *apps* en même temps ?

JOSIANE : Oui. Mais tu n'en vois qu'une. Et des fois, le subconscient t'envoie des messages. Souvent quand tu rêves.

MARGUERITE : Mais c'est exactement comme avoir un fantôme dans la tête ou être possédé !

JOSIANE : ...

TANIA

Jeudi, fin de journée. Cuisine. Tania et sa sœur Josiane. Elles prennent un café.

— J'en crois pas mes oreilles ! Josiane, franchement ! Qu'est-ce qui vous est passé par la tête ?

— Je sais pas, Tania. Je pensais que ça se passerait bien. Pis mon *chum* est parti en fou avec son histoire de conscience qui rend visite la nuit. J'ai pas été capable de l'arrêter avant qu'il soit trop tard.

— Leur dire qu'ils sont habités par un esprit ! Tu pensais que ça se passerait bien ?

— On n'avait pas prévu que les enfants accrocheraient là-dessus.

— Ben non ! C'est sûr ! Sur quoi tu pensais qu'ils allaient accrocher, d'abord ?

— Sur le point qu'on avait un début de solution !

— Mais ils vont pas mal ! C'est vous qui capotez avec ça. Pis réaliser un exorcisme dans le bois, c'est pas une solution ! Eux, ils ont même pas conscience de ce qui se passe. Laisse ma nièce et mon neveu tranquilles, pis attends que ça passe.

— Heille ! Depuis un mois qu'on attend que ça passe. Pis ça passe pas. Ça empire. On a décidé d'essayer de quoi, fallait leur dire.

— Pis il fallait que tu fasses ça sérieux pis solennel de même ? T'aurais pu prétendre que c'était un jeu. Une tradition familiale, n'importe quoi !

— J'avoue. Je sais qu'on n'a pas été l'exemple parfait de parentalité, mais qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Là, le mal est fait. On peut pas revenir en arrière. Y'est trop tard.

— Donc ils pensent qu'ils sont possédés, c'est ça ?

— Oui et non. On a suggéré que leur subconscient surchauffait un peu. Mais je pense pas que ça les ait rassurés.

— Super ! Vous les avez vraiment mêlés. Ils ne savent pas du tout ce qui se passe. Maintenant, ils croient que vous pensez qu'il y a de quoi de grave avec eux, qu'ils sont anormaux et que vous êtes complètement démunis pour les aider.

— Exagère pas, quand même !

— J'exagère pas du tout. Je te mets la réalité en face. Je devrais les amener chez nous pour un mois.

— Merci de la confiance.

— Pauvres petits... J'imagine qu'ils sont même plus capables de dormir avec tout ça. Ça doit être terrible pour eux ! Si tu trouves qu'ils faisaient des cauchemars avant, attends un peu ! Ils ne voudront plus fermer l'œil de la nuit.

— On dort avec eux parce qu'on a peur qu'ils fassent une autre fugue ou de quoi de dangereux. Pis parle-moi pas comme une idiote. Je le sais que c'est traumatisant pour eux. C'est traumatisant pour tout le monde, okay ! Tu penses que je vais bien, moi ?

— Arrête de jouer les victimes. C'est toi l'adulte. Tu dois les protéger, pas leur mettre la tête sur le billot.

— Bon, t'as fini là ?

— À peine. Je me réchauffe. C'est quoi ton plan ? Je veux tout savoir. Parce que je pense qu'il est temps que je m'en mêle.

— Je t'en aurais parlé. Mais t'étais pas là.

— Non, j'étais allée voir notre mère parce que toi tu y vas jamais.

— C'est loin la Suède. Une famille c'est comme une entreprise ; tu peux pas partir quand tu veux.

— Oui, oui. On la connaît, ton excuse. Ben si la famille c'est une *business*, oublie pas que t'as une succursale en Europe. Le bureau-mère !

— Laisse-moi tranquille avec ça ! Le bureau-mère est ici ! C'est elle qui a décidé de retourner vivre là-bas. Elle me fait déjà sentir assez coupable à chaque fois qu'on se parle, j'ai pas besoin que t'en rajoutes.

— Non, mais je peux pas être partout en même temps pour ramasser les pots cassés.

— Je t'ai rien demandé ! On peut très bien s'en sortir sans toi, tu sauras.

— Si tu penses que je vais vous laisser traumatiser ma nièce pis mon neveu, tu te trompes. Ils sont où ? Je vais leur parler tout de suite. Pauvres eux. Y'est temps que quelqu'un prenne la situation en main.

— Noah joue au hockey. Marguerite est dans sa chambre. Pis arrête de capoter. C'est pas si pire. Tu commences à m'énerver. On n'est pas si innocents que ça.

— Je vous trouve pas mal innocents, moi !

— Faut que je te dise un truc. Si tu parles avec Marguerite, tu dois savoir quelque chose avant.

MISS CUPCAKE

La honte ! J'ai tellement honte. Je suis conne. Je suis tellement conne d'avoir imaginé tout ça. Maintenant, je vais mourir de honte parce que le monde entier est au courant. J'ose plus regarder personne dans les yeux. Je fixe mes pieds. Je me cache dans le capuchon de mon kangourou. Je veux être invisible. Je veux être un fantôme. Ne jamais retourner à l'école où on me pointe du doigt en riant dans mon dos.

Mon nouveau surnom : Miss Cupcake !

Que je le veuille ou non, même ceux qui sont pas au courant de l'histoire m'appellent de même. Je compte plus le nombre de *stories* pis de photos qu'on m'envoie avec des maudits *cupcakes*. Bande de cons ! Comme si ça les avantageait de se foutre de ma gueule ! Leur vie est juste trop ennuyante !

Bande de nuls.

Si je pouvais, je passerais toutes mes journées cachée dans mon lit sous les couvertures, à regarder des séries ou des chaînes YouTube pour oublier que j'existe. Oublier qu'ils existent, tous ces ploucs de l'école. Arrêter de penser à Midhat, parce que ça sert à rien. C'est plus blessant quand j'y pense. Faut que j'efface. Il ne veut rien savoir de moi. J'ignore pourquoi mon cœur s'obstine de son côté. C'était assez clair dans ses yeux que je l'intéresse pas.

C'est un solitaire silencieux. Il parle juste quand le prof lui pose une question directement. Sinon, il dit rien. Mais je sais pas pourquoi, moi, ça m'attire un gars silencieux. Ça le rend mystérieux.

Si seulement il suivait pas Mathias partout ! Mathias qui parle tout le temps et qui dit des niaiseries 99 % du temps. Depuis qu'on a commencé nos *jam*, ils viennent tous les deux. Mathias joue de la guitare. Midhat écoute, assis dans un coin, et il dessine. L'autre jour, il a apporté un petit tambour. Il tape doucement, suit le rythme, sans rien dire. Je trouve ça beau.

Pourquoi j'étais certaine qu'il m'avait remarquée ? Des fois on se regarde. Pas longtemps. Une seconde ou deux. Je vire toute rouge, j'ai chaud des pieds à la tête tout d'un coup. Si je suis en train de jouer du ukulélé, je fais une fausse note ou je perds la cadence. J'hais ça. Mais ses yeux ! Tellement foncés ! Son regard sombre, toujours un peu triste. Un jour, il m'a même souri. Un vrai sourire. Timide, mais quand même... Timide comme lui, dans le fond. Faut pas espérer autre chose. Alors je comprends pas ce qui s'est passé l'autre soir. C'était son anniversaire. Je lui prépare un petit gâteau tout mignon. Rien de trop *flashy*.

Il m'a demandé « Il y a des œufs dans le gâteau ? » Je suis trop nulle ! « Oui. Excuse-moi. T'es allergique ? Je savais pas... »

Je me suis retrouvée là, devant lui, mon gâteau dans les mains. Mathias nous a vus et a pas pu s'empêcher de crier bien fort : « Heille ! Regardez, Marguerite essaie de passer un *cupcake* édition spéciale à Midhat ! Attention Midhat, y'a probablement une potion d'amour là-dedans ! » Maudit moron ! Midhat était tellement gêné qu'il a pris ses affaires et est parti sans saluer personne. Moi je suis restée comme une tarte pendant que tout le monde riait. Je l'aurais étripé, celui-là ! Ou mieux, je l'aurais étouffé avec mon gâteau. Avec

tous ceux que je leur avais apportés. Bandes d'ingrats. Et là, le maudit Mathias, y'a fallu qu'y'ajoute : « On y a pas droit, nous autres, au *cupcake* extra crème ? » L'innocent.

Je le lui ai écrasé dans la face !

En étalant le plus de glaçage possible sur sa sale tronche. Je lui en ai mis jusque dans les cheveux. J'étais incontrôlable. Il capotait parce qu'il avait peur que j'en mette sur sa guitare. Après le massacre, Mathias avait une tête de pâtisserie. Je suis partie les yeux pleins d'eau. Je voulais pas qu'on me voie comme ça. Y'a juste Adeline qui est venue me rattraper. C'est la seule à qui j'avais parlé de Midhat. On est rentrées ensemble.

RÈGLES NUMÉROS UN ET DEUX

*Quelques minutes plus tard. Chambre de Marguerite.
Tania et Marguerite.*

— Salut, Marguerite.

— Ma tante ! T'es revenue !

Elles se font une chaleureuse accolade.

— Je suis rentrée hier. Ta mère m'a dit que ça filait pas ?

— Pas trop, non.

— C'est qui le petit con qui t'a fait de la peine, que j'aille lui régler son compte ? On s'en prend pas à un membre de ma famille impunément, tu peux en être certaine. Il va regretter d'être venu au monde.

— T'es fine, mais ça sera pas nécessaire. C'est de ma faute.

— Non. D'abord : c'est jamais ta faute. C'est la faute des garçons. Toujours ! Règle numéro un. Pis si y'a rien fait, peut-être qu'il aurait dû. Tu vois ? C'est donc sa faute.

— T'es drôle, ma tante, mais c'est pas ça.

— C'est pas quoi ? C'est pas un garçon ? C'est pas grave. C'est sa faute quand même. Ça compte aussi. Pas de différence. Même principe.

— C'est pas une fille non plus. Écoute, c'est compliqué.

— Règle numéro deux : c'est jamais compliqué. C'est oui, ou c'est non. On t'a manqué de respect ? Dis-le-moi si on t'a manqué de respect. Je vais leur apprendre le respect, à ces morveux.

— Non. C'est pas des morveux. On m'a pas manqué de respect non plus. On me trouve juste pas intéressante. Pis c'est vrai. Qu'est-ce que j'ai de plus qu'une autre ?

— T'es sérieuse ? T'as mille choses de plus que les autres. T'es la meilleure dans « toute » !

— C'est pas vrai. Je suis poche dans « toute ».

— Heille ! Parle pas comme ça à propos de ma nièce. Je laisse personne dire du mal de ma nièce. Toi y compris, ma petite fille.

— Je t'aime, tantine. Mais ça va aller. Je vais juste vivre le reste de l'année la face cachée dans mes livres.

— Wow ! Belle année en perspective !

— J'ai pas le choix !

— Et c'est qui le garçon qui ne connaît pas sa chance ? Qui t'a mis le cœur en miettes ?

— Personne...

— Ta mère m'a mise au parfum, mais elle ne m'a pas tout raconté.

— Elle est pas capable de se la fermer !

— Elle m'a seulement dit que t'avais le cœur brisé.

— Il s'appelle Midhat. Il est nouveau de cette année. Plutôt timide. Il est ami avec Mathias, le gars à qui j'ai étampé le *cupcake* dans le front. La famille de Mathias a parrainé celle de Midhat quand ils sont arrivés de Syrie l'an passé. C'est pour ça qu'ils sont souvent ensemble. Midhat vient nous voir des fois quand on pratique de la musique. Au début, il restait dans un coin et il griffonnait dans son cahier. L'autre jour il a amené un genre de tambourin et il s'est mis à jouer avec nous. Il était vraiment bon et tous les morceaux qu'on pratiquait sonnaient dix fois mieux quand il nous accompagnait.

— Je vois.

— L'autre jour, j'ai appris que c'était sa fête, alors je lui avais préparé un petit gâteau. J'en avais apporté pour tout le monde, mais j'en avais décoré un spécialement pour lui.

— Et il en a pas voulu ?

— Je savais pas qu'il était allergique aux œufs. Il m'a demandé si j'en avais mis. J'ai dit oui. Je me suis trouvée vraiment nulle. Et là, le grand fendant de Mathias s'est foutu de ma gueule devant les autres et Midhat est parti en courant.

— Hmm. C'est pas agréable, ça. Tu crois que Midhat est pas intéressé à cause de ça ?

— Ben oui. Totalement !

— C'est possible qu'il ait été surpris par ton geste. Il s'attendait peut-être pas à ce que tu fasses les premiers pas. Et peut-être qu'il a pas aimé avoir toute l'attention sur lui.

— Je sais pas.

— Tu lui as demandé ?

— Non ! J'ose pas lui parler.

— Tu pourrais essayer.

— T'es folle ! Je vais mourir de honte. Je peux pas l'approcher, jamais. S'il m'avait trouvée de son goût, il serait jamais parti comme ça en courant. C'est clair qu'il veut rien savoir.

— Je suis pas si certaine que ça.

— Moi oui !

— D'accord. Mais garde l'esprit ouvert. On ne sait jamais.

— J'ai juste plus jamais envie d'aller à l'école !

— Si tu veux, je peux t'aider à préparer d'autres *cupcakes* que tu pourrais « éffouarrer » dans la face de l'autre, là, Mathias. Deux douzaines, ça serait un bon départ, je pense.

— Ha ! Ha ! Ha ! Ben non, j'irai pas jusque là quand même.

— Ça pourrait te faire du bien. Avise-moi si tu changes d'avis, en tout cas. Je voudrais bien voir ça !

— Okay. Promis.

PLAN B

Jeudi soir. Bar. Le père et Benoît prennent une bière.

- On a merdé, Benoît.
- J'aurais pas si bien dit.
- Ouaip.
- Solide.
- (*Soupir.*)
- Vous allez faire quoi maintenant ?
- On annule tout. On a perdu toute crédibilité. Faut se reconstruire du capital de sympathie.
- T'abandonnes ?
- Je remets à plus tard. Plan B pour le moment.
- C'est-à-dire ?
- On met de côté les sciences occultes et on donne sa chance à la science moderne. On attend la visite chez la médecin de famille dans quelques jours. Après, on verra.
- Mais t'abandonnes pas !
- On s'est fait chauffer les oreilles par Tania, ma belle-sœur. Depuis, ma marge de manœuvre est limitée.
- Tania est de retour ? Y'a longtemps que je l'ai pas vue. Toujours célibataire ?
- Eh ! Oh ! On *focusse* sur mon problème, s'il te plaît ! C'est pas le temps que tu t'empêtres avec Tania. On a déjà vu ce que ça cause. T'as la mémoire courte.

— J'en garde plutôt de bons souvenirs.

— Moi je me souviens surtout des pots cassés qu'on a ramassés à la petite cuillère.

— La mémoire est...

— Je disais donc ! Je disais que mon plan n'est pas complètement tombé à l'eau. Je pense avoir trouvé un bon endroit pour le rituel de repêchage de l'âme. C'est pas trop loin d'où on a trouvé les enfants, sur le bord du lac Miroir. Si on s'installe là, y'a de bonnes chances que ça fonctionne.

— Donc, quand tu affirmes que tu mets de côté les sciences occultes, tu veux dire que tu n'en parles plus à Josiane et que tu mijotes des plans en cachette sans arrêter d'y croire pour autant.

— Ouin. Je sais. Je suis pas capable de rester d'un côté de la clôture. Je me retrouve à y croire sans m'en rendre compte. C'est comme prendre un chemin différent, pour toujours aboutir à la même place. Quand j'y réfléchis, quand j'y pense rationnellement, je vois bien que ça n'a aucun sens. Mais c'est si tentant d'y croire !

— T'es un romantique qui aime se raconter des histoires. Ça correspond à un besoin humain. Une belle histoire, c'est magique. Ça nous emporte ailleurs. Ça nous aide à oublier notre condition, notre quotidien. Ça nous élève au-dessus de la douleur, ça lui donne un sens. Ça fournit une leçon. La chance d'une solution. Une histoire nous offre l'espoir que les choses puissent s'améliorer. Elle nous rappelle qu'on n'est pas seuls. Que d'autres sont passés par là. Ont peut-être vécu pire, et réussi à vaincre l'adversité. Pour affronter les défis, c'est un repère. Une forme de mémoire collective qui remonte à l'époque de la tradition orale. Des comptes et des légendes qu'on se racontait pour se donner du courage. On s'inspire du héros, pour trouver le meilleur de nous-même. T'as pas à te sentir coupable. On en a tous besoin. C'est pas pour rien qu'on possède l'imagination. Elle nous rend service. Nous permet de trouver des solutions à de nouveaux problèmes.

D'établir des liens entre les choses. Dévoluer à tous points de vue. Et elle fonctionne tout le temps ! Pas juste sur demande, quand on le veut bien. Elle nous permet d'envisager des scénarios pour que nous soyons prêts à faire face à la musique. C'est une question de survie.

— Pour jouer des tours, elle en joue de sales. Ça serait quand même bien de pouvoir lui mettre la *switch* à *off* des fois. Rien que pour deux, trois minutes. Je me demande bien comment ça serait.

— Tu te demandes comment ça serait ? Ha ! Ha ! Ha ! Te poser cette question demande de l'imagination. Ta curiosité est toujours en action. Curiosité et imagination vont main dans la main. C'est à la base de l'intelligence humaine. Sans curiosité, pas d'intelligence. Ni de recherches, ni de survie. Ça nous motive à améliorer notre condition. Pourquoi ? Parce que notre imagination nous laisse croire que c'est mieux ailleurs. Que notre vie pourrait être différente, améliorée. Plus comme ci, moins comme ça. Impossible de réfléchir sans imagination.

— Des fois j'aimerais bien qu'un *bodyguard* garde un œil sur elle, pour pas qu'elle en mène trop large. Tu comprends. Juste pour pas qu'elle s'empare de tout. Voir la vie pour ce qu'elle est, pas ce qu'elle pourrait être. Vivre l'instant présent, pas celui qui s'en vient. Le présent dans l'instant plutôt que le futur possible.

— Mais l'imagination n'est pas nécessairement irrationnelle. Tu peux faire preuve de logique et d'imagination simultanément. C'est pas comme la différence entre le cœur et la raison. Ou les émotions et les idées. L'imagination s'applique à tout. Tu peux être créatif de mille façons. Des mathématiciens sont aussi inventifs que des artistes, et même des religieux peuvent innover.

— Comme toujours, j'ai l'impression que tout ce que tu dis m'aide pas pantoute.

— T'as le don de bien t'entourer, mon pote. T'as le numéro de Tania ?

— Si tu penses que je vais te le donner, tu te mets deux doigts dans le nez et un coude dans l'œil.

— Pourquoi ?

— T'es rationnel, mec. Mais quand il est question de Tania, ou de femmes en général, tu perds tes facultés intellectuelles. Je fais ça pour ton bien.

— Je vais le trouver pareil.

— Probable, mais au moins j'aurai pas de sang sur les mains.

— T'exagères.

— C'est une image.

— J'ai pas besoin que tu me protèges comme un de tes enfants. C'est apprécié comme signe d'affection, mais t'es pas responsable de moi.

— Je vais juste pas te donner la corde avec laquelle te pendre. C'est-tu correct ?

— Tu t'es bien passé la corde au cou, toi, avec Josiane. C'est pas si terrible...

— C'est pas ce que je voulais dire et on n'est même pas mariés. Tu déformes le sens de mes paroles.

— Ou c'est toi qui dis des choses sans t'en rendre compte. Ton subconscient parle, écoute-le.

— Wow ! Merci pour la leçon de psychologie. Tu l'auras pas, son numéro.

— Plan B.

— Quoi, plan B ?

— Y'a longtemps. On s'était dit qu'on serait notre plan B, Tania et moi, si on était encore célibataires, fin de la trentaine, pour avoir des enfants.

— Oh ! C'est ben trop *heavy* comme argument, ça ! Tu sors l'artillerie lourde d'un coup de même ! Et qui te dit qu'elle est célibataire ?

— Justement, j'aimerais le savoir.

— Laisse-moi y penser...

— Je vais t'aider à réfléchir. Barman ! Deux autres bières !

BON VOISINAGE

Vendredi, fin de journée. Salon. Josiane et le père.

— Mais c'est quoi tout ce bruit ?

— Ha ! Josiane ! Tu es rentrée. Il y a un *party* chez les voisins. Je pense que c'est la fête d'Étienne.

— Il pourrait se garder une petite gêne. La musique est ben trop forte ! On dirait que la fête est dans notre salon.

— Parle-moi-z'en pas. J'essaie de lire depuis une heure. J'ai relu le même chapitre trois fois, pis je comprends pas encore de quoi il est question.

— Non mais, tu les entends crier ? Ils sont combien là-dedans ?

— Je sais pas. Y'a des *chars* stationnés jusqu'au coin de la rue. Si le feu pogne quelque part, les pompiers passeront jamais. On peut se compter chanceux que le *party* soit à l'intérieur.

— Ç'aurait pas été pire dehors, franchement. Regarde ! Y'a plein de monde qui fume sur la terrasse de derrière.

— Arrête de faire ton écornifleuse. T'as juste l'air d'une vieille malcommode qui espionne ses voisins.

— J'espionne personne. C'est eux qui attirent l'attention. S'ils aiment pas ça, qu'ils rentrent chez eux. J'espérais passer une soirée tranquille. Je peux oublier ça.

— Bof. C'est vendredi, ils peuvent bien fêter un peu. Le mieux, ce serait d'aller fêter avec eux.

— Je les connais pas vraiment, Étienne et sa femme. Pis je connais pas leurs amis pantoute. Tu trouves pas qu'ils sont un peu bizarres ?

— Bizarres dans quel sens ?

— Je sais pas. Étienne me dit jamais bonjour quand je le croise.

— Pas moi. On se salue toujours. C'est peut-être toi qui es bizarre avec lui. Il doit se dire que t'es une voisine étrange qui dit jamais bonjour.

— Y'aurait pas tort. Je le trouve épouvanté. Si j'avais à voter pour la personne la plus louche de la rue, ça serait lui. Je serais pas surprise de voir sa photo dans le journal un matin et d'apprendre que c'est un prédateur sexuel ou un tueur en série.

— Ben voyons donc ! Qu'est-ce que tu racontes ? Parce qu'il te dit pas allo quand tu le croises en sortant les poubelles, t'en déduis que c'est un tueur.

— Parfaitement.

— Mauvaise foi.

— J'exagère à peine.

— C'est toujours ceux qui ont l'air le moins suspects qui sont les pires. Moi je voterais plutôt pour le père de Justin qui travaille au garage. Lui y'est suspect.

— Ben non ! Y'est super fin. Il coache l'équipe de hockey de Noah et Justin. Il nous a aidés à préparer la fête de quartier. Quand quelqu'un a un pépin avec son auto, il est toujours disponible et il nous offre des bons *deals*. Il charge pas d'extra et fait une super bonne *job* quand on laisse l'auto à son garage.

— C'est pour ça qu'il est suspect. Il est si bien intégré que personne ne peut penser qu'il pourrait agir de travers. Ouvre le journal. C'est plein de monde comme lui partout qui mène une vie banale sans produire de vague et qui pète un plomb un jour.

— Je suis pas d'accord avec toi.

— Les gens normaux n'existent pas. La normalité est une illusion. Le plus grand mensonge de l'humanité. Le véritable complot international. On n'y échappe pas nous non plus, avec nos enfants somnambules. Et nos idées de rituel dans la forêt pour repêcher une âme égarée dans les eaux du petit lac Miroir. Moi être prisonnier d'un petit lac comme ça, je virerais fou en moins d'un siècle, c'est certain...

— Comment tu veux que je te prenne au sérieux si tu dis des affaires de même ? Tu me laisses croire que t'es sérieux, que tu considères important ce fameux rituel, pis après tu dis un truc comme ça !

— Voilà ! Je suis pas normal moi non plus. Je fais semblant. J'essaie de trouver un modèle à suivre, tu comprends ? Mais dans le fond je suis un être cynique qui ne croit en rien. La vie et l'existence n'ont pas le moindre sens. C'est ça dans le fond. Mais quand on devient parent, on se ramollit. C'est un peu *tough* de dire ça à ses enfants. Faut trouver de quoi pour dorer la pilule.

— T'es un tendre. Je comprends. Mais on peut pas se mettre à inventer des histoires sans que ça les affecte. Il va falloir arriver avec une réponse claire et cesser d'improviser. On ne leur rend pas service.

— Être parents demande au moins 90 % d'improvisation.

— Peut-être pour un père...

RETOUR EN EUROPE

Les aventures fabuleuses de Monsieur Georges Chapitre trois

Quand Monsieur Georges annonça sa décision de rentrer en Europe, Hao n'hésita pas un instant à déclarer son intention de voyager avec lui. Son père, scandalisé, repoussa immédiatement l'idée. La situation en Europe était beaucoup trop périlleuse pour effectuer un tel voyage. Si elle voulait découvrir l'Europe, elle devrait attendre que la situation s'améliore. On n'avait, après tout, jamais vu un conflit prendre de telles proportions. L'Europe entière était sur le pied de guerre. Ils en sentaient les contrecoups jusque dans leur région d'Asie, pourtant si éloignée.

Elle argua que la sécurité n'était qu'une illusion. Que même ici, dans son pays, on fomentait des mouvements révolutionnaires et pouvait tenter à tout moment de se soulever contre le gouvernement impérialiste français alors que celui-ci se trouvait en position vulnérable. Qui savait ce qui allait advenir ? Le ressentiment face au gouvernement colonial était grandissant.

— Alors, pour quelle raison devrais-je laisser partir ma fille là-bas ? implorait le vieux professeur.

— Je ne vais pas combattre à la guerre, père. J'épaulerai Monsieur Georges dans son projet. Cela fait partie de mon champ d'études et vous le savez. Il est venu ici pour se docu-

menter et je désire accomplir de même dans l'autre direction, lui avait-elle répondu.

Peu importaient les arguments du père (la peine qu'elle ferait à sa mère ; son devoir de fille aînée auprès de son père et de ses frères et sœurs ; la tradition qui voulait qu'elle fonde un foyer — elle était déjà considérée vieille pour trouver un mari — ; la durée du voyage qui l'épuiserait ; les opportunités qu'elle laissait derrière), Hao demeurait résolue. Elle ne demandait pas la permission, elle la prenait, au grand désespoir de son père.

Monsieur Georges se trouvait dans une situation délicate. Ne voulant froisser son vieil ami ni l'humilier en partant avec sa fille aînée contre son gré, il intervint en faveur du professeur. Il tenta à son tour de convaincre Hao de l'imprudence d'un tel voyage. Voyager dans ces circonstances n'était simplement pas responsable.

— Et pourtant, vous partez tout de même ! Et des navires quittent chaque jour le port de Saïgon pour livrer des marchandises jusqu'en Europe. La Terre n'a pas cessé de tourner ! La vie continue ! Père, si cela vous importune, vous direz à vos précieux collègues qu'il s'agit de m'envoyer là-bas pour récupérer de rares ouvrages que vous craignez de voir détruits par les conflits. Si cela ne vous convient pas, j'irai droit au gouvernement de Cochinchine m'enrôler dans les forces coloniales et je partirai comme volontaire.

— Ridicule ! Tu sais bien qu'ils ne prennent pas les femmes dans leurs rangs.

— Le corps médical, si ! J'irai en tant qu'infirmière. Ils ne refusent personne !

— Pourquoi t'obstines-tu ainsi ? Tu vas me rendre fou !

— Mais c'est tout le contraire. Ce n'est point moi qui m'entête. Ma décision est prise. C'est vous qui persistez à ne pas comprendre que je ne suis plus une enfant.

— Mais enfin...

Monsieur Georges, impressionné par la force d'autorité et de persuasion de Hao, se gardait bien de sourire. Le père

implorant finit par se résoudre devant sa fille, qui savait commander l'obéissance.

MARGUERITE : EXCELLENT !

PÈRE : Non, mais ! Le respect paternel, vous en faites quoi ?

Choisir un itinéraire ne fut pas chose facile. La redoutable escadre allemande d'Extrême-Orient causait des troubles dans le golfe du Bengale au large de l'Inde, attaquant des navires britanniques. Plus loin sur leur parcours, le canal de Suez sous contrôle britannique était menacé par l'Empire ottoman qui aurait bien voulu mettre la main dessus.

NOAH : C'est qui les « auto-man » ? Une race de Transformers ?

JOSIANE : Ottoman. C'était un grand empire du Moyen-Orient qui régnait sur la Méditerranée. Ce qui en reste est devenu la Turquie.

NOAH : C'est un empire ou un pays ?

JOSIANE : Dans le temps c'était un empire qui s'étendait sur plusieurs pays. Comme les Grecs et les Romains avant.

MARGUERITE : La Syrie en faisait partie ?

JOSIANE : Oui. C'est collé sur la Turquie.

MARGUERITE : Et l'Empire ottoman se battait contre l'Angleterre ?

JOSIANE : Oui. Entre autres.

MARGUERITE : Donc, tous les pays qui faisaient partie de l'Empire devaient se battre pour lui, même s'ils voulaient pas.

JOSIANE : Oui. Comme des gens du Vietnam sont allés se battre pour la France et des Canadiens pour l'Angleterre.

MARGUERITE : C'est ben épais !

PÈRE : Oui. Ben, on n'en est pas à une stupidité près quand on regarde l'histoire de l'humanité.

Ils évitèrent les embûches et débouchèrent en mer Méditerranée en contournant des zones de combats dans les colonies nord-africaines sous contrôle européen.

MARGUERITE : Attends ! C'était la guerre en Europe. Mais pourquoi ils se battaient aussi en Afrique ?

JOSIANE : C'est pour ça qu'on a appelé ça la guerre mondiale. Beaucoup de pays d'Europe avaient des colonies sous leur tutelle. Par extension, quand l'Angleterre a déclaré la guerre à l'Allemagne, ça voulait dire que toutes ses colonies aussi entraient en guerre. Donc le Canada, l'Inde, l'Australie... Et beaucoup de colonies se trouvaient en Afrique.

NOAH : Wow ! Mais ils voulaient genre dominer le monde ? Comme dans un film avec des super méchants ?

PÈRE : Un peu comme ça.

Dans l'Atlantique, ils durent prendre davantage de précautions, histoire de déjouer les sous-marins allemands, les nouveaux et terrifiants U-Boot qui torpillaient sans avertissement les navires en eaux britanniques, sans distinction d'embarcations marchandes ou militaires.

Et c'est là que l'inattendu se produisit. Alors qu'ils approchaient des côtes anglaises, leur navire fut secoué par un choc retentissant qui les laissa croire qu'il venait d'être la cible d'une torpille. Mais il n'y eut pas de détonation. Et puis un second coup. Puissant. Retentissant. Les matelots se ruaient sur le pont, incapables de trouver l'origine de l'attaque. Des cris s'élevèrent à la proue du navire, à tribord. Des cris de peur, des appels à l'aide. Le reste de l'équipage se rua dans cette direction pour y découvrir avec horreur un immense monstre marin en train de grimper

sur la balustrade du navire. Un énorme calmar émergeait de l'eau. On pouvait voir son énorme tête avec ses deux globes oculaires qui jetaient autour de lui un regard fou. Ses longs appendices puissants et souples s'en prenaient au malheureux équipage.

NOAH : C'est lui ! C'est encore lui ! J'arrive pas à le croire ! Il est là !

MARGUERITE : Le kraken les a suivis jusqu'à cet endroit ? Mais ça se peut pas !

Hao et Monsieur Georges n'en croyaient pas leurs yeux. Était-ce possible ? Se pouvait-il que ce soit la même créature ? Celle engendrée par le rituel échoué ? Si loin du golfe du Tonkin ! Les avait-elle suivis tout ce temps ? Un simple hasard était inconcevable ! Impossible ! Sa taille, sa couleur, ce regard colérique, ce corps scarifié. C'était le même animal.

— *C'est bien lui, n'est-ce pas ? s'enquit Monsieur Georges, toujours incrédule devant l'ignoble vision contemplée.*

— *Sans le moindre doute. Je reconnais le tentacule auquel j'avais sectionné l'extrémité. Il faut le calmer, affirma Hao qui gardait tout son aplomb.*

— *Je suis bien d'accord, mais comment ? Et d'abord, pourquoi s'en prend-il au navire ? C'est nous qu'il cherche, tu crois ?*

— *Qui d'autre ? Nous devons trouver une solution le plus vite possible.*

Les marins essayaient de se défendre du mieux qu'ils pouvaient, improvisant une contre-attaque avec les moyens du bord.

— *Une âme, il cherche une âme, suggéra Monsieur Georges. Il ne sera pas calmé avant de repartir avec une âme pour lui tenir compagnie. Comme la dernière fois quand il est reparti avec l'âme que nous tentions de repêcher.*

— *Ma foi ! Ça tombe sous le sens...*

PÈRE : Ah ! Tu peux tomber sous le sens, mais tu peux pas en faire !

MARGUERITE : Hein ?

PÈRE : C'est la suite d'une discussion que j'ai eue avec ta mère l'autre jour.

— *Ma foi ! Ça tombe sous le sens, approuva Hao.*

— *J'en suis convaincu. Il nous aura suivis jusqu'ici.*

— *Nous ne pouvons quand même pas le laisser tuer un membre de l'équipage pour le satisfaire ! protesta Hao.*

— *Certainement pas !*

Monsieur Georges s'élança pour aller prêter main-forte aux matelots. Tout le navire basculait sous le poids de l'animal marin. Son bec de perroquet qu'il laissait apparaître entre ses appendices claquait dans l'air et glaçait le sang des plus courageux. Le capitaine hurlait des ordres ignorés par l'équipage paniqué.

— *Cauchemar ! Il faudrait le ligoter, suggéra Hao.*

— *L'ancre ! Attachons-le à l'ancre du navire et envoyons-le par le fond ! s'écria le capitaine.*

Un de ses hommes acquiesça et se dirigea vers le treuil de l'ancre, mais fut arrêté à mi-chemin par un tentacule qui lui agrippa la jambe. Le pauvre homme s'accrocha du mieux qu'il put à une rambarde pour ne pas être ramené jusqu'à l'horrible bec meurtrier. Un collègue vint à son secours, brandit une machette et essaya de sectionner l'appendice. Il dut s'y reprendre plusieurs fois pour en venir à bout et libérer son ami. Mais cela aggrava la colère du kraken qui souleva toute sa masse sur le pont, faisant tanguer davantage le petit chalutier. Un cri à glacer le sang s'échappait de sa gueule et déchirait les tympans.

Georges, ivre de colère à la vue des innocentes victimes, s'emporta et se mit à hurler, s'adressant autant à la bête qu'à l'univers tout entier.

« Écoutez ma prière ! J'invoque l'aide des éléments créateurs du cosmos ! Je conjure le destin ! Je demande grâce

au divin labyrinthe des effets et des causes. Pour la raison, pour l'éclat du feu, pour la mer, pour le prisme de cristal et le poids du cuivre, pour le matin, pour la nuit et son astronomie¹, pour tous les visages cachés sous le masque, pour tous les masques qui sont nos vrais visages, pour l'inhumain et le mortel, pour les mille désignations divines jamais énoncées, pour les créatures de l'ombre et de la lumière, pour les illuminés et les vagabonds, pour tous les chemins creusés par les pèlerins, pour les religions oubliées et leurs dieux assoupis, pour les croyants qui, réunis, ont plus de force que leur dieu, pour leur foi qui déplace des montagnes, pour l'esprit humain, pour l'amour de son prochain et la haine aussi, pour la matière et l'éther, pour tout ce que j'ignore mais qui dort en moi ; sauvez-nous de ce malheur et brisez la malédiction. »

Et comme l'équipage se préparait à essayer une nouvelle attaque, le monstre se figea dans son élan. Miracle ! Avait-il entendu la prière de Monsieur Georges ? Il recula, laissant une partie de sa masse redescendre dans l'eau. Il s'immobilisa de nouveau. L'équipage, tendu comme la corde d'un arc, se tenait prêt à bondir. On aurait dit que quelque chose attirait l'attention de l'animal. Puis, un homme perché près du poste de pilotage s'écria :

— Sous-marin ! Un sous-marin à bâbord !

L'équipage suivit du regard sa main tendue et aperçut une longue masse noire émergeant des flots, périscope sorti, prête à faire feu dans leur direction. Le kraken perdit tout intérêt pour le navire et plongea dans les flots. Abominable projectile vivant, il fila à toute allure vers le submersible. Le navire, libéré du poids que lui imposait la bête, tangua violemment. L'équipage suivait du regard la progression du Léviathan, subjugué par l'incroyable spectacle.

1. Passage librement emprunté et inspiré d'« Autre poème des dons » de Jorge Luis Borges, *Œuvre poétique*, 1925-1965, Paris, Éditions Galimard, 1970.

Leur soulagement fut de courte durée, car une torpille explosive lancée du sous-marin fonçait droit sur eux. Les deux missiles se croisèrent dans leur course. L'un, fruit de l'esprit meurtrier de l'homme, et l'autre, incarnation de la colère du monde des esprits. Le kraken atteignit le sous-marin en premier, s'enroulant autour de lui comme il l'aurait fait pour se défendre d'un cachalot, et il attaqua la coque avec son bec repoussant.

La torpille frappa un baril tombé du navire. Elle explosa à quelques mètres du chalutier. La déflagration envoya des débris dans toutes les directions et produisit une vague qui ballotta le navire. Ils avaient évité le pire, mais n'étaient pas sortis du pétrin pour autant, car la coque prenait l'eau, endommagée par des éclats de l'explosion.

— Timonier, hurla le capitaine, mettez plein cap sur la côte ! À toute vapeur ! Activez-moi ces pompes ! On ne coulera pas ici, je vous en donne ma parole. Magnez-vous ! Allez ! Du nerf ! On va y arriver. Au travail, les gars !

À demi submergé, le chalutier s'échoua sur la grève. Quelques voyages à bord des deux barques de sauvetage suffirent à ramener tout le monde sur la terre ferme et à sauver l'essentiel des bagages. Monsieur Georges et Hao virent disparaître le sous-marin, entraîné sous la surface par le monstre. Il y eut quelques bouillons, puis plus rien. S'il était à la recherche d'une âme, le céphalopode venait d'en réclamer tout un lot d'un seul coup. Les pauvres diables. On ne pouvait qu'avoir de la pitié pour ces gens.

— Pourquoi avoir attaqué le sous-marin ? demanda Hao à Monsieur Georges.

— Je me pose la même question. Probablement que le sonar a capté son attention.

Leur conversation fut interrompue par une énorme déflagration sous-marine qui souleva l'océan.

— *Le submersible !*

— *Ses torpilles doivent avoir explosé sous l'eau ! C'en est définitivement fini de l'équipage et du sous-marin, répondit Hao.*

— *Du monstre également.*

— *Certes, mais quelle fin affreuse !*

NOAH : *Mais non ! Il est pas mort ! Il va revenir ! Vous vous en êtes pas débarrassés pour vrai ! Oh my GOD !*

SEMAINE 5

BRISER LE MOULE

Lundi soir. Chambre. Le père et Josiane.

— Josiane, j'ai eu une idée. J'ai envie d'organiser un voyage de groupe initiatique père-fils.

— Initiatique ?

— Oui. Aller en expédition dans le bois, en camping sauvage. Juste des hommes et des garçons. Père-fils, mais ça pourrait être des oncles et des neveux, ou même des grands-pères et des petits-fils.

— Rétablir le lien entre les générations, c'est un bon départ. Mais aller en forêt, c'est censé accomplir quoi au juste ?

— Sortir de la ville offre un contexte un peu plus propice aux échanges. Toutes ces histoires de rituel ont réveillé quelque chose, un besoin. En plus d'une discussion que j'ai eue avec mon père. Je trouve qu'on manque de mentorat entre hommes. On critique beaucoup les hommes en général. Trop violents, trop dominants, pas assez à l'écoute de leurs émotions... Mais on suggère peu de solutions, de moyens d'aider les jeunes hommes à devenir des hommes matures, à casser le moule. Alors j'ai envie d'essayer quelque chose.

— Tu t'attaques à un gros problème. T'es certain de ce que tu fais ? Me semble que ça te prendrait au moins un partenaire qui a déjà participé à un truc semblable.

Tu en connais un ou tu vas juste y aller comme un gars, à l'instinct ?

— Non, je connais personne, mais je lis sur le sujet. Et Benoît pourrait me donner un coup de main. Le message à passer est important, mais offrir son support aux autres et échanger, c'est le principal but visé. Je lisais un article à propos d'un groupe qui organise des rencontres de ce genre. Ils vont camper dans la nature et le soir autour d'un feu, chacun son tour, un des pères s'adresse aux autres. D'abord, il parle un peu de lui, puis de son fils ou du jeune qu'il accompagne. Il lui dit ce qu'il apprécie de lui, comment il estime qu'il est unique. Après les pères, c'est au tour des jeunes de parler d'eux-mêmes et de l'avenir qu'ils envisagent. Ils peuvent aborder leurs soucis, leurs regrets, les défis qui les préoccupent. Le groupe peut alors conseiller l'enfant, y aller de suggestions ou proposer de l'aide. Et il s'engage à faire un suivi et à revenir l'année suivante. C'est un groupe d'entraide, si tu veux.

— C'est beau comme idée. T'inviterais ton père ?

— Oui. Ça me semble important d'avoir des hommes de plusieurs générations. C'est principalement pour nos enfants, mais ça n'empêche pas que nous aussi, comme adultes, on ait des choses à se dire et à régler. Tout le monde en bénéficierait.

— C'est un bon début, y'a pas de doute. Mais en y allant comme ça juste entre hommes, y'a pas le danger justement de répéter les mêmes erreurs, et je sais pas, moi, qu'un leader négatif s'empare de l'affaire et fasse tout rater, crée des problèmes plutôt que d'en régler ?

— Possible. Faudrait que le projet soit bien clair sur ses intentions et ses valeurs de base. Ta suggestion l'autre jour de parler à Noah de la manière d'agir envers les filles m'a fait réfléchir. On entend souvent dire que les hommes expriment pas leurs émotions, mais c'est pas exactement ça. Quand on ouvre le journal ou regarde

les nouvelles, on voit juste ça : du masculin mur à mur. Des émotions trop grosses, mal gérées ou défigurées. Celles des politiciens, des hommes d'affaires ou des gars ordinaires. Des crimes, des meurtres, de la jalousie, de la rage, de la cupidité, des envies et du désir. Les émotions masculines sont partout. Surtout le désir ! Le désir de contrôler, d'avoir du pouvoir, d'épater, de plaire, de diriger et principalement d'être le vainqueur. Je veux montrer à mon fils qu'il y a autre chose dans la vie. Que créer des victimes autour de toi, ce n'est pas une manière d'éviter d'en devenir une. C'est même le contraire. Respecter les femmes, oui. Et respecter tout le monde et soi-même à la base. Si les hommes font beaucoup de victimes, ils ne se limitent pas aux femmes. Les hommes s'attaquent aux hommes et c'est peut-être la cause de tout le reste : la façon dont on se traite les uns les autres.

— T'as des larmes aux yeux. Ça va ?

— Hum. Ça va... En lisant sur le sujet les témoignages des participants, j'avais les yeux pleins d'eau. C'est hyper touchant de voir du monde à qui on a interdit de s'écouter toute leur vie se donner le droit d'être sensible et de partager ses sentiments. C'est comme découvrir une blessure après des années à avoir mal sans en avoir conscience. On est tous pris seuls avec ça. Alors que c'est en groupe qu'on peut vraiment changer de quoi. Y'a du chemin à franchir. Y'a pas de temps à perdre.

UN GIN ?

Mardi. Salon. Marguerite et son père.

— C'est pas un esprit perdu, papa, c'est un djinn.

— Pardon Marguerite ?

— C'est un djinn qui nous rend somnambules.

— Un gin ? Vous buvez du gin en cachette ?

— Hein ? Quoi ? Non ! Pas *du* gin ! *Un* djinn. Tu connais pas ça ?

— Heu... ben non.

— Un djinn, un génie. Dans la tradition arabe, les humains et les djinns ont été créés en même temps. Les humains à partir de la terre et les djinns à partir du feu. C'est pour ça qu'on vit pas dans le même monde. Nous on vit dans le monde matériel et eux dans le monde des esprits. Mais des fois les djinns entrent dans le corps d'un humain et c'est ça qui nous arrive.

— Wow ! Okay. Pis t'as appris ça comment ?

— Un ami m'a expliqué...

— Un ami que je connais ? De culture arabe ? Il serait pas syrien, ton ami ?

— Euh... oui. Il me dit que ça arrive, ce genre de truc. C'est pas grave et c'est facile à régler.

— Il s'agit bien de Midhat ? Vous vous parlez, vous deux ? Aux dernières nouvelles...

— Ben oui, là ! On se parle des fois. Y'a rien là !

— Tu rougis.

— Arrête !

— J'arrête. Donc, tu disais que c'est du gin qui te rend somnambule.

— Ha ! Tu m'énerves ! Tu fais exprès en plus.

— Non, non, pas du tout.

— Je suis sérieuse. Je veux rien savoir de ton rituel bizarre à la Monsieur Georges. C'est n'importe quoi ! Pis ça peut pas fonctionner. Une cérémonie de sorcellerie asiatique faite par des Blancs de descendance européenne dans une forêt québécoise sur un territoire pris de force aux Premières Nations. C'est pas sérieux.

— Mais il faut bien tenter quelque chose ! Et puis, il ne doit pas y avoir une si grande différence entre un démon vietnamien et un démon américain !

— Tu dis ça parce que tu y connais rien.

— C'est pas faux... Je te l'accorde. Je demanderais bien à un autochtone, mais j'en connais pas. Et même si je trouvais quelqu'un, j'aurais peur de l'offusquer avec mes questions bizarres.

— Je te le fais pas dire ! Des fois je te trouve tellement cliché. T'es super offensant avec tes projets de clown ! Les aventures de Monsieur Georges sont peut-être ben drôles, mais elles datent du siècle dernier. Le respect des valeurs culturelles était pas très à la mode. C'était une vision du monde super colonialiste. Tu peux pas t'improviser sorcier ou guérisseur du jour au lendemain. Tu comprends pas, *dad*. Tu magasines les croyances comme si c'était un buffet. Tu y crois à moitié, pis t'espères que ça va fonctionner ! Il faut pas que tu trouves la bonne croyance religieuse. Faut que tu trouves la foi !

— Eh *boy* ! Tu permets que je me fasse un petit gin tonique pour digérer ça ?

— Y'en a qui l'ont, la foi. C'est à eux que tu dois demander de l'aide.

— Midhat veut t'aider, lui ?

— Oui.

— Comment ?

— Il m'a dit que sa grand-mère a déjà pratiqué ce genre de rituel et que c'est assez simple.

— Sa grand-mère ?

— Oui. On peut aller chez eux en fin de semaine.

— Si tu veux... Ça coûte rien d'essayer, j'imagine. Hein ? À moins qu'elle veuille qu'on la paie ?

— Non ! Arrête ! T'es ben insultant ! Tu me décourages !

TERREURS DIURNES

Mercredi matin. Chambre de Noah. Josiane et Noah.

— Tu veux en parler ?

— ...

— Noah. Tu veux en parler ?

— Non.

— Tu sais que je serai pas fâchée. Tu peux me le dire, ce que tu penses.

— ...

— Bon. Tant pis.

— C'est juste que vous m'écoutez pas, toi et papa !

— Ah ! T'as changé d'idée ? Tu me parles finalement ?

— Non. J'en parle, mais j'en parle pas à toi. Je m'exprime, c'est tout.

— D'accord. Fais comme si j'étais pas là.

— Je déteste aller voir la médecin. C'est pas le *fun*. La dernière fois, elle me pesait super fort dans le cou pour rien...

— Pour vérifier si tes amygdales étaient enflées : tu te plaignais d'un mal de gorge depuis plus d'une semaine.

— Non ! Là, c'est moi qui parle ! Elle a les mains froides et elle sent pas bon. Je veux pas y aller. Je suis pas malade. J'ai pas mal à la gorge ou de la fièvre, j'ai rien ! On n'a pas besoin d'elle.

— Tu veux quoi alors ?

— Rien !

— Mais je suis inquiète, moi. Elle sait peut-être pourquoi vous êtes somnambules comme ça. Elle peut nous aider.

— Y'a pas de problème.

— Quand vous sortez de la maison en pleine nuit pour aller au lac, oui, il y en a un.

— C'est arrivé une fois ! Rien qu'une fois ! C'est pas tout le temps de même. C'est correct. Vous paniquez pour rien.

— Écoute, je veux bien t'aider à t'endormir le soir, mais quand même pas toute ma vie. Tu veux dormir avec la porte barrée pour t'empêcher de sortir pour toujours ? Perso, j'ai un lit dans ma chambre et j'aimerais bien y retourner un jour.

— Ben, vous pouvez alterner. Une nuit c'est toi, l'autre nuit papa.

— Et ta sœur ? Elle aussi, faut la surveiller. Ton père dort dans sa chambre de la même manière que je dors dans la tienne. On aimerait ça dormir dans le même lit une fois de temps en temps. C'est pas une solution à long terme, mon coco. C'est temporaire. On peut pas vivre comme ça.

— Pourquoi pas ? Ça serait pas si pire que ça.

— Écoute. Peut-être que pour toi c'est pas trop dérangeant. Tant mieux. Je suis contente que tu dormes bien et que tu t'en rendes pas compte. Mais nous, c'est à toutes les nuits qu'on se réveille et qu'on dort mal.

— Ben, peut-être que tu pourrais rester avec moi jusqu'à ce que je m'endorme et après tu peux aller dans ton lit.

— Non. Pas avec tous les trucs que vous avez faits dernièrement quand vous étiez somnambules. Ça devient dangereux, mon grand. C'est pour ça que je m'inquiète et que je veux qu'on aille voir la docteure. Ça te fait de la peine ce que je dis ?

Noah se met à pleurer.

— Ça me fait peu-eu-eur ! (*Sanglot*) Tout-tout-tout d'un coup que... que... qu'elle trouve quelque chose de... de grave et que ça veut dire qu'on... qu'on... qu'on est... est super malades ? Ils vont nous garder à l'hôpital ! (*Sanglot*) On a peut-être un cancer ou... ou... ou une maladie rare et (*sanglot*) on va mourir bientôt. Je veu-eu-eux pas. Je veu-eu-eux pas y aller !

Pleurs.

— Oh, mon petit. Mais non, Nougat. Ça va aller. Viens dans mes bras. Je te promets que ça va bien se passer.

— Mais tu le sais pas ! T'es pas docteur !

Plus de larmes.

— Non. T'as raison. Mais c'est pour ça qu'on y va. Franchement, je crois pas que ce soit rien de grave. Tu n'es pas malade, mais ça veut pas dire que la docteur ne peut pas t'aider. Elle sait des choses qu'on ignore. Elle a peut-être une solution toute simple pour nous. D'accord ?

— Bof.

Encore plus de larmes.

— On va être ensemble tout le temps. C'est promis.

Toujours plus de larmes.

POST-DOC

Mercredi avant le repas. Cuisine. Le père et Josiane.

— Et alors ? Qu'est-ce qu'elle a dit, la doc ?

— Rien.

— Rien ?

— Rien d'original en tout cas : « rentrez chez vous et reposez-vous ».

— Mais Josiane, c'est pas un rhume qu'ils ont attrapé. Super ! On va pas aller bien loin avec ça. Elle avait rien d'autre à dire ? Sérieusement !

— Rien d'utile en tout cas. Juste que c'est probablement passer... ou pas. Qu'il y a des gens somnambules toute leur vie qui vivent bien avec ça. Elle recommande de prendre des précautions pour garder les enfants en sécurité, comme on fait déjà. De barrer la porte de leurs chambres. De s'assurer qu'il n'y a rien dans leur chambre avec quoi ils pourraient se blesser. C'est pas mal tout. Elle m'a parlé de la clinique du sommeil à l'hôpital, où on pourrait éventuellement aller, mais ils ont une longue liste d'attente. Je croyais que c'était seulement pour les gens qui souffrent d'insomnie.

— Je sais pas. Et c'est pas très utile, en effet.

— N'empêche, ça me rassure un peu. Je veux dire, ils n'ont rien de grave d'un point de vue physiologique. Pas de maladie ou de dérèglement du système nerveux.

Noah s'est calmé. Il était tellement paniqué. Peut-être qu'il faut juste qu'on l'accepte et qu'on apprenne à vivre avec.

— Josiane, on ne parle pas seulement d'une petite passe drôle où les enfants vont se faire des *toasts* à la mayonnaise en pleine nuit. C'est sérieux. Leurs paroles, leur attitude, leurs actions synchronisées : c'est pas rien que le hasard.

— Et pourquoi pas ? C'est peut-être nous qui dramatisons.

— Non. Je sais que j'ai un peu déliré avec mes histoires. Je suis probablement allé trop loin en voulant tenir une cérémonie pour récupérer des âmes égarées en me fiant aux aventures d'un héros de roman des années 1900. Reste qu'y'a un truc qui cloche.

— Ouais... mais je sais plus quoi penser.

— Marguerite veut aller voir la mère de Midhat en fin de semaine. Une histoire de djinn...

— Pas sa mère. Sa grand-mère. Elle m'en a parlé dans l'auto en allant chez la médecin. On va essayer. On n'a pas grand-chose à perdre.

— Si ça se trouve, ça va faire la *job*.

— *Inch Allah*.

— *Amen to that !* Elle est où, Marguerite ?

— Au resto avec ma sœur.

SEPTIÈME CIEL

Au même moment. Restaurant. Tania et Marguerite.

— On dirait que tu vas mieux, Marguerite. Je me trompe ?

— T'as raison. Ça va.

— On n'aura pas besoin de cuire des petits gâteaux comme munitions pour envoyer sur la tronche du petit baveux de l'autre jour ?

— Non, ma tante.

— Dommage.

— Désolée.

— Pas grave. Mais on peut toujours fabriquer une poupée vaudou à son effigie. Juste pour le *fun*. On l'aura au cas où il te ferait encore du trouble.

— Arrête. Il en vaut pas la peine. Il cherche juste de l'attention. J'ai décidé de plus y en donner.

— Ouch ! Ça c'est cruel ! C'est pire que ma poupée vaudou.

— Je pense pas que ce soit si cruel que ça. C'est plus facile en tout cas. C'est comme ignorer une chanson qu'on n'aime pas qui joue dans un magasin, faut arrêter de lui porter attention et après un certain temps tu l'entends même plus. Pis il se tient moins avec nous depuis une semaine.

— Tant mieux.

— Je pense qu'on lui a dit.

— Quoi ?

— Qu'il a été con. Y'a l'air bête pis frustré. En tout cas, il nous évite.

— Il a perdu son public. Ça doit le rendre marabout. Pis Midhat ?

— Midhat... Quoi, Midhat ?

— Ben ! Tu l'as revu depuis l'autre fois ?

— Oui...

— Bon ! Et quoi ? Il te parle ou il est fâché, lui aussi ?

— Y'est pas fâché. Ben, pas après moi. Juste contre Mathias. Je crois que Midhat a dit à Mathias qu'il avait pas été correct.

— C'est très chevaleresque de sa part.

— J'ai pas besoin de prince charmant, moi !

— Non. Mais c'est quand même bien qu'un garçon dise à un autre qu'il a dépassé les limites. Des fois dans une *gang* on n'ose pas toujours dire à voix haute ce qu'on pense. C'est pas facile. On s'imagine qu'on va perdre des amis. Être moins populaire. Devenir la cible d'attaques. Ça prend du cran. Du courage.

— Oui.

— Ça doit pas être facile pour toi.

— Pour moi ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Dans le sens que tu veux peut-être pas trop avoir à penser à Midhat vu que t'avais des sentiments pour lui.

— Ah ! Ça... Non, c'est correct finalement. Je veux dire, on s'est parlé aussi. Il s'est excusé d'être parti l'autre soir. Il s'attendait pas à ce que je lui offre de quoi. En réalité il m'a dit que... ben... que lui aussi me trouvait de son goût. Mais qu'il pouvait pas croire que je m'intéresse à lui.

— NON ! Je le savais que c'était impossible qu'un gars trouve pas ma nièce de son goût !

— Arrête.

— Quoi ? Mais là, c'est ton *chum* ?

— Heu... ben pas officiellement, mais peut-être que oui. On s'est pas posé la question, en fait.

— Mais c'est super ! T'attendais quoi ? C'est la première chose que t'aurais dû me dire. Moi je suis là, à croire que t'es encore en peine d'amour, mais pas du tout ! Elle est sur un nuage. Elle flotte, la petite ! Regardez-la ! Elle a un copain. Je veux tout savoir ! Il embrasse bien ?

— Ma tante ! *Come on*, je vais pas répondre à ça.

— Quoi, je veux savoir ! C'est super important... pour moi. S'te plaît. Je le dirai pas à ta mère. C'est juste entre filles.

— Ben on s'est juste donné un petit bisou, pis il m'a serrée dans ses bras. Mais c'était trop fou. Je pensais que j'allais m'envoler.

— Awww... J'aimerais ça avoir ton âge. C'est trop *cute*.

— T'as pas d'amoureux, toi ?

— J'aimerais ça, mais c'est un peu compliqué en ce moment.

— Ah ! Je pensais que t'avais un *chum*. J'ai entendu mes parents jaser l'autre jour dans la cuisine. Ils parlaient de Benoît et toi...

— Benoît ?

— Oui. Ça serait pas l'ami de papa ? Tu le connais ?

— Euh... Oui, je le connais. Mais on s'est pas vus depuis longtemps. Et ils disaient quoi, tes parents ?

— Ils parlaient d'un plan B. Que ça n'avait pas de bon sens et qu'il valait mieux ne pas s'en mêler.

— Vraiment ? Hum... Tu pourrais me rendre un service, Marguerite ?

TEL PÈRE, TEL FILS

Samedi midi. Salon. Josiane et le père.

— Ton père est passé ce matin pendant que t'étais au hockey avec Noah.

— Il voulait quoi ?

— Il parlait de notre routeur sans fil qu'on devait changer. J'ai pas trop compris. On vient pas d'en installer un nouveau ?

— Oui. Y'a quelques semaines. Je l'avais acheté avec lui au Costgros. Y'avait un bon *deal* ; on en a acheté deux, un pour lui et un pour nous.

— Il disait qu'il en avait des nouveaux. En tout cas. Il est parti avec, alors on n'a pas d'Internet.

— Ben voyons ! Il va revenir plus tard ?

— Oui, cet après-midi. Il a la clé, je l'ai averti qu'on serait pas là.

— On va où ?

— On va chez Midhat voir sa grand-mère. T'as oublié ?

— Euh... momentanément...

— En tout cas, il a dit que ce serait le jour et la nuit. Que le nouveau wifi allait changer nos vies.

— Ouin ben, c'est mon père : lui et la technologie, des fois... Je trouve ça bizarre qu'il soit venu sans m'avertir.

— Il te l'avait pas dit ?

— Non, mais il est lunatique des fois.

— Tel père, tel fils.

— Alors on n'a pas d'Internet ! Marguerite est toujours en vie ?

— Pour l'instant. Mais elle montre des signes de détresse psychologique. Tantôt elle s'est mise à regarder nos albums de famille et ensuite elle a rangé sa chambre. Je m'inquiète.

— Tant qu'elle ne va pas dehors ou faire du sport sans qu'on lui suggère, je ne suis pas trop stressé.

— Bon, je prends une bouchée et on part toute la *gang* pour la piscine. Après on va direct chez Midhat.

— Ça me va. J'ai bien hâte de le voir, ce mystérieux Midhat.

AUTRE RÊVE DE MARGUERITE

Je suis moi. Je suis vraiment moi. Je veux dire... C'est bizarre à expliquer ; je ne me suis jamais sentie autant moi. J'ai une conscience super précise de ma personnalité, de mes souvenirs, de mes préférences, de ce que j'aime et de ce que je n'aime pas. De la taille de mon esprit aussi. De l'espace qu'il occupe dans ma tête, mais aussi en dehors. Des connexions avec les autres, avec les choses. Comme un bouddha qui a atteint l'illumination, peut-être. Ou comme un ange, tu vois ? Aucun conflit intérieur, ou en tout cas j'ai fait la paix avec. Comme pure. Mais pure avec mes défauts, parce que je les ai aussi encore. Je suis vraiment toute moi.

Je suis assise sur mon lit, en pyjama, dans le noir, toutes les lumières éteintes. Mon père dort sur le matelas de sol à terre. La porte est fermée.

Je dors et je suis éveillée au même moment.

Il y a quelqu'un d'autre. Je peux le sentir près de moi, dans l'air, de la même manière qu'on est certain d'une chose quand on rêve.

Je n'ai pas peur, je reconnais cette présence. C'est celle qui m'a rendu visite tellement de fois durant les dernières semaines, mais que je n'arrive jamais à me rappeler une fois réveillée. Comme si ma mémoire vivait d'un seul côté du monde des songes. Et du côté

où je me trouve en ce moment, tout est clair et limpide. Il n'y a pas le moindre doute.

Nous nous saluons, elle et moi. Je dis « elle » pour la présence, mais je ne sais pas si c'est un « il » ou une « elle ». Je ne sais même pas si ça peut avoir un genre. Mais je suis certaine qu'elle a une essence. Comment expliquer ça ? Elle est faite d'une seule chose. Un peu comme moi qui me sens pure, elle est pure à sa manière, faite d'une seule source – d'un seul élément, si vous préférez.

Elle est invisible. Elle est fluide. Souple, douce, fragile, mais forte. Je la sens indestructible. Elle bouge, flotte et s'amuse à onduler autour dans la pièce. Puis, elle se concentre en face de moi. Et je vois une forme apparaître. Une sphère, mais pas aussi parfaite qu'un ballon. Ça bouge, ça fluctue, ça ondule. Je peux voir un peu au travers. Et elle produit une douce lumière bleutée.

Je plonge ma main dedans, doucement, sans la brusquer. Je ne sens rien. En tout cas rien sur ma main. C'est comme toucher du vide. Y'a que de l'air. Mais mon cœur, lui, se remplit à ras bord. Plein d'émotions de toutes les couleurs. Je me mets à trembler parce que j'en ai beaucoup trop d'un seul coup. Mon souffle coupé revient péniblement. Je laisse ma main tendue, sans essayer de la retirer. C'est un peu douloureux, mais également plaisant. Comme avoir de la peine, mais dans les bras de quelqu'un qui parvient à vous consoler et vous faire sentir mieux. Et doucement je ne ressens plus aucun malaise. Il ne me reste que de la chaleur et du réconfort. Que je reçois et que je répands à mon tour.

La lumière devient de plus en plus douce, et disparaît. La forme se dissout dans l'air.

Je lui dis au revoir silencieusement. Un message invisible, de mon cœur à un autre. Je me couche et

me rendors. Le lendemain matin, pour une fois, je me souviens encore de ce qui s'est passé durant la nuit. Mais je le garde pour moi. Ce que j'ai vécu est trop intime et je ne veux pas trahir le secret qui m'unit à la présence. C'est mon secret.

EMBÊTANT

Dimanche après-midi. Salon. Le grand-père et le père.

— Et alors ?

— Et alors quoi, papa ?

— Tu as vu une différence avec le nouveau « ouifi » que je vous ai apporté hier ?

— Le wifi ! On prononce [wajfaj], comme en anglais ! C'est un acronyme anglais, ça sert à rien de le prononcer à la française, papa. Et non, j'ai pas remarqué la moindre différence. Je savais même pas qu'il y avait un problème avec. Pourquoi tu l'as changé ?

— Ça m'étonne que tu n'aies rien remarqué. Même pas durant la nuit ?

— La nuit ? Pourquoi j'aurais remarqué quelque chose la nuit ? On l'utilise pas la nuit. La nuit on dort.

— Donc vous avez bien dormi la nuit dernière ?

— Oui, assez bien pour une fois. Personne ne s'est réveillé en parlant de langue extraterrestre. Marguerite n'est pas montée sur le toit pour hurler à la lune et Noah n'est pas parti en excursion avec la voiture.

— Content de te l'entendre dire.

— Qui sait, peut-être que la petite séance d'hier avec la grand-mère de Midhat a fonctionné.

— Ah... La séance ?

— Je te l'avais pas dit ?

— Josiane a mentionné un truc hier, que vous alliez rencontrer sa famille.

— Oui. C'était un peu plus que ça. Une idée de Marguerite. Elle a raconté son histoire à son ami – son petit ami, dois-je préciser – et il lui a proposé l'aide de sa grand-mère. Marguerite voulait absolument rien savoir de mon rituel de repêchage d'âme.

— Tu ne peux pas lui en vouloir.

— En tout cas, elle voulait essayer autre chose de moins... obscur (?), de plus... professionnel (?). Semblerait que la grand-mère avait déjà pratiqué ça. Elle a gentiment demandé au djinn – parce que c'est un djinn, pas un esprit, ni une âme égarée, ni un démon – de s'en aller. Mais *vraiment* gentiment. Elle connaît des formules de politesse inconnues du reste des mortels.

— Ça doit être utile. Alors fallait juste demander ?

— Qui sait ? On n'avait pas essayé ça avant, en tout cas.

— Tu crois que ç'a fonctionné alors ?

— J'en sais rien. Ils n'ont pas été somnambules cette nuit. C'était peut-être un coup de chance.

— Peut-être...

— T'es bizarre, papa. Y'a un truc qui te dérange ?

— Non, non...

— Si tu poses la question à Marguerite, elle va te dire que c'est terminé pour de bon. Sans le moindre doute. Elle veut pas dire comment elle le sait, mais elle en est convaincue. Moi, j'aimerais bien y croire. On va voir une nuit à la fois.

— Par curiosité, cette séance ressemblait à quoi ?

— Eh bien, beaucoup plus banale que je l'imaginai. Les enfants, chacun leur tour, debout au centre de la pièce avec la grand-mère qui marche lentement autour en lisant un passage du Coran puis un deuxième. On devait répéter certaines paroles après elle. Pas de sparages, pas de sacrifice, pas d'offrande non plus. Juste une très longue formule de politesse pour demander au

djinn de laisser tranquilles ces humains et d'aller voir ailleurs, qu'il n'était plus le bienvenu. C'est le résumé que Midhat m'a donné.

— Eh bien... quelle histoire quand même !

— Ouaip...

— Ça m'embête un peu.

— ...

— ...

— Qu'est-ce qui t'embête ?

— Ben, que tout ça soit arrivé hier justement. Le *timing* est pas terrible.

— Ça change quoi ?

— Ben si j'avais su...

— Quoi ? T'aurais voulu être là ?

— Non, c'est pas ça. Tiens. Regarde ça. C'est un article que j'ai trouvé l'autre jour.

— C'est un rappel pour le routeur sans fil. C'est pour ça que tu l'as changé, il était défectueux ?

— Lis-le.

« Modèle machin-machin... fait l'objet d'un rappel... blablabla... défectueux... ondes... fréquences de transmission ne respectent pas les normes canadiennes... plaintes... aurait causé des troubles du sommeil... cauchemars... somnambulisme... plus particulièrement chez les enfants. »

— Non ! C'est pas vrai !

— Quand je l'ai vu, je n'y croyais pas moi non plus. Mais ça coïncide. Semblerait qu'un mauvais calibrage des ondes pouvait affecter les phases du sommeil et déclencher des épisodes de somnambulisme chez certains enfants prédisposés ou plus sensibles à ça.

— Non... C'est pas vrai...

— Il y a eu des plaintes, semblerait. Je voulais pas vous le dire, j'ai pensé que ça serait plus drôle si je parlais avec le modem et que vous vous en rendiez compte par vous-mêmes.

— Drôle ? Drôle ! T'es ben tordu ! Es-tu fou ?

— Y'avait pas le feu, non ?

— On s'arrache les cheveux depuis des mois. On dort mal. Josiane pis moi, on fait chambre à part. On est stressés pis à bout. Me semble que c'est évident ! T'aurais dû nous le dire !

— Ne t'affole pas.

— C'est la santé de mes enfants. Comment tu penses que je me sens ? Je prends ça au sérieux !

— Moi aussi, tu sauras. Je les aime comme s'ils étaient les miens.

— Mais c'est pas à toi de prendre ce genre de décision. T'aurais dû nous aviser tout de suite. On aurait au moins pu débrancher le routeur la nuit. Quand as-tu trouvé l'article de journal, au juste ?

— Il y a trois jours à peine.

— Trois jours !

— Ce qui m'embête, c'est qu'on pourra pas savoir avec certitude c'est quoi au fond qui a fonctionné. La visite chez la grand-mère en même temps que je changeais le « ouifi » ici, ça tombe mal.

— Ça tombe mal ? Mais on s'en fout ! C'est pas une compétition entre vous.

— Il ne s'agit pas de moi ! Je pensais que tu cherchais des preuves pour t'aider à faire ta profession de foi. Depuis des semaines que tu te tracasses avec ça. Et là on aurait pu savoir si c'était un évènement surnaturel ou si ça s'expliquait scientifiquement.

— Peu importe ! C'est secondaire au bien-être des enfants, ma petite crise spirituelle !

— N'empêche, c'est dommage. J'étais curieux, moi...

— Dans toute cette histoire, c'est ça le problème selon toi ?

— C'est bon, tu peux descendre de tes grands chevaux.

— Tu vas trouver ça encore plus embêtant s'ils recommencent à être somnambules et que c'est ni

l'un ni l'autre. Si tu trouves ça si drôle, je pourrais les envoyer chez vous une semaine, tiens ! Ou chez la sœur de Josiane. Elle aussi, est bonne pour nous critiquer. Elle a pas beaucoup de solutions, par exemple ! Pis toi tu fais ça dans mon dos !

— Désolé. C'est bon, j'ai compris le message : tu ne veux pas d'aide !

— C'est pas ça que j'ai dit ! Calvaire. J'ai l'impression de parler aux murs. J'aurais voulu que tu me le dises avant d'agir. C'est simple.

— Très clair. Je vais pas te déranger plus longtemps. Tu es très occupé. Tu me donneras des nouvelles si tu veux.

— Papa.

— Bonne fin de journée.

— Papa...

RETOUR EN EUROPE (SUITE)

Dimanche soir. Salon.

JOSIANE : Vous venez, les enfants ? Si vous arrivez pas bientôt, on va commencer sans vous !

MARGUERITE : J'a-rrri-veee ! Les nerfs !

NOAH : Je suis là !

PÈRE : On en était où ?

NOAH : Je me souviens plus. Attends ! Ils étaient sur le bateau. Le kraken a explosé avec le sous-marin. Mais il est pas mort, on le sait parce que Monsieur Georges va le revoir quand il sera vieux.

PÈRE : Ah oui ! Donc Monsieur Georges et Hao sont arrivés en Angleterre.

MARGUERITE : Oui.

NOAH : Je pense que c'est ça.

PÈRE : Qui commence à lire ?

NOAH : Moi.

Leur conversation fut interrompue par une énorme déflagration sous-marine qui souleva l'océan.

— Le submersible !

— Ses torpilles doivent avoir explosé sous l'eau ! C'en est définitivement fini de l'équipage et du sous-marin, répondit Hao.

— Du monstre également.

— Certes, mais quelle fin affreuse !

MARGUERITE : Ça, on l'avait lu.

NOAH : Arrête. C'est moi qui lis.

Ils demeurèrent silencieux à contempler la mer, dans un moment de recueillement. Car malgré l'horreur que leur inspirait la créature des profondeurs, ils ne pouvaient s'empêcher d'éprouver de la compassion pour l'esprit des eaux et ses tourments. Pauvre âme esseulée qui avait parcouru une distance incroyable pour assouvir sa colère et se venger de l'affront commis par le prétendu sorcier.

L'équipage amassa ce qu'il put tirer de l'épave sur la grève. Un des hommes partit en reconnaissance pour trouver un village dans les environs et ramener des secours.

— Êtes-vous certains de vouloir procéder à cette cérémonie pour aider vos amis, Monsieur Georges ? s'enquit Hao.

NOAH : Quelle cérémonie ?

PÈRE : Il avait promis d'aider une famille qui avait un enfant hanté par un esprit.

NOAH : Ah oui ! Comme nous autres.

JOSIANE : Non. Vous n'êtes pas hantés.

MARGUERITE : En tout cas, plus depuis la visite chez Midhat.

PÈRE : On l'espère. Y'a votre grand-père qui a peut-être trouvé une solution aussi.

JOSIANE : Ton père ?

PÈRE : Je t'en parlerai plus tard...

NOAH : J'ai assez lu, c'est au tour de quelqu'un d'autre.

MARGUERITE : Passe-moi le livre.

NOAH : Tiens !

MARGUERITE : Ayoye ! T'es pas obligé de me le lancer dans face !

NOAH : Je te l'ai pas lancé dans la face ! Il t'a juste accroché le menton ! T'es ben bébé.

PÈRE : Noah ! Pourquoi tu fais ça ? Excuse-toi.

NOAH : C'est pas moi. C'est l'esprit qui me hante qui m'a obligé.

JOSIANE : Excuse-toi !

NOAH : M'excuse...

— *Êtes-vous certains de vouloir procéder à cette cérémonie pour aider vos amis, Monsieur Georges ? s'enquit Hao.*

Monsieur Georges resta silencieux. Il se sentit très las. Devant l'étendue des dégâts causés par la bête, pouvait-il risquer de répéter l'erreur commise ? Le jeu en valait-il la chandelle ? Si cela tournait mal, il devrait vivre avec les conséquences désastreuses de ses actions. En serait-il capable ? S'il avait jugé que le sorcier annamite avait manqué de conscience pour avoir mal organisé son rituel, qu'en était-il de lui-même ? La situation lui apparaissait inextricable.

JOSIANE : Tiens, ça me fait penser à quelqu'un.

PÈRE : Je vois pas...

Depuis des mois, les communications difficiles avaient empêché Monsieur Georges d'entrer en contact avec la famille en question. Quand il y parvint, ce fut pour apprendre que ses services n'étaient plus requis. Fatiguée d'attendre, la famille avait consulté un prêtre aux méthodes « alternatives » qui était parvenu à calmer leurs soucis. Le malheur qui s'était abattu sur l'entourage avait fini par passer son chemin, pour autant que l'on puisse se débarrasser du malheur au cours d'une vie.

Piquée par la curiosité, Hao insista pour aller rendre visite au prêtre. Celui-ci, un homme d'une soixantaine d'années qui avait davantage l'allure d'un marin que d'un

homme d'Église, relata avec candeur les rencontres qu'il avait eues avec la famille. Pas question de rituel élaboré, d'incantation, ni d'ensorcellement. Le geste le plus symbolique qui fut posé consista à laisser voguer au large une petite embarcation vide. Autrement, il n'aurait fait qu'écouter leur peine et leur désespoir d'avoir perdu leur plus jeune fils, celui au cœur pur et à l'esprit rebelle.

— Le malheur est souvent une question de perspective, leur avait-il affirmé. Une peine qui est grande a tendance à déborder sur tout ce qui entoure. On se met à voir du malheur là où il n'y a que les aléas normaux de la vie qui suit son chemin. Personne n'est immunisé contre les croyances populaires qui font qu'on se croie parfois persécuté par le destin. Peut-être le père se reprochait-il quelque chose ? Ou bien la mère ? Voyaient-ils en ce drame une pénitence qui leur était due ? Ou, au contraire, avaient-ils une image exagérément bonne d'eux-mêmes et ils ne pouvaient concevoir que la malchance s'abatte sur eux comme sur les autres ? Le destin est bien cruel... Il n'y a aucun doute.

— Le bateau vide offert à la mer, c'était pour aider l'âme perdue à retourner sur la terre ferme ? l'interrogea Georges.

— Pour quoi faire ? Non. Pourquoi une âme perdue serait-elle incapable de voyager à sa guise ? Il y a des âmes égarées également sur la terre ferme. Aucune différence selon moi. La barque, ce n'était qu'un geste symbolique pour apaiser les parents attristés. L'idée m'est venue comme ça. J'ai pensé aux peuples nordiques qui parfois envoyaient leur mort sur une embarcation. Pourquoi reposer en mer serait-il anormal ? Surtout pour un peuple de marins ? Mais, si cela a pu les aider à croire que leur fils y trouverait refuge, tant mieux.

— Je vois... avait balbutié Monsieur Georges, plus confus que jamais.

JOSIANE : Il me rappelle vraiment quelqu'un. Pas vous ?

PÈRE : C'est bon, j'ai compris. Ça va.

— *Hao, je m'interroge. Suis-je maudit ? Est-ce moi qui porte le malheur où que j'aïlle ? Pas un seul de mes projets n'aboutit comme je le souhaite. Des forces beaucoup plus grandes que moi orientent le cours des choses de manière inattendue. Qui aurait pu prévoir cette attaque du kraken au large du Royaume-Uni ? Et ce périple en Asie, mes recherches, ce rituel qui se termine de manière catastrophique, tout ça pour revenir et trouver la malédiction disparue, levée par un prêtre qui n'y croyait même pas ! Toutes ces recherches pour aboutir à ça !*

— *Ma foi, Monsieur Georges, vous voilà bien pessimiste ! Ce que vous avez trouvé et ramené de votre voyage n'est peut-être pas ce que vous croyiez, mais vous n'êtes pas revenu bredouille. De mon point de vue, votre passage en Indochine fut providentiel et il m'a fourni l'occasion de partir découvrir le monde. Et qui sait ce que l'avenir nous réserve ? Toute cette documentation n'est pas perdue ! Pensez à tout ce qui nous attend ! Retrouvez le sourire, parbleu ! La famille que vous aviez promis d'aider va pour le mieux. Autant s'en réjouir ! Ne faites pas cette tête. Elle ne vous va pas.*

JOSIANE : Et voilà ce qu'il lui fallait ! Une femme qui remet un peu d'ordre dans ses idées.

Monsieur Georges leva le regard vers Hao, dont le visage, tout jeune, encadré de jolis cheveux noirs, montrait une résolution et une clairvoyance contagieuses. Il lui sourit avec réserve, ne pouvant oublier le rôle de protecteur qu'il avait juré de jouer auprès d'elle, se rappelant la promesse faite à son père, le professeur Nguyễn Văn Khoan, de veiller sur elle.

« *Quel aveugle ! Quel idiot !* » se sermonnait-il. Croire de la sorte qu'il était la cible du grand malheur, comme s'il

avait tant d'importance ! Seulement maintenant, après des mois de collaboration, comprenait-il que les barrières entre eux n'existaient que dans sa tête. Leur âge était le même. Leur intelligence les menait aux mêmes conclusions. Les éclairs de génie de l'un déclenchaient ceux de l'autre. Combien de fois avait-elle sauvé la mise dans des situations difficiles ? Il découvrait le ridicule de l'avoir considérée comme une subalterne. Tout au long de leurs aventures, elle lui avait permis de continuer à croire en cette situation, consciente qu'un jour il verrait bien ce qu'il en était vraiment. Il comprit alors tout ce qu'il y avait en Hao de force, d'autorité et de persuasion. Il n'aurait pu souhaiter meilleure complice et coéquipière pour affronter les dangers du métier de spécialiste du surnaturel.



Retrouvez Hao et Monsieur Georges avec de nouvelles fabuleuses aventures dans :

Un zeppelin pour l'Atlantide

MARGUERITE : L'Atlantide, c'est pas un continent disparu ? Englouti sous la mer ?

PÈRE : Oui.

NOAH : Et un zeppelin, c'est pas une sorte de ballon dirigeable ?

JOSIANE : Oui.

MARGUERITE : Wow ! Ça promet ! Donc, ils pensent que le kraken est mort, mais on sait...

NOAH : ON SAIT QU'IL EST VIVANT ! Il va revenir. Il va les attaquer dans l'Atlantide. Pis pourquoi Hao est pas là au début ?

MARGUERITE : C'est vrai ! Pourquoi elle est pas sur le bateau quand Monsieur Georges est plus vieux, avec

lui, pour se battre contre le calmar géant ? C'est pour ça qu'il veut se venger ?

PÈRE : J'sais pas.

NOAH : JE VEUX LIRE LA SUITE TOUT DE SUITE !

JOSIANE : Il existe une suite ?

PÈRE : Oui. J'irai la chercher à la librairie si vous voulez.

MARGUERITE : Moi, j'aime trop Hao. Elle est trop forte et super intelligente !

JOSIANE : Pour un roman de 1920, c'est pas trop mal.

MARGUERITE : Vous pensez qu'ils vont devenir des amoureux ?

NOAH : On s'en fout. C'est pas important. Moi je veux savoir comment ils vont se débarrasser du mollusque !

SEMAINE 6

À TOUTES LES NUITS...

Jeudi matin. Cuisine. Josiane et Noah déjeunent.

— Tu dors mieux depuis quelques jours, hein Nougat ?

— Oui.

— Moi aussi. Je me sens presque reposée. Pas toi ?

— Oui, ça va.

— Pas très convaincant.

— Je suis pas fatigué. Juste encore endormi. Pourquoi faut aller à l'école ? J'y apprends jamais rien.

— Jamais ?

— Non, je te dis.

— Oui, bien, c'est comme ça...

— Aaaaaaargh...

— Courage.

— Ah ! Je me souviens de mon rêve de cette nuit. Vraiment bizarre !

— Raconte.

— Ben, je me souviens pas de tout. Juste que j'étais dehors, dans la cour. Y'avait le soleil dans le ciel. En tout cas je sentais sa chaleur. Mais quand je regardais en haut, je le voyais pas. Pis je cherchais quelqu'un, je sais pas qui, pis je le trouvais pas. J'allais voir derrière le cabanon, en dessous des sapins. Là, il faisait noir, ou en tout cas plus noir. Y'avait l'entrée d'un tunnel qui est

pas là d'habitude. Je suis entré dedans. Mais si ç'avait été pour vrai, j'aurais jamais été là ! C'était super sombre. Je suis arrivé dans un genre de grande grotte. Au milieu y'avait une lumière. Je me suis approché. C'était comme un mini-soleil, une petite flamme qui flottait dans les airs. J'ai essayé de la toucher. C'était pas chaud. Ben, pas brûlant. J'y ai touché avec le bout de mon doigt pis ça l'a fait comme si j'étais une éponge. Genre mon doigt était une éponge. Le feu est rentré dans ma main pis je l'ai senti jusque dans mon bras pis ma poitrine. C'était fou ! C'était cool, je me sentais super bien.

— !

— En tout cas. C'était cool comme rêve. J'aimerais ça en avoir comme ça à toutes les nuits !

INTENTION

Vendredi soir. Bar. Josiane et le père prennent l'apéro.

— Ton ami Benoît a vu ma sœur hier soir. Ils sont allés au théâtre ensemble.

— Ah oui ? Ça devrait pas m'étonner. C'était juste une question de temps avant que ça arrive. Benoît était pas mal décidé à la revoir. Il a finalement trouvé son numéro de téléphone.

— Non. C'est ma sœur qui l'a appelé.

— Ta sœur ? Pour vrai ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je sais pas. C'est bizarre. Elle m'avait pas parlé de lui depuis super longtemps. Peut-être qu'ils se sont croisés sur la rue ou un hasard du genre. En tout cas, elle avait l'air bien contente de le revoir.

— Ces deux-là, je sais comment ça va se passer. Comme l'autre fois. Le bonheur à plus finir, le grand amour dont tout le monde rêve, jusqu'à ce qu'ils soient plus capables d'entendre le son de leur voix pis qui s'engueulent pour un oui ou pour un non.

— Je leur donne le bénéfice du doute. La dernière fois, les circonstances étaient différentes. Tania partait vivre en Europe et Benoît voulait pas la suivre. Ça compliquait les choses. Moi je pense que ma sœur a saboté leur relation pour pas avoir à vivre une histoire à distance.

— C'était pas très beau à voir. Benoît a mis deux ans à s'en remettre.

— Deux ans ! T'exagères !

— Pas du tout. Y'a pas eu de blonde, pas de *date* pendant au moins deux ans. Je me rappelle, c'était morbide. Tout ce qu'il faisait, c'était travailler jour et nuit. Par chance, on avait notre ligue de hockey de garage pour le sortir. Le convaincre d'aller prendre une bière c'était de la torture. Chose certaine, Tania a le don de lui faire perdre la tête.

— Ce qui n'est pas nécessairement mauvais pour un gars comme lui. Y'est tellement cérébral.

— Ouais. Mais y'a une limite quand même.

— Ma sœur non plus n'a pas eu de vrai *chum* depuis, et ça fait quoi, presque 10 ans maintenant ? Peut-être que c'est une bonne chose après tout qu'ils se retrouvent.

— Je leur souhaite d'être heureux. J'ai seulement pas envie de voir mon ami souffrir inutilement.

— C'est pas notre choix.

— Je sais...

— Et sinon, tu as parlé à ton père ?

— Un peu au téléphone hier. Je l'ai appelé. On n'a pas parlé de grand-chose. Je lui ai dit que les enfants allaient mieux. Que les choses semblaient rentrer dans l'ordre. Il avait l'air content de l'entendre. Et puis il m'a dit qu'il s'était remis à l'écriture. Je savais pas qu'il avait arrêté. Même s'il m'en parlait pas, j'assumais qu'il travaillait toujours, tu vois. Peut-être que toute cette histoire l'a inspiré.

— T'es encore fâché ?

— Oui. Parce qu'il m'a pas consulté. Je me sens comme un enfant de 10 ans, dont l'opinion est pas importante pis qui réagit trop émotionnellement. En plus je reste avec l'idée que ma réaction n'était pas correcte. Il empiète sur mon rôle parental sans s'en rendre compte. Je lui en veux, mais en même temps il

l'a fait avec tellement de naturel que je me demande si c'est pas moi qui panique pour rien.

— Je ne crois pas que tu paniques pour rien. Au moins il voulait aider. Je dis pas que je suis d'accord avec la façon dont il s'y est pris, mais ça part d'une bonne intention.

— Je sais. Je pense que le problème est plus profond que ça. Faudrait qu'on ait une discussion là-dessus mais c'est pas facile. Ça devient vite trop émotionnel et il me laisse pas grande marge de manœuvre. Il a un grand cœur mais il est un peu borné.

— Tu devrais l'inviter à venir souper demain.

— Oui, bonne idée.

MATOU

Vendredi, dans la nuit. Chambre. Le père et Josiane.

— Josiane. Réveille-toi !

— Quoi ?

— J'ai entendu du bruit !

— Oh non ! T'es sérieux ? Noah ou Marguerite ?

— Ça venait de dehors.

— Dehors ? Si c'est juste ça, va voir et laisse-moi dormir.

— Wow ! Tu sais quoi ? C'est une excellente réponse ! Je vais même te la voler et l'utiliser la prochaine fois que tu vas me réveiller en pleine nuit parce que t'as entendu quelque chose.

— *Whatever...*

Le père descend à l'étage et trouve Marguerite dans la cuisine.

— Marguerite ?

— Euh... Oui ?

— Qu'est-ce que tu fabriques là ?

— Rien, je... je... j'avais faim.

— Tu arrives de dehors. J'ai entendu la porte de derrière.

— Ah... ça... Je... je prenais un peu d'air.

— Tout habillée ? À minuit et demi, alors que t'es supposée d'être dans ta chambre en train de dormir ?

— ...

— T'arrives d'où au juste ?

— De nulle part ! J'étais juste dans la cour.

— Je te donne une autre chance de répondre à ma question sans me mentir.

— C'est vrai !

— Toute seule ?

— ...

— Marguerite ?

— Bon, okay ! J'étais avec Midhat.

— Ça explique les bruits que j'ai entendus. Vous allez devoir travailler à être plus discrets si vous voulez vous voir en cachette, ou simplement demander la permission.

— Je voulais pas déranger, pis t'aurais dit non.

— J'aurais eu raison. On s'en reparlera demain. Là, va te coucher.

— Okay.

— 'Nuit.

Le père remonte dans la chambre.

— Pis ? C'était quoi ?

— Y'a un matou qui rôde dans la cour.

— Un matou ?

— Va falloir mettre une meilleure serrure sur la porte de la clôture. Poser du barbelé dans la haie de cèdres. Installer des *spotlights* avec détecteurs de mouvement autour de la maison.

— Tu y vas fort juste pour un chat.

— Ça commence avec un, pis tu te ramasses avec tous les chats du quartier chez vous.

— Wô ! De quoi tu parles ?

— Du trouble, chérie. Les vrais problèmes commencent.

FLUIDITÉ

Samedi matin. Maison.

PÈRE : On a tout, je pense. Noah, tu as vérifié la liste ?

NOAH : Oui. Tente. Sac de couchage. Matelas de sol. Vêtements de rechange. Gamelles et chaudrons...

PÈRE : Parfait. C'est ta responsabilité. Je te fais confiance. Je repasserai pas derrière toi pour vérifier.

NOAH : Okay. Je vais peut-être regarder une autre fois...

JOSIANE : Vous partez, les gars ?

PÈRE : On part. On passe chercher Michel et Jonathan de l'équipe de hockey et on fonce dans le bois.

JOSIANE : Combien en tout finalement ?

PÈRE : On va être une quinzaine. Cinq duos père-fils et quelques oncles et grands-pères.

JOSIANE : Wow ! Pas mal.

PÈRE : Ça va être bien. Je suis content de voir tant de monde embarquer dans le projet.

NOAH : Ça va être super le *fun*. Grand-papa m'a dit qu'il allait me montrer à pêcher.

JOSIANE : Pas trop jalouse, Marguerite ?

MARGUERITE : Pas une miette ! Une fin de semaine avec un paquet de morveux, pourquoi je serais jalouse ?

NOAH : Morveuse toi-même ! Tu vas rester à la maison à rien faire d'intéressant.

PÈRE : Noah, c'est pas un concours.

MARGUERITE : Nous on va enfin avoir une fin de semaine de filles avec maman et Tania. Allez vous amuser avec des cailloux pis jouer aux hommes des cavernes si ça vous tente. Moi je préfère le confort de la vie moderne.

PÈRE : D'abord, on cherche pas à régresser, mais à évoluer. Tu me remercieras plus tard, Marguerite... Puis vous serez pas complètement absentes, les filles. Josiane, comme les autres mères, a écrit une lettre à Noah qu'on va lire devant tout le monde afin de reconnaître l'importance des femmes dans nos vies. Et Paul vient avec sa fille Anne.

MARGUERITE : Pour vrai ?

PÈRE : C'est un cas un peu spécial. Anne est en processus de transition. Elle-il va changer de nom demain soir officiellement avec nous. On part avec Anne et on revient avec Alex.

NOAH : Ah oui ? Je savais pas.

PÈRE : Son père nous a demandé de rester discrets avant. Je trouve que c'est super pour Alex. L'occasion de l'accueillir, de lui afficher notre support, comme un égal, qu'il sache qu'il fait partie du groupe. C'est super important. Il n'a pas à passer à travers ça tout seul. Si on peut l'aider, tant mieux.

JOSIANE : C'est pas tous les pères qui sont aussi ouverts... C'est généreux de votre part de l'offrir.

PÈRE : Tout le monde était d'accord. On a été surpris sur le coup. Personne s'attendait à ça. Paul m'a entendu parler du projet de week-end à quelqu'un d'autre. Le lendemain il m'a appelé pour me demander si ça serait possible qu'il vienne avec Alex. J'ai dit oui tout de suite. Personne ne s'y est opposé.

MARGUERITE : Je me demande c'est comment se sentir « garçon ».

PÈRE : Tu demanderas à Alex. Mais les chances sont bonnes pour qu'il te réponde comme Noah ou moi :

on s'est jamais vraiment posé la question. Comme toi. C'est comment, se sentir une femme ?

MARGUERITE : Je sais pas trop...

PÈRE : C'est ton identité. C'est pas facile à décrire.

JOSIANE : Elle a quel âge, Anne ?

PÈRE : Alex. Il a 16 ans.

JOSIANE : Notre langue est pas adaptée à la fluidité des genres.

PÈRE : Si les mentalités changent, la langue va suivre.

NOAH : Ben c'est pas compliqué pour lui. C'est Alex et c'est tout. C'est un garçon. Comme moi. Mais je le comprends, des fois je me sens pas juste garçon. Ou en tout cas pas ce que les gens pensent que ça devrait être, un garçon.

JOSIANE : C'est le problème avec les stéréotypes, ça impose un modèle unique.

PÈRE : Et t'as le droit de changer dans la vie. On évolue.

NOAH : Bon ! On part-tu ? Je suis prêt. Les autres vont attendre.

PÈRE : Okay ! C'est un départ.

JOSIANE : Amusez-vous ! Bye, Noah. Quand tu vas revenir, tu vas être un homme ?

NOAH : Ben peut-être pas... J'ai quand même juste 10 ans, tsé.

JOSIANE : Tu vas rester mon petit garçon, alors ?

NOAH : Euh, ça non plus.

PÈRE : Disons que je te ramènerai un jeune homme ?

JOSIANE : Tant que tu me le ramènes.

PÈRE : Promis.

NOTES

Les illustrations 117 et 118 sont tirées d'un article publié en 1933 dans le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*. C'est dans ce document que j'ai découvert le professeur Nguyễn Văn Khoan, né en 1890 et décédé en 1975. Cet anthropologue peu orthodoxe m'a inspiré, par ses recherches sur les traditions ancestrales vietnamiennes, à concevoir cette histoire. Je me suis librement imprégné de la réalité pour créer un personnage qui n'a de vrais que le nom et le titre. Il a bel et bien eu une fille cadette prénommée Hao, celle-ci n'a toutefois pas suivi les traces de son père telle l'héroïne de notre histoire. Tout le reste n'est que le fruit de mon imagination.

Je désire remercier pour sa générosité l'École française d'Extrême-Orient, qui nous a gracieusement permis d'utiliser ces illustrations.

Référence :

Nguyễn Văn Khoan, « Le repêchage de l'âme, avec une note sur les h^on et les phách d'après les croyances tonkinoises actuelles », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*. Tome 33, 1933, p. 11-34 ; https://www.persee.fr/doc/befeo_0336-1519_1933_num_33_1_4616.

TABLE DES MATIÈRES

SEMAINE 1

RÉVEILLE-TOI	13
NOAH	16
MA N'ÉPOUSE	18
MARGUERITE	21
UNE PETITE MARCHE	23
UN N'HÉROS	27
ELLE A BRÛLÉ	28
CAUCHEMAR	30
UN RÊVE DE MARGUERITE	33
LE GOGLU	36
L'INCROYABLE MONSIEUR GEORGES	38
LE HARPON	40
LE RÊVE DE NOAH	47

SEMAINE 2

LE GRAND-PÈRE	53
C'ÉTAIT QUOI TA QUESTION, DÉJÀ ?	57
LE HARPON (SUITE)	60
NOM D'UN GOUJON	66
LES SIX ÂMES	69
ÉT TA SŒUR ?	74

SEMAINE 3

UN SOUPER COMME UN AUTRE	81
REPÊCHAGE DE L'ÂME	84
JUSTE AU CAS OÙ	91

SIXIÈME SENS	93
POURQUOI ?	95
MAL PLACÉ	100
MARGUERITE RÊVE	103
PROBLÈME	105
LE GROUPE	110
LE CONTRAIRE	115
REPÊCHAGE DE L'ÂME (SUITE)	117
SEMAINE 4	
ASSISTANT PÂTISSIER	129
RITUEL	132
UN BON ÉLÈVE	137
LES CUPCAKES	141
UNE BONNE ET UNE MAUVAISE	146
DISPARITION	151
LE RÊVE DU LAC MIROIR	153
TROUBLES DISSOCIATIFS	156
LE SACRÉ	159
QUOI NE PAS FAIRE	163
TANIA	168
MISS CUPCAKE	171
RÈGLES NUMÉROS UN ET DEUX	174
PLAN B	177
BON VOISINAGE	181
RETOUR EN EUROPE	184
SEMAINE 5	
BRISER LE MOULE	197
UN GIN ?	200
TERREURS DIURNES	203
POST-DOC	206
SEPTIÈME CIEL	208
TEL PÈRE, TEL FILS	211
AUTRE RÊVE DE MARGUERITE	213
EMBÊTANT	216
RETOUR EN EUROPE (SUITE)	221

SEMAINE 6

À TOUTES LES NUITS...	231
INTENTION.....	233
MATOU	236
FLUIDITÉ	238
NOTES	241

L'Interligne
435, rue Donald, bureau 337
Ottawa (Ontario) K1K 4X5
613 748-0850
communication@interligne.ca
interligne.ca

Codirecteurs de collection : Frédéric Lanouette et Christine Klein-Lataud

Conception graphique des couvertures : Suzanne Richard Muir
Graphisme : Guillaume Morin
Révision et corrections : Jacques Côté
Distribution : Diffusion Prologue inc.

Les Éditions L'Interligne bénéficient de l'appui financier du Conseil des arts du Canada, du Conseil des arts de l'Ontario, de la Ville d'Ottawa et de Patrimoine canadien.

Les Éditions L'Interligne sont membres du Regroupement des éditeurs franco-canadiens.



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts



ONTARIO ARTS COUNCIL
CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO
le conseil des arts de l'Ontario
le conseil des arts de l'Ontario

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada

Ottawa



REFC Regroupement des
éditeurs franco-canadiens

RÊVE- CREUX ALEXIS RODRIGUE- LAFLEUR

Quand des crises de somnambulisme affectent soudainement ses enfants, un père inquiet élabore des théories surnaturelles et voit ses croyances s'effriter lorsque l'imaginaire prend dangereusement racine dans le réel.

Né à Montréal, Alexis Rodrigue-Lafleur a fait des études en muséologie et en français écrit et a travaillé au Musée des beaux-arts du Canada. Il vit actuellement avec sa famille à Hanoï, au Vietnam. Il est l'auteur du roman *L'odeur du gruau*, paru à L'Interligne en 2018.